



Rubén DARÍO

PAGES CHOISIES

BIBLIOTHÈQUE FRANCE-AMÉRIQUE

Histoire du Canada, par F.-X. GARNEAU. Cinquième édition, revue, annotée et publiée avec un avant-propos par son petit-fils, HECTOR GARNEAU. Préface de M. GABRIEL HANOTAUX, de l'Académie française, président du Comité France-Amérique. 2 forts volumes in-8°.

TOME PREMIER (1534-1744). Un volume in-8° avec portrait de l'Auteur. 1913 . . . . 10 fr. »

TOME SECOND. Un volume in-8° (*sous presse*).

Les Promesses de la Vie américaine, par H. CROLY. Traduit de l'anglais par FIRMIN ROZ et FENARD, introduction par FIRMIN ROZ. Un vol. in-8°. 1913 . . . . 3 fr. 50

Les Etats-Unis et la France, par E. BOUTROUX, P.-W. BARTLETT, J. M. BALDWIN, L. BÉNÉDITE, W. V. R. BERRY, D'ESTOURNELLES DE CONSTANT, L. GILLET, D. J. HILL, J. H. HYDE, MORTON FULLERTON. Un vol. in-8°, avec 18 pl. hors texte. 1914 . . . . 5 fr. »

La France et la Guerre. *Opinions d'un Américain*, par JAMES MARK BALDWIN. Une brochure in-8°. 1915 . . . . 1 fr. »

Le secours américain en France (*American Aid in France*), par WILLIAM G. SHARP et GABRIEL HANOTAUX. Une brochure in-8°. 1915 . . . 1 fr. »

Le Devoir des Neutres, par RUY BARBOSA. Avant-propos : *La Sentence du Juge*, par GRAÇA ARANHA. Traduit du portugais par CARDOZO DE BETHENCOURT. Une broch. in-8°, avec une planche hors texte. 2e édit., 1917. 2 fr. »

Le Chili et la Guerre, par C. SILVA VILDÓSOLA, ancien directeur du *Mercurio* de Santiago du Chili, traduit de l'espagnol par CARDOZO DE BETHENCOURT, ancien bibliothécaire de l'Académie des Sciences de Lisbonne. Une brochure in-8°, 1917 . . . . 1 fr. 80

L'Allemagne et l'Amérique latine. *Souvenirs d'un voyageur naturaliste*, par EMILE-R. WAGNER, correspondant du Muséum de Paris, avec préface de M. EDMOND PERRIER, membre de l'Institut, directeur du Muséum d'Histoire naturelle. 1 vol. in-8°, avec une carte hors texte. 1918. 3 fr. 50

La République de Costa Rica. *Son avenir économique et le Canal de Panama*, par le comte MAURICE DE PÉRIGNY, précédé d'une préface de M. MARTINENCHE, Secrétaire général du Groupement des Universités et des Grandes Ecoles de France pour les relations avec l'Amérique latine. 1 vol. in-8° avec 10 pl. et une carte hors texte, 1918 . . . . 5 fr. »

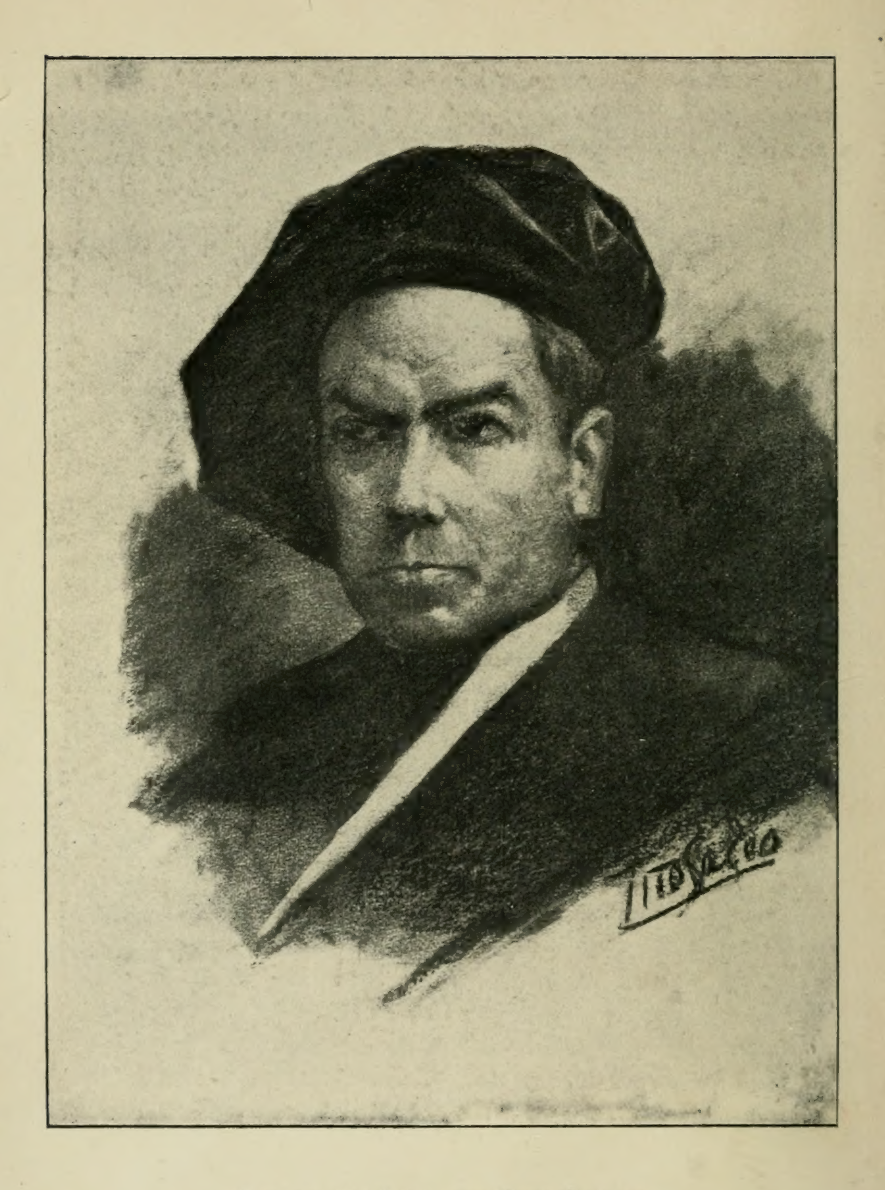
L'Union des États-Unis et de la France, par G. HANOTAUX, de l'Académie française, président du Comité France-Amérique (texte français et texte anglais, traduit par W. MORTON-FULLERTON). 1 brochure in-8, 1918 . 0 fr. 90

La France et la Guerre de l'Indépendance Américaine : 1776-1783, par le Capitaine JOACHIM MERLANT, professeur-adjoint à la Faculté des Lettres de l'Université de Montpellier. 1 volume in-8°, avec 6 planches et 1 carte hors texte. 1918 . . . . 3 fr. 50

Pages choisies de José Enrique Rodó, avec introduction de M. HUGO D. BARBAGELATA. 1 vol. in-8°, avec un portrait hors texte . . . . . 3 fr. 50

Pages choisies de Rubén Darío, avec introduction de M. VENTURA GARCÍA CALDERÓN. 1 vol. in-8°, avec un portrait hors texte . . . 3 fr. 50

La République Argentine et sa vie économique, par GEORGES LAFOND, secrétaire général de la Chambre de Commerce argentine de Paris, 1 vol. in-8° (*sous presse*). . . . . 5 fr. »



RUBEN DARIO, par TITO SALAS

18 janvier 1867 — 6 février 1916.

Rubén DARÍO

PAGES CHOISIES

CHOIX ET PRÉFACE DE

VENTURA GARCIÁ CALDERÓN

TRADUCTIONS DE

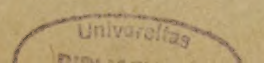
Marius ANDRÉ, G.-Jean AUBRY, Alfred de BENGOECHEA, Jean CASSOU, Max DAIREAUX, Georges HÉRELLE, Mme B.-M. MORENO, Georges PILLEMENT, Gabriel SOULAGES et André WURMSER.



Avec un portrait de Rubén DARÍO
Par TITO SALAS

PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1918



AVANT-PROPOS

C'est toujours une tâche délicate que de traduire un grand poète. Mais quand celui-ci est un musicien « avant toute chose », un verlainien aux subtiles nuances, on a davantage la crainte de l'avoir trahi. Resterait-il dans une langue étrangère quelque chose de la magie des mots ? trouverait-on en français l'équivalent de certains vers de Darío, souples et fugaces comme des *lieds* ? Nous avons au moins voulu l'essayer et nous nous sommes adressé, pour avoir toutes les chances de réussir, à quelques écrivains d'élite, choisis parmi ceux qui connaissent le mieux les littératures d'Espagne et d'Amérique.

M. Max Daireaux, dont hier encore nous avons applaudi *Nos sœurs latines*, a traduit superbement les proses choisies du poète qu'elles aimaient ; le maître écrivain Georges Hérelle à donné à l'*Entretien des Centaures* cette élégance souple et harmonieuse que nous admirons tous dans ses traductions de d'Annunzio ; un poète en prose, M. Gabriel Soulages, a prêté son rythme chantant et langoureux à certaines pages du maître, exquisement frivoles ou désolées. Enfin M. G. Jean Aubry, musicien et poète, dont certaines

traductions sont étonnantes d'exactitude et de grâce lyrique, de vrais tours de force de symphoniste qui suit pieusement le plus subtil des livrets; Mme B.-M. Moreno, une jeune femme de lettres à qui nous devrons bientôt des traductions d'un goût parfait; M. Alfred de Bengoechea, le lumineux poète de *l'Orgueilleuse Lyre* venu, comme Heredia, du continent aux « étoiles nouvelles », attester notre sang latin; M. Marius André qui connaît comme personne le présent et l'histoire de nos jeunes républiques; trois jeunes poètes du plus bel avenir, MM. Jean Cassou, Georges Pillement et André Wurmser, — tous ont réussi presque toujours à transposer en musique française ce grand opéra de notre maître. Qu'ils soient remerciés ici, profondément, pour la beauté et la grâce de leur hommage pieux.

V. G. C.

PRÉFACE

RUBÉN DARÍO

Des critiques américains ont dit souvent que le poète dont nous allons essayer de raconter les tourments, le génie et la mélancolie, n'aurait pas été, pour M. Taine, une bonne rencontre. Voici un fils de peuples romantiques qui garda toujours la mesure, voici un créole de l'Amérique Centrale qui est à la fois un Athénien de la grande race et, par sa sensibilité toute française, le frère des « poètes maudits » Villon et Verlaine. Ce métis est le plus raffiné des aristocrates. Et il arrive du fond de la petite Nicaragua transformer, vivifier la poésie de la grande Espagne. Enfin, il ne sait pas un mot de grec et nul n'a mieux chanté la vie païenne. Vous rappelez-vous un récit de Kipling où un simple commis anglais se *souvient* tout d'un coup d'avoir ramé aux galères grecques ? Notre grand somnambule est le véritable personnage de ce conte charmant. Le fils d'un commerçant de Metapa, près de Léon, en Amérique Centrale, savait aussi par cœur la chanson des sirènes.

I

L'HOMME, LE POÈTE, LE DÉRACINÉ

Il la savait et ce fut un renouveau du paganisme sincère qui nous délivrait des Grèces artificielles. Mais, comme dans ces

contes de la Renaissance qu'il aimait tant, le faune a été converti. Et puis, ses pèlerinages l'ont perdu. Dans les pays de son désir il a oublié sa paix rêveuse au fond des bois et il a pris le goût de l'infini. Son drame, comme celui de Verlaine, aura été de rester toute sa vie « entre la Cathédrale et les ruines païennes », selon le mot d'un de ses vers. Nous lui devons les plus belles louanges à la gloire charnelle de la femme, et on l'a vu descendre un jour de sa voiture, dans le pays de Raymond Lulle, lumineux et fleuri, pour prier à genoux son Dieu sévère.

« Avoir des mains de flagellant qui puissent ensanglanter mes « flancs, et non ces mains lubriques de l'amant qui caressent les « fruits du péché ! » se dit-il dans un poème, écrit à Majorque aussi, et qui est beau comme une litanie. Sa volupté se noie avec délices dans l'abîme défendu. On dirait même que le mystique exagère ses fautes pour que le repentir soit plus beau et la grâce lustrale plus grande. Il a pour la vie cet amour cérébral des grands malades que Nietzsche connut si bien ; mais il a perdu l'orgueil, et ce franciscain ne connaît pas le spleen de Baudelaire. Ce mot, la Vie, qui revient si souvent dans ses poèmes, est pour lui l'image d'un bonheur lointain, rêvé peut-être, et qui devait être suivi de longues plaintes.

Car il ne sait que se plaindre et ses chants désespérés seront toujours les plus beaux. Il est le moins Vigny des poètes. D'autres ont eu cette grandeur eschylienne qui se roidit devant le jeu mystérieux des destinées. Rubén Darío a toutes les craintes et toutes les faiblesses. Nous le savions infiniment bon et sans défense. Dirais-je encore que nous l'aimions pour la candeur enfantine et la sincérité de ses aveux. « S'il y a une âme sincère, c'est la mienne » avait-il dit : la phrase pourrait être signée par Jean-Jacques.

Désir ardent de vivre, complainte des heures qui s'envolent, il répète le thème ancien, mais avec quelle voix déchirante et

quelle solennité de chœur antique ! Il tâtonne et chavire devant cette fuite d'apparences qu'est le monde. Sa foi, comme elle l'éclaire peu, son amour, comme il le trompe ! Et de la vague qui vient mourir au bord de l'éternité, selon le vers de Baudelaire, voici s'élever une humble voix qui déferle sur la rive éternelle. C'est, à peine modernisée, la plainte de l'Ecclésiaste : « Il n'est point de douleur comme celle de vivre, ni de peine plus grande que la vie consciente ». Sentir, penser, tout est déchirement. « O misère de toute lutte pour le fini ! » « Bienheureux l'arbre qui à peine est sensible et plus encore la pierre dure qui ne sent même pas. » Un grand amour a éclaté dans ce cœur solitaire. Tous les êtres sont ses égaux dans la poussière, ses compagnons dans le grand mystère, ses pairs dans cette confrérie du malheur.

Un poète nous dit ce que les autres poètes ont dit déjà, car la douleur est toujours la même. La jeunesse est partie qu'ils ne sauraient point revivre et toute leur vie ne sera plus qu'un regret de ce qui ne peut pas revenir. Ce regret, qui l'a mieux chanté en espagnol que Rubén Darío ? Dans ses *Nocturnes*, pensifs et las, une plainte monte et se déchire comme ces jets d'eau de fontaines arabes qui sont la voix inquiète de la nuit. Nul n'est plus seul. Il a peur de tout et de la mort. Ce grand solitaire a des craintes de petit enfant. Si le poète est celui qui a porté le fardeau de nos peines, c'est aussi celui qui a éprouvé toutes nos faiblesses. On ramenait doucement sa main qui voulait prendre la bouteille cachée, on le rassurait quand il voyait des assassins partout, on l'accompagnait un soir qu'il avait peur des revenants. Et ce sont les tâtonnements de Rubén Darío, ses cris dans les ténèbres, qui font peut-être la beauté de son drame terrestre. Pour en faire de vraiment touchants il faut de faibles êtres qui soient les jouets de la destinée, des Atrides qui ne se révoltent pas. On a dit de Sénèque qu'il ne réussissait pas ses tragédies parce que ses personnages étaient tous des stoïques.

Nul le fut moins que ce grand Rubén. Il n'a jamais leur dégoût féroce ni leur hautaine froideur. Il aime tout, « la chair qui tente avec ses grappes fraîches », l'or qu'il convoite, les bonnes ripailles et les vins coûteux. Il est un pauvre homme ballotté par la vie, peureux, désirant tout, n'ayant presque rien, incapable de vivre bourgeoisement comme les autres, et de boire un peu moins, un pauvre Œdipe sans Antigone, qui sent l'alcool et le mauvais lieu. Dans sa tragédie, le malheur semble parfait, et dirait-on, prédestiné. Enfance d'orphelin qui ne l'est pas, loin de ses parents qu'il ne devait connaître que tardivement et presque par hasard ; adolescence précoce, jeunesse qui brûle trop vite ; le bonheur manqué deux fois, car après un premier essai de bonheur paisible, il connut la bouffonnerie tragique d'un mariage de minuit organisé par de faux amis quand le poète n'était pas réveillé de son ivresse ; — solitude morale, exil partout ; le goût des femmes d'élite et presque toute sa vie la compagnie d'une maîtresse-servante ; la honte absurde d'être un métis et la timidité qui en résultait ; les ennuis d'argent d'un homme qui ne sait pas le garder, qui ne peut pas le gagner souvent, car il reste engourdi de longues semaines ; l'alcool enfin, son ennemi de tous les jours, dont il sent l'empire avec la lucidité d'un homme qui s'enlise... « Tours de Dieux, paratonnerres célestes », nommait-il les poètes, dans une magnifique élégie, songeant sans doute à un mot d'Huysmans sur les moines. Rubén Darío aura été pour nous comme le bouc émissaire de la destinée.

Il connaissait ses cruels démons, les raillait presque. Et d'abord le « démon de l'alcool » comme il disait. Dans ses lettres à son ami intime, M. Piquet, certaines phrases font frémir et font sourire : « Je ne crois pas indispensable pour moi le W. et S. (whisky and soda) ; je vais mieux avec mon nouveau système, Gambrinus limited ». Sa biographie, écrite par lui-même, a ce même ton de franchise accablée. Tout le

monde le trompe et il le sait, et il recommence à croire le premier venu qui lui fera des projets magnifiques. Il a toujours trouvé des aventuriers dont il faisait des amis et qui partaient un jour avec sa bourse. Tout dernièrement, il accompagne en Amérique un malandrin qui va l'exploiter, l'abandonner, et il l'appelle dans ses lettres un « véritable frère... » Quand il a de l'argent, il le gaspille ; quand il n'en a plus, il en demande avec des naïvetés solennelles. Je racontais au *Mercure de France* le télégramme qu'il adressait à tous ses amis d'Europe un jour qu'il échoua, on ne sait comment, retour d'Espagne, dans une petite ville française : S. O. S. (*Salvation of Souls*) le cri des navires en détresse...

Il a l'admiration infatigable. Il est toujours prêt à louer les autres écrivains, et les autres ne lui pardonnent pas son génie. Deux ou trois *amis*, dont nous tairons les noms célèbres, lui arrachent des articles ou des prologues, le fréquentent pour le bafouer et le torturer. « Qu'ai-je fait à cet homme ? » me disait-il un jour, en me parlant d'un de ces forbans des lettres. Que lui avait-il fait ? Des chefs-d'œuvre... « Il est venu et m'a menacé avec son revolver ». Une fois de plus on avait eu raison de sa faiblesse.

Faiblesse devant les hommes, devant soi-même, devant les ombres. Il avait la peur des ténèbres et des revenants. Combien de fois mon pauvre ami, l'écrivain péruvien José Lora, devait accompagner le soir le poète craintif ! « Il ne dormait jamais dans une chambre sans lumière et il ne s'approchait pas des cimetières », nous dit un chroniqueur de son pays qui le visitait, en 1908, au Nicaragua. Un matin, près de Buenos-Ayres, il part brusquement à la première heure... parce que le spectre d'un ancien Président argentin était venu le réveiller. Une autre fois, c'est une femme « qui est le diable », dit-il, et qui a miaulé toute la nuit dans le jardin.

Même les êtres inoffensifs l'effrayaient souvent dans ses rêves.

Un jour, il appelle d'urgence son grand ami Julio Piquet, qui m'a raconté l'anecdote. « On veut m'assassiner », annonce sa lettre. Le grand journaliste de Buenos-Ayres, devenu le Bon Samaritain du poète dans ses dernières années, accourt et tâche de le calmer. Comment peut-il supposer de si noirs desseins de l'humble et passive Cendrillon qui fût la compagne ancillaire de sa vie? Darío ne veut rien savoir. « Regardez ses yeux, mais regardez donc leur haine. » « Car, ajoute-t-il avec cet accent profond qui faisait frémir, il y a longtemps, il y a des siècles, j'étais inquisiteur et je l'ai fait brûler[1] ». Pour celui qui connaissait bien le poète, ce n'étaient pas là des propos d'un cerveau obsédé par son démon familier. On reconnaissait en lui un de ces esprits de la lignée d'Edgar Poë, qui ont mis leur foi dans leurs rêves comme dans les seules réalités. Et le grand Espagnol Del Valle Inclán qui fut son admirateur et son ami, disait bien que le poète a été un de ces êtres qui sont en contact direct avec le mystère.

Cette brume de mystère enveloppait l'homme et ses vers. En les lisant, son visage morose de somnambule s'éveillait soudain. On oubliait ses cheveux crépus, ses grosses lèvres africaines, toute sa laideur gonflée de faune malade, pour ne voir que ses yeux d'une douceur étonnée, ces yeux qu'il fermait à demi quand il soulignait une syllabe chantante pour en savourer la musique. Et puis, dans ses silences, dans les grands silences dont il coupait sa lecture, il était en vérité, pour qui savait le voir, le sylvain aux écoutes du grand frisson qui passe dans sa lointaine forêt.

1. L'anecdote a été racontée, avec certaines variantes, par M. Tulio Cestero dans sa charmante et très injuste plaquette *Rubén Darío (El Hombre y el Poeta)* Habana 1916. C'est sans doute la même scène un peu « arrangée » par l'imagination du captivant romancier dominicain.

* * *

A Métapa, la ville charmante que Rubén a décrite comme une Nazareth romantique, un poète est né en 1867, qui n'attend pas d'être adolescent pour écrire des vers. Avec son visage frêle d'enfant grandi trop vite, ses cheveux déjà longs, son air candide et passionné, il ravissait les vieilles demoiselles. Il aimait déjà la cousine blonde et une étoile de cirque qu'il voulut suivre. J'ai donné dernièrement à la *Revue Hispanique* de Paris les pages naïves de sa treizième année qu'une petite revue de jeunes « El Ensayo » de Léon, publiait en 1880. Mais bien avant, il composait des chansons pour toutes les fêtes, des fêtes catholiques et païennes à la fois, car l'empreinte coloniale était restée dans nos mœurs. Nous avions eu des églises alourdies de parfums comme des alcôves et des madones poignardées près de serins chantant dans leur cage d'or. Dans les processions du Nicaragua vers 1880, les colombes de Vénus s'envolent avec des vers au bec. Les vers sont de Darío. Et le jeune poète qui composait des épigrammes funéraires pour tous les morts illustres de la localité, serait bientôt l'auteur de l'admirable *Repons* où il dépose sur le tombeau de Verlaine, comme les auteurs de l'Anthologie, du lait et du miel.

Quelle étrange, troublante et fantasque jeunesse! Des mœurs sensuelles dans un vieux pays catholique, le cadre de Paul et Virginie avec toutes les ardeurs tropicales, une innocence païenne et pour tout dire le romantisme intégral. Tout tremble là-bas d'une vie exaspérée, du papillon jusqu'à l'étoile. L'enfant Rubén Dario rêvait déjà sous les « étoiles prodigieuses ». Les soirs d'orage, une tante vieille comme une fée tissait, avec des branches de palmier béni, des couronnes pour les fronts des enfants et ils priaient tous, protégés par ce naïf paratonnerre. Darío devait garder toute sa vie les craintes de son enfance

peureuse. On lui parlait alors d'un prêtre sans tête, d'une main velue qui poursuivait comme une araignée; des revenants et des fantômes qui hanteraient son esprit désormais. Mais les adolescents vont déjà se baigner en groupes et Paul a vu, plus d'une fois, Virginie toute nue.

Un épisode raconté par Darío peut nous fournir l'image parfaite de cette vie ardente et libre où les volontés sont nues comme les désirs. Imaginez un groupe de grands seigneurs de son pays qui causent un soir sous les étoiles. La nuit est admirable et les promeneurs n'ont pas été sobres. On se trouve près d'une petite forteresse qui surplombe le village endormi et le général Sanchez propose de bombarder la capitale. Il insiste, il veut faire son Néron créole. Il appelle déjà l'officier qui commande la batterie. « Regardez, dit-il, quelle cible charmante! Nous allons démolir la Cathédrale. » Alors un des promeneurs, qui est un grand poète, trouve une idée. On bombardera quand il aura fini de réciter des vers. Au deuxième poème le général s'est endormi doucement et la ville est sauve. La scène, parfaite d'extravagance, n'aurait pu être égalée par aucun maître de l'arbitraire romantique. C'est du meilleur Dumas et c'est du Dumas vécu.

Dans ce milieu la jeunesse de Darío, comme celle du Frédéric Moreau de Flaubert, pourrait se nommer « l'éducation sentimentale ». Elle résume tellement les autres jeunesses américaines qu'elle devient presque symbolique. Déjà le grand cubain Martí se plaignait de la part trop largement faite à la littérature dans l'éducation de nos jeunes gens. Toutes les femmes, les hommes aussi, ont lu les *rimes* de Becquer. Cette poésie frissonnante et chantante se propage en Amérique comme une exquise maladie. Baignée de rêve, septentrionale et brumeuse, elle ne paraissait pas devoir s'acclimater dans nos clairs pays. Jamais pourtant le livre de ce Rodenbach né à Séville n'atteignit en Espagne la popularité qu'il eut chez nous; et repre-

nant un mot charmant de Barbey d'Aurevilly sur La Fontaine, on pourrait dire que nous avons tous été « baptisés en Becquer ». Les *rimes* sont la chanson décevante et inapaisée du bonheur que l'on n'atteindra pas. Les strophes, brèves comme des lieds, répètent l'expérience des âmes qui passent sans se comprendre, des mots que les lèvres n'ont pas dit, de tout ce qui reste inexprimé dans les limbes de la tendresse. Nous sommes bien loin de la poésie du Nord, de ce « poème en action des seins et des hanches », comme disait brutalement Walt Whitman. La poésie de l'Amérique Latine est rarement charnelle. Que dis-je ? elle chante les plus purs élans. La femme, c'est Béatrice au Ponte Vecchio que l'on regarde passer de loin. « Aujourd'hui, la terre et le ciel me sourient, je l'ai vue, je l'ai vue et elle m'a regardé ; je crois en Dieu aujourd'hui », disait Becquer, et nous n'avons pas trouvé cela si ridicule. Contraste frappant s'il y en eut. Un milieu nouveau, presque barbare, où Stendhal aurait surpris à l'état natif l'amour-passion ; et cependant ces hommes violents ont toutes les tendres subtilités du sentiment ; les femmes sont toutes des « sensitives » de Shelley poussées dans nos forêts. L'homme sensuel qu'était Rubén Darío aura chanté ardemment plus d'une fois les « muses en chair et en os », mais ses véritables compagnes et les revenantes de sa tendresse étaient toujours les sœurs de Perdita, de Hadaly, de Dulcinée, du chœur en deuil de la vie, qui traverse les rêves d'Edgard Poë. Et il a brossé dans ses mémoires et dans le chapitre d'*Azul* « Palomas blancas y garzas morenas », un tableau inoubliable de cette enfance tropicale où l'amour est ardent et chaste.

A vingt ans, il savait donc par cœur les *rimes*, mais en même temps, dans ses loisirs d'employé de la Bibliothèque Nationale de Managua, il avait lu tous les classiques espagnols du « siècle d'or ». Ces deux influences des premières années restèrent toujours vivantes dans son esprit. A l'instar du maître espagnol, il

essaierait cette poésie dont les mots devaient être « des couleurs et des notes » et qui reste voisine du symbolisme par son goût de l'assonnance, de l'indécis, et du symbole. D'autre part, les classiques espagnols du grand siècle étaient des Parnassiens avant la lettre et Rubén Darío va résumer à vingt-neuf ans ces deux écoles dans le livre qui fit sa gloire, un peu comme le Verlaine des *Poèmes Saturniens* qui deviendrait naturellement son « père et maître magique ». Ainsi dans ses vers sonores, un soupir soudain traverse la phrase d'un écho de musique plaintive et ses embarquements pour Cythère sont toujours, comme ceux de Watteau, estompés d'ombre. Par contre, de ses fugues au pays de Mallarmé il revient toujours avec des images lumineuses. Bien au fond et sentimentalement parlant, ces deux attitudes s'accordent. Chez les Parnassiens comme chez les symbolistes le jeune écrivain a trouvé les décors raffinés selon son goût, le penchant aristocratique pour les bibelots rares et les vers précieux, ce dégoût de la multitude à laquelle le hautain poète de *Poèmes Barbares* ne voulait pas raconter son « ivresse et son mal ». Mentalité très « tour d'ivoire », qui fut une nouveauté frappante en Amérique vers 1890, car les derniers survivants du romantisme racontaient encore sur la place publique, leurs haines, leurs désespoirs et leurs amours. Rubén Darío nous apprenait cette pudeur des larmes qui fut l'apanage des Grecs et des grands Français : ce poète qui devait se plaindre magnifiquement, qui n'était né que pour la mélancolie, débutait par des vers sereins, presque joyeux. Il arrivait à paraître froid, tant il avait la crainte de paraître faux. Il ne voulait pas continuer ces romantiques américains qui, parlant toujours d'eux-mêmes, manquaient toujours d'intimité et firent souvent de la poésie un art emphatique. Un des plus connus sinon des plus grands ne disait-il pas que le poète est le frère de l'orateur ? A vingt ans, quelquefois plus tôt, on débutait dans le sabbat du désespoir éloquent et de l'amour malheureux. Désespoir vite

évanoui, car ces jeunes réfractaires se consolaient toujours par la politique. Ils devenaient députés, révolutionnaires, voire ministres dans nos très athéniennes républiques. Il faut dire tout de suite que ce rôle faussait leur voie souvent mais faisait aussi leur charme étrange. Déjà, dans les premières années d'indépendance, le poète avait été chez nous l'aède et le chorège, « un bon citoyen » comme on disait. En tous cas, un homme d'action et quelque chose de plus qu'un poète. Dans ce même Buenos-Ayres, où Darío prêchait le dédain de son siècle, le grand lyrique Mármol avait affronté le tyran. Un peu plus tard, dans la vieille Mexico romantique où les femmes savent par cœur les poésies d'Acuña, exagérées et charmantes comme la jeunesse du poète suicidé, un homme traverse la Place Majeure, poursuivant les Muses et ses ennemis revolver en poche. C'est Diaz Mirón, vice-tyran et poète. Le doux lamartinien de *María*, le plus célèbre roman de nos pays, cherche de l'or comme un Californien dans les plaines de sa Colombie natale. Là même l'exquis poète du *Nocturne* qui s'en ira, le soir, avec des amis choisis, répéter des vers désolés au cimetière de Bogotá, installe un commerce de laques, de parfums et de thés de Chine après avoir été diplomate et mondain. Marcos Sastre, le Bernardin de Saint-Pierre de la Pampa, fut à la tête d'une entreprise agricole et le superbe Martí, l'apôtre libérateur de Cuba, un des plus grands écrivains Américains, allait mourir dans la mêlée comme un soldat... Encore aujourd'hui c'est un magnifique poète, M. Guillermo Valencia, qui vient d'être élu candidat à la présidence de la République de Colombie.

Et voici que, pour la première fois peut-être, un poète entendait rester seulement poète. Dans sa trentième année, Darío s'exile dédaigneusement. Il vit rêvant de monarchies fastueuses dans ces démocraties turbulentes ; il parle de somptuosités orientales dans un pays de fermiers. Que ne chante-t-il des actualités

agricoles comme Walt Whitman : le caoutchouc, la canne à sucre, les chevaux sauvages et la douce amertume du *mate ?* Que vient-il faire avec ses pipeaux de Versailles dans cette rude bucolique des pampas? Même le ton en sourdine et la grâce alanguie et la mesure grecque étaient-ils de mise dans ces contrées nouvelles où Walt Whitman lâchait ses vers comme des poulains indomptés? Le reproche devait éclater et le grand critique Rodó, dans une étude qui est restée fameuse, répétait, en excusant le rêve de Dario, le mot de tout le monde : « Il n'est pas le poète de l'Amérique ». Le poète de l'Amérique, devait chanter, d'après ces esprits chagrins, le vol de nos aigles, la splendeur de nos forêts ; et voilà ce que notre maître ne voulait pas précisément. C'est toujours sa crainte du lieu commun qui le rebute. De même qu'il ne recommence pas l'élégie romantique, il se refuse à être le paysagiste tropical déjà connu. « Le seul thème de la poésie dans l'Amérique espagnole — disait-il plus tard en parlant de ses débuts — était la louange des gloires créoles, des exploits de l'indépendance et de la nature américaine : un éternel chant à Junin et une ode interminable à l'Agriculture de la Zone Torride ».

Mais s'il ne nous donne pas cela, s'il ne veut pas nous le donner, on a tort de croire qu'il n'est pas notre poète, car il représente bien l'esprit du Latin d'Amérique à la fin du XIXe siècle. Il est le premier des déracinés et tous les grands écrivains de chez nous devaient souffrir plus ou moins du contraste entre leur esprit raffiné et leur milieu souvent grossier. Leur patrie intellectuelle était ailleurs, leur patrie sentimentale était là, qu'ils aimaient davantage comme des enfants qui ne rougissent pas d'une humble naissance. Quelle est la patrie véritable de Rubén Darío? Aucune et toutes. Le Nicaragua où il est né, le Chili qui l'a accueilli adolescent, l'Argentine à laquelle il doit sa gloire, l'Espagne qui le reçoit comme un conquistador retour des

Indes, la France où il a vécu les plus grandes joies de son esprit, Paris qui était la ville selon son cœur, peut-être parce que c'est à Paris, selon un mot de M[me] de Staël, que l'on peut se passer de bonheur. Et pourtant, voyez comme il dit avoir gardé toujours la nostalgie de la ville natale, « le filon de la race ». Mais pourrait-il vivre dans son pays, ce voyageur qui fuit son ombre ? Tout au plus peut-il y mourir[1].

Il est donc l'hispano-américain par excellence, tel que l'ont fait plusieurs siècles de mélanges de races, l'ancien esprit aventurier et toutes les curiosités d'un civilisé, cet être étrange que l'on a comparé souvent aux Italiens de la Renaissance, cet Euphorion capable de cultiver les « fleurs du mal » dans une forêt de l'Amazone et de saisir les nuances de Verlaine perdu dans le fond d'une *estancia* argentine.

Ce contraste frappant de civilisation et de barbarie, nous le trouvons toujours en Darío. Il a parlé souvent des deux natures qu'il gardait en lui comme le Centaure. Même dans ses craintes de la mort, on a voulu voir, avec trop de subtilité peut-être, le désarroi de l'Indien devant les forces inconnues de la nature. Toujours est-il que c'est parce qu'on reconnut en lui l'hispano-américain par excellence, qu'il devint le maître incontesté. Comment comprendre ses succès de vingt ans s'il n'avait pas été l'interprète d'un état d'âme ? En vérité, il définissait une inquiétude et classait une mélancolie.

1. Dans une magistrale étude sur les *Vicisitudes del descastamiento* parue en 1915 au journal *El Día* de Quito, le grand critique hispano-américain Gonzalo Zaldumbide a montré la tragédie de l'écrivain de chez nous qui a des goûts européens et reste américain par le sentiment, qui souffre de ne pas trouver toujours dans son pays la tradition littéraire et la haute culture et le raffinement que son esprit d'élite réclame. Etranger en Europe, il l'est aussi chez lui. C'est bien comme M. Zaldumbide nous le disait, la tragédie de l'Enfant Prodigue, dont les Américains eurent toujours l'inquiétude voyageuse. En élargissant son point de vue dans un article, le même critique nous rappelait la longue misère de Darío en Europe, la solitude du poète qui se sentait en Amérique un étranger, qui était à Paris un inconnu.

II

DU PARNASSE AU MODERNISME

Ce révolutionnaire débuta sagement. A vingt ans il écrivait des vers d'amour désolé dans la formule des derniers romantiques et des classiques du « siècle d'or ». La vie est un exil pour le poète, s'écrie Dario dans son adolescence. Il ne sait pas comme il dit vrai. *Premières notes*, publiées à Managua, sont des accents d'un enfant gâté des femmes et des Muses qui ne casse rien. Par un paradoxe assez fréquent, les vieux clichés servent ici à décrire une âme toute neuve. Et voici encore *Abrojos* où Dario imite l'allure hautaine et désabusée de la *humorada* de l'Espagnol Campoamor, en vogue alors. Lourde méprise d'un cœur rivé à la vie ! Il n'était né que pour se plaindre.

Enfin, un livre au titre printanier, *Azur*, étonne et déroute un peu. Il vient d'arriver à Santiago et c'est une charmante méprise du poète que de chercher un exil dans son exil. Le Chili, dont nous admirons aujourd'hui le renouveau lyrique, était alors un pays de casernes, plus apte à défendre les Thermopyles qu'à fabriquer le Parthénon, où le glacial écrivain du Vénézuéla, Andrès Bello, avait formé des grammairiens. Maints poètes avaient senti le poids de cette lourde atmosphère. Don José Joaquin de Mora partait un jour, vers 1830, en appelant les Chiliens des « bipèdes de la Béotie américaine » et Paul Groussac, qui admirait le génie de cette race massive, s'étonnait de la voir entièrement dépourvue de ce goût artistique si fréquent chez les Latins du nouveau monde. « Leurs romans et leurs poèmes — disait-il des écrivains chiliens — sont les chefs-d'œuvre de gens qui ne sont ni poètes ni romanciers ». Groussac se trompait certainement et toute une fer-

vente jeunesse est en train de le prouver à Santiago, mais notre Rubén devait avoir là-bas son premier contact avec le Philistin. Nous reconnaissons dans plus d'un conte d'*Azur*, comme la *Chanson de l'Or*, le *Roi Bourgeois* ou le *Voile de la Reine Mab*, l'allégorie à peine voilée du rêveur échoué dans une Béotie militaire.

Toute sa jeunesse déjà grave et frémissante se trouve dans ce premier grand livre, qu'il aimera toujours. « Mon vieux livre aimé, mon premier livre, s'écriera-t-il plus tard, je le feuillette aujourd'hui, comme celui qui relit d'anciennes lettres d'amour. L'origine de ce nouveau mouvement fut la connaissance récente des auteurs français du Parnasse. Catulle Mendès était mon véritable initiateur. Quelques-uns de ses contes lyrico-érotiques, quelques poésies que l'on trouve dans le *Parnasse contemporain*, furent une autre révélation pour moi. Puis viendraient d'autres plus anciens, plus grands : Gautier, le Flaubert de la *Tentation de Saint-Antoine*, Paul de Saint-Victor, qui me donneraient une conception inédite, éblouissante, du style littéraire. Habitué comme je l'étais à l'éternel cliché espagnol du « siècle d'or » et à sa poésie moderne indécise, je trouvais chez les Français que je viens de nommer une mine littéraire à exploiter : l'application à l'espagnol de leur façon de comprendre le rôle de l'adjectif et certains tours de syntaxe, de leur aristocratie verbale... Quelques années auparavant, mon esprit avait exploré l'immense forêt de Victor Hugo...

« Il y a là surtout de la jeunesse, une anxiété de vie, un relent païen malgré mon éducation religieuse, malgré que je professe depuis mon enfance la doctrine catholique, apostolique et romaine... » Et cette vivacité, cette fraîcheur d'âme éveillent chez les jeunes une attention passionnée. Sans doute un romantique de Madrid aurait pu signer les vers d'*Azur*, où l'on retrouve par instants la plainte imprécise et nostalgique de Becquer ; mais la prose était vraiment une nouveauté en espagnol.

Ici la phrase élégiaque des grands ancêtres devenait plus courte et nuancée. Le maître écrivain Gomez Carrillo, qui fut le témoin des premières années de Dario, nous a raconté le ravissement de tous les adolescents de son époque. « Dans ce petit volume imprimé au Chili, qui était un bréviaire pour vingt pays, nous trouvions une richesse inépuisable d'images, de rythmes, de nouveautés. »

Mais ce candidat au symbolisme l'a plutôt deviné. Il refait le chemin de Verlaine, du Parnasse à cette musique confidentielle, à la « nuance seule fiance », à tous les mots pleins de mystère qui font frissonner les amants des *Fêtes galantes*. Rubén Dario va cherchant son cœur profond par des chemins faciles et la moralité de ses contes est encore du Perrault un peu amer. C'est le *Voile de la Reine Mab*, qui cache les misères de l'artiste, c'est le poète du *Roi Bourgeois*, qui joue de son orgue de Barbarie pour amuser la cour et meurt en tournant la manivelle, une nuit d'hiver. Sa fantaisie matinale comme celle du Shakespeare des comédies, s'amuse dans ses contes au tour impertinent qui sont aussi des chansons et des apologues. On pouvait déjà y deviner le poète des *Proses Profanes*. Dario vient de partir pour Buenos-Ayres, le véritable climat de son génie. Il publie là, tour à tour, des études lyriques sur les jeunes maîtres français qu'il découvre. L'éclecticisme de son choix peut surprendre aujourd'hui mais il faut se rappeler que bien des espoirs naissants furent déçus. Son *Repons* paru à la mort du poète des *Poèmes Saturniens*, provoquait à Buenos-Ayres une petite bataille d'*Hernani*. L'admirable écrivain argentin, Angel de Estrada, un des rares amis véritables du poète si souvent trahi, a raconté magistralement les colères, les haines, quand ce novateur publie son élégie, « quand le mot décadent était attaché à ses épaules comme un grelot de lépreux ». On répétait dans les rues, tour à tour avec ravissement ou avec fureur ce « lirophore céleste » que désignait Verlaine. « Enthousiasme

sonore et jalousie souterraine, c'était de la belle récolte », épiloguait Darío au seuil même de son livre. Il était sacré chef d'école, mais un chef d'école qui repétait le mot de Wagner : « surtout ne pas m'imiter »... On lui a désobéi pendant vingt ans.

Ce fut une lutte sans merci comme celle des symbolistes. Le « philistin » de Heine et le « bourgeois » de Flaubert étaient en tournée en Amérique et quand Darío adopta une boutade officielle, une boutade sur le « monsieur qui ne comprend pas », tout le monde reconnut ce pharisien. Celui-qui-ne-comprend-pas devenait chez nous, comme disait le poète, correspondant de l'Académie Espagnole et rastaquouère. Mais la jeunesse comprenait, et c'était beaucoup. C'était même trop, car nous avons eu depuis des sœurs innombrables de cette parisienne de Versailles, la marquise Eulalie, agaçante et charmante, qui riait aux éclats du vicomte spadassin et de l'abbé galant pour embrasser plus tard sous la ramée, un petit page poète. *C'était un air suave* est le titre de la pièce initiale du livre que tous les adolescents sauraient bientôt par cœur ; et les cygnes de Caystre et du lac de Bavière hantaient déja nos rives. Dans la fantaisie du poète, l'oiseau de Léda devient la bête héraldique de son blason. Hélas, on l'a vu si souvent dans nos poèmes, on a tant chanté cet étranger de nos forêts que nos jeunes poètes semblent définitivement le bannir ! Hier encore un romancier de la pampa, M. Carlos Reyles, chantait sa mort, et un doux rêveur mexicain, M. Gonzalez Martinez, nous proposait récemment « de lui tordre le cou », comme on tordait jadis le cou à l'éloquence... Toute l'Amérique secouera longtemps « cette blanche agonie. »

Les meilleures pièces du recueil n'étaient pas pourtant ces tours mignards avec lesquels le jongleur de Notre-Dame-la Lune épatait le bourgeois de Buenos-Ayres. Les meilleurs sont ces superbes *Centaures* coulés en airain sombre où chaque vers métallique garde encore la chaleur de la fonte, ce parfait sonnet

à *Marguerite*, effeuillée par la mort, deux ou trois sonnets encore, la *Frise* et le *Repons à Verlaine* surtout, cette oraison solennelle et charmante comme les épigrammes funéraires de l'Anthologie, qui portent aux morts en offrande la douceur des choses vivantes, le lait d'une brebis, le miel de ruches sonores, pour enlever l'amertume des larmes. Obtenait-il toujours cette *mélodie idéale* du vers, opposée dans sa préface à l'ancienne harmonie ? Je ne crois pas qu'il réalise toujours là son projet de « musique avant toute chose ». Comme dans les *Poèmes Saturniens* et davantage, l'élève du Parnasse persiste encore. C'était le langage qui voulait ça. Il était presque impossible pour un sensuel amateur de belles parures de ne pas se plaire à la sonorité verbale de notre castillan. Partout où le vers a gardé la somptuosité oratoire nous le soupçonnons d'espagnolisme, et nous sommes plusieurs à penser que les *Trophées* de Heredia sont vraiment écrits en espagnol. Cette langue à nous résonne comme de l'airain. Pas de syllabes muettes, pas d'ombres, mais chaque mot détaché et sonore, dans la lumière de midi. Rubén Darío a négligé ces assonances qui assourdissent le ton et que le maître romantique Becquer employait toujours avec un sens inégalé de la confidence. Lisez à haute voix le *Portique* — c'est la seule façon de le lire — et vous serez conquis par cette musique militaire. Le tzigane ne craint pas, selon un mot fameux sur Victor Hugo, d'être « le tambour-major » ; et ce poète qui employerait si souvent le *pianissimo* a lâché ses cuivres. Comment lui en vouloir s'il a fini avec ce vers abstrait et lymphatique des derniers disciples américains de Lamartine ? Ces romantiques, quels aveugles ! Ils délirent à froid, ils sont les plus frigides des hommes. Ecoutez-les vous parler des dieux, de la destinée, de la nature, avec des mots abstraits et surannés de sédentaires qui n'ont pas quitté leur bureau. Pour eux le monde extérieur n'existe pas. Notre grand poète est, par contre, un grand peintre-né. Il connaît les adjectifs qui dessinent, il

a le sens décoratif et le goût allégorique des Italiens. Ses tableaux, même quand il décrit le vague règne intérieur, font si parfaitement image, qu'un jeune peintre espagnol, Nestor a fait des pages dignes de Titien rien qu'en copiant les défilés de ses Vertus et des Sept Péchés capitaux. Un autre artiste d'un magnifique talent, médaillé à Paris, mon ami Tito Salas me disait un jour comment il ne pouvait pas lire certaines évocations du *Chant à l'Argentine* de Darío sans les voir exactement sur la toile. Bienvenues donc ces fresques ! Nous n'en avons pas assez dans notre littérature. Ce n'était pas notre milieu que Darío nous proposait, mais avec le goût éclatant des grands vénitiens pour l'or et la pourpre, il enrichissait notre palette. Un paradoxe de Gladstone veut que les Grecs n'aient pas vu les couleurs comme les modernes et que l'œil soit en progrès. Pour nos yeux du moins, ce paradoxe reste vrai. De la grisaille romantique, du ton du ciel orageux nous passons brusquement à l'amour des belles images. Tout est matinal dans cette nouvelle poésie qui parle toujours de l'or, de la lumière, des marbres harmonieux, de la fleur étrange « arrosée avec le sang des taureaux »...

Tableaux de genre, musiques grêles, frivolités charmantes, cela ne fait pas l' « altissime poète » que nous avons aimé. Il a séduit, il n'a pas encore ému. Voici le moment de mettre à nu son cœur, s'il veut être davantage que le plus exquis des corybantes. Après ses longs voyages dans tous les pays de la divagation, il se découvre lui-même. Son livre de jeunesse et son livre de maturité : *Proses Profanes* et *Des chants de vie et d'espérance*, nous racontent ces voyages et cette rencontre. Il avait chanté la France, et Versailles, et la Grèce éternelle et le Japon mignard et bariolé, toutes les sommités de son désir vers lesquelles s'élançait ce cœur matinal. Mais les poètes sont de divins égoïstes et il faut qu'ils le soient toujours. Rubén Darío ne nous a jamais ému davantage que lorsqu'il a parlé de lui-même. Sa

plus belle expérience sera donc la découverte de sa tendresse. Le vers a craqué, le vers hautain où les mots sont « ciselés comme des coupes ». S'il n'avait jamais réussi à faire « des vers émus très froidement », comme le voulait Verlaine, il avait fait peut-être, avec beaucoup d'émotion, des vers un peu froids. On le lui dit, et il s'en plaignit dans son nouveau recueil publié en 1905. « En mon jardin on vit une belle statue ; elle se crut marbre, et elle était chair vivante. » A quarante ans à peine, le miracle de Pygmalion s'accomplissait en lui, mais avec l'amour il avait découvert la mélancolie.

Livre étrange, ardent et désolé, amer comme l'Ecclésiaste, et plein de foi joyeuse dans l'Amérique qu'il chantait, je ne suis pas certain que tout le monde l'ait compris. Rien de plus troublant que de voir le musicien qui débuta par le menuet, finir par l'oratorio. Le titre même n'est-il pas ironique ? *Des chants de vie et d'espérance*. Allons donc ! L'accent d'une âme qui crie son *De profundis* du fond de la caverne où le Sigismond de Calderón se demandait si la vie et son cachot étaient un rêve. « Voici mon mal, rêver. La poésie est la chemise de fer aux mille pointes sanglantes .» Tout orgueil a disparu. Un franciscain bien humble et désolé vient nous ouvrir la porte de la Tour d'Ivoire, et c'est dans ces courtes plaintes que le poète nous apparaît plus grand. Il se dépouille de toute littérature dans le sens péjoratif de Verlaine. La phrase a des élévations et des rechutes qui sont la voix même du monologue tragique. Regrets d'une jeunesse qui s'obstine à ne pas mourir, et le frisson, et toute cette détresse et cette solitude qui résonnent dans la tendre humilité de l'aveu.

Et pourtant, ce sombre ennui funéraire que l'on a découvert chez les grands écrivains impersonnels comme Leconte de Lisle ou Flaubert nous ne le retrouverons jamais dans l'ancien parnassien des *Proses Profanes*. Comparez les *Nocturnes*, le chant sur la « misère de toute lutte pour le fini », avec le ton de Léopardi

pour dénoncer « l'infinie vanité de tout. » Il y a plus que des nuances entre ces deux attitudes découragées. Le poète américain n'arrive jamais à la sécheresse de cœur, lourde et sombre comme un ciel d'orage. Voyez tomber en larmes chaudes tous ces nuages amoncelés. N'a-t-il pas dit un jour en parlant de Nuñez de Arce, que la mission du poète est de cultiver l'espoir ?

Le contraste est singulier de son examen de conscience nocturne avec cette voix qui monte de ses profondeurs quand il dit sa foi dans l'Amérique nouvelle. Le poète de l'intimité lyrique devenait aussi, jouant sur toute la lyre, le chantre de nos jeunes démocraties. Son désespoir, dirait-on, l'a servi. Le souvenir des amertumes reste vivant dans ses chants épiques, modère leur élan désordonné, leur donne une solennité religieuse. « Le désespoir n'exagère-t-il pas comme l'espérance », a dit un écrivain français, et c'est, je crois, toute la critique du romantisme. Rubén Darío reste à mi-chemin de l'emphase solennelle de nos grands pleureurs et de l'enthousiasme un peu brut et demi-barbare de Whitman. Le poète du Nord ne doute de rien. Il est, par moments, un Homais de génie ; il a des énumérations de conseiller municipal qui n'omet pas une gloire de sa commune. Nous croyons davantage au poète qui a douté, qui, de ses solitudes, nous apporte l'espoir comme une victoire intérieure.

C'est bel et bien une victoire, cette foi nouvelle de Rubén Darío. N'oublions pas qu'il a été jeune vers 1890 : et il règne vers cette « fin de siècle » un état d'âme singulier. En France et ailleurs, des jeunes mécontents cherchaient une certitude. Les poètes se fatiguaient, comme disait l'un des leurs, Gabriele d'Annunzio, de pleurer leurs illusions mortes et d'énumérer les couleurs des feuilles tombées. « Quel peut être aujourd'hui notre métier ? Exalter sans doute le suffrage universel ? » s'est demandé d'Annunzio, au seuil d'une œuvre hautaine où le rêveur installait le plus magique des belvédères dans un vieux

parc italien. Il faut choisir, si le poète ne veut pas demeurer en exil, loin des hommes ; et ils sont nombreux ceux qui ne sont pas restés murés dans leur solitude orgueilleuse. Si Rubén Darío n'est pas devenu député, comme le plus exquis des partisans de la culture du moi, il a ressenti au moins le besoin de s'enraciner dans l'Amérique qui, à tout prendre, est un seul pays. Dans le prologue des *Chants* il s'excuse presque de chanter un Président de la République, d'oublier à demi les cygnes, les fontaines au jet plaintif, tous les décors choisis et surannés de sa tendresse à vingt ans. « Je n'aime pas les multitudes, dit-il, mais je sais que je dois aller irrémédiablement à elles. » Ce mot de multitude a un sens double ici : en chantant la vaste Amérique, il a appris à aimer les misérables. Il ne dirait plus, comme dans sa lointaine jeunesse de Prince Charmant, que « le peuple est bête, sale, mauvais et laid ». Quand il est sorti de lui-même, quel épanchement ! Cette fois au moins, le païen et le chrétien qui sont en lui se trouvent d'accord dans leur amour pour toutes les choses terrestres. Il embrasserait les paysages comme Flaubert, il voudrait se mêler à la nature, être la nature comme le saint Antoine du maître. Les aveux éclatent partout. D'abord dans la pièce initiale :

La tour d'ivoire tenta ma convoitise,
Je voulus m'enfermer en moi-même
Et j'eus faim d'espace et soif de ciel
Du fond des ombres de mon propre abîme.

Et ailleurs dans une étude : « J'ai éloigné comme voulait Schopenhauer mon individualité du reste du monde et j'ai vu avec désintéressement ce qui semblait étranger à mon moi, pour me convaincre que rien n'est étranger à mon moi ». La vie est entrée dans un rêve, et rien de ce qui est vivant ne lui semble indigne d'être chanté. A peine sa timidité maladive craint-elle encore les froissements. « Construire, créer, ô jeunesse ; tous

ensemble pour le temple, seuls pour le culte, tous ensemble pour édifier, seuls pour prier ».

Cette attitude, il ne l'abandonnera plus. Les deux derniers livres de vers de Darío : la *Chanson errante* et le *Poème de l'Automne* nous racontent les étapes d'une mélancolie qui reste parfumée des roses anciennes comme les urnes de sa chanson. Dans sa jeunesse il avait dit aux *poètes souriants*, devant les ombres d'Anachréon, d'Ovide, de Quevedo et de Banville, qu'il préférait « leur rire sonore aux vers d'ombre et au chant confus, qu'oppose l'inspiration barbare à la clarté latine ». Mais le temps est passé du clair sourire. Songeant sans doute à l'aveu printanier, il dira dans un poème *Eheu*, comme une réplique de son dialogue avec lui-même : « Et cette clarté latine, de quoi m'a-t-elle servi à l'entrée de la mine du moi et du non-moi ? » La moralité de cette époque est bien dans ses vers désabusés qui sont de l'Omar Kheyam assombri :

Jouissez de la chair, ce bien
Qui nous fascine aujourd'hui
Et qui finira par tomber en
Poussière et cendre.
Jouissez du soleil, de la païenne
Clarté de ses feux,
Jouissez du soleil car demain
Vous serez aveugles.

Nul écho des anciens feux de joie dans ces deux livres et dans ses vers de la revue *Mundial*, qu'il dirigeait à Paris. C'est la *Chanson des loups*, ce sont des souvenirs d'enfance, des pages très pures et très simples. Il travaillait peu, d'ailleurs, étant tombé depuis quelques années dans une somnolence et une taciturnité de malade. Mais il a eu encore des coups de bélier qui étonnent : *l'Or de Majorque*, roman publié à *La Nación* de Buenos-Ayres, et surtout le *Chant à l'Argentine*, d'un si grandiose élan. La poésie épique espagnole était restée aux

monotones sonorités de Quintana. Cette œuvre, qui est l'éloge émerveillé de la Terre Promise où toutes les races retrouvent une jeunesse et le bonheur, se rapproche des *Laudi* de d'Annunzio, des *Forces tumultueuses* de Verharen et des *Seven Seas* de Kipling. Il est leur équivalent en espagnol. Ardente et bondissante, la phrase garde toujours le tour classique, elle ne rompt pas le moule des vers pour parler le langage libéré de Whitman, que la mesure gêne souvent. Et Darío retrouve là, mais avec une musicalité nouvelle, l'inspiration de nos meilleurs romantiques qui chantaient notre avenir insoupçonné. Le voici revenu à ce qu'il fuyait, l'Ode civile. Mais son âme incertaine trouve enfin un accent inconnu en regardant le pays de sa jeunesse. Comme presque tous les dilettantes de sa génération, il retourne, vieilli, au paysage natal. Et ce chant pathétique du grand Déraciné restera comme le meilleur poème épique du continent.

*
* *

Jusqu'ici nous n'avons parlé que du chantre. Ses œuvres en prose décèlent un lyrique éperdu. En louant un écrivain, il avait dit que « comme tout bon poète il était excellent prosateur » ce qui n'est pas vrai, souvent. Du moins, Darío est passé maitre dans la prose lyrique, une prose savante aux cadences imprévues qui n'aboutit pas au vers amorphe. Il ne voulut pas écrire comme le fit M. Mæterlinck, des vers blancs alignés, évitant cette confusion de genres dont se sont gardés les maîtres subtils du poème en prose, Villiers de l'Isle Adam et Baudelaire. Ce qui reste du poète, c'est l'élan, l'invocation fréquente, ce balancement et cette exacte proportion des périodes qui leur donnent, sur la page écrite, l'allure des strophes d'un poème. C'est la manière *d'Azur*, la manière de ses jeunes années, qui semble moins heureuse dans son livre *Los Raros*. Car il

veut écrire des études discursives sur les écrivains de son choix : Leconte de l'Isle, Ibsen, Verlaine, etc., et il ne réussit que le dithyrambe. De la mort d'un lyrique naît souvent un prosateur subtil, et ce fut le cas de Sainte-Beuve. Mais il est très difficile d'écrire en même temps le *Livre d'amour* et les *Causeries du Lundi*. L'homme infiniment intelligent et compréhensif qu'était Rubén Darío ne savait pas rester dans la sérénité d'une raison qui ne veut pas troubler son analyse. Il se cabre, il s'exalte. Ses critiques ne sont pas des critiques, mais des hymnes qui rendent parfois merveilleusement l'image de l'écrivain aimé, car l'amour est aussi une façon de comprendre.

Les maîtres avoués de Dario étaient alors José Martí et Paul Groussac, ce qui nous montre son goût des contrastes. Groussac, c'était la subtilité d'un Français transplanté à Buenos-Ayres, qui modérait d'un sourire le goût pompeux et l'outrance de nos jeunes littérateurs. Mais Martí, l'admirable Martí, représentait l'imagination torrentielle, le génie trépidant, l'abondance tropicale d'un homme qui pensait en métaphores. Notre grand poète trouva le moyen d'adapter à sa façon toute personnelle ces deux manières et une prose de chroniqueur est créée, tour à tour familière et lyrique, qui s'envole, et descend à terre et s'amuse un moment au coin des rues, mais finit toujours par remonter l'élan de son « ode funambulesque ». De là, le charme divers et inégalé de ses livres de journalisme : *Espagne contemporaine*, *Pèlerinages*, *Terres ensoleillées*, *La Caravane passe*, *Lettres*, *Opinions*, *Tout au vol*. Le poète, né pour chanter les choses éternelles, devient le forçat de l'actualité qu'il transfigure. Ses pages sur l'Exposition Universelle, sur la tragédie d'Oscar Wilde, sur « l'Oncle Paul », demi-barbare et touchant, qui arrive du Transvaal avec sa Bible dans le Paris frivole d'antan, son Léon XIII, son *Castelar*, digne du maître orateur de l'Espagne romantique et haletant comme un de ses discours, tous ses grands morceaux d'oraison funèbre et d'oraison vivante,

resteront comme des modèles d'un journalisme déconcertant que l'on n'a point l'habitude de trouver dans les journaux. Ce sont des pages d'un poète en mission dans la vie. Il lui faudrait envoyer une chronique hebdomadaire au grand journal de Buenos-Ayres, *La Nación*, dont il fut toujours l'enfant gâté, et il vient sans doute d'être encore, pendant de longues semaines, « malade » comme on disait chez lui. « Le breuvage écossais » lui a fait perdre un temps précieux. Maintenant sa hâte, son trouble même le servent. Le retour du voyage aux paradis artificiels amène toujours chez lui une lucidité fiévreuse. Le voici aux prises avec une actualité qui n'est pas toujours intéressante. Et il décrit la vie, passionnément, comme s'il ne racontait que des rêves.

*
* *

Du Parnasse éclatant de ses jeunes années où résonnaient pourtant les chalumeaux d'une si confidentielle musique, Darío venait à la poésie qui suggère et qui chante. Sa plus pure gloire est d'avoir été, sinon le seul initiateur, le véritable maître du modernisme qui correspond au symbolisme français mais n'est pas la même chose.

C'est, dirait-on, un symbolisme d'extrême-droite, et, comme en France, un mouvement de liberté. Par son individualisme seulement, il ressemble au romantisme espagnol et américain qui voulait rompre en Espagne, avec Larra, d'anciennes contraintes. Nous avions ressenti, certes, le contre-coup de l'école naturaliste ; mais c'est plutôt contre le romantisme aussi vide et faussé que l'ancien classicisme que nous avons réagi. Notre formule aura été un symbolisme de parnassien qui se réduit en somme à la première manière de Paul Verlaine. Il n'arrive que plus tard, avec d'autres poètes, au culte de l'extravagance et de la phrase confuse. Il vise d'abord la richesse verbale et la

souplesse du vers. Celui-ci change d'accent, on ne dédaigne pas la rime, ce « bijou d'un sou », mais on y incruste de nouvelles pierreries. Il faut encore souligner que les poètes ne l'abandonnent pas, même après avoir connu les assonances de Becquer, dont la poésie, dirait-on, devance Verlaine. Un grand écrivain du Mexique, Amado Nervo, l'ami et le compagnon de Darío, avouait bien l'impossible délivrance de ces « roulements puérils », de ces « grelots de charlatan ».

Le poème n'a plus cette ancienne raideur qui semble isoler chaque vers. Darío a dérangé les accents classiques. Ses rimes sont souvent des « et » et des « qui » donnant l'image d'une prose hachée, dont le rythme ne se limite pas au vers, mais continue dans la strophe. La rime qui résonnait seulement au bout, il la place aussi au milieu d'une phrase lyrique et ces consonnances imprévues qui la délivrent des anciennes monotonies, devaient irriter les vieux professeurs de rhétorique. Ce sont parfois des jeux de clown qui s'amuse, mais nous n'avons pas eu en espagnol des « odes funambulesques » et aucun Hugo n'avait gaspillé le dictionnaire[1]. Rubén Darío a souligné avec ironie que les poètes du *Madrid Cómico* furent les seuls novateurs de la poésie en Espagne.

Souplesse, grâce rêveuse, exotisme voulu, liberté qui n'alla presque jamais jusqu'au verslibrisme, richesse du vocabulaire, goût du rare et du choisi, voici les nouveautés de ce modernisme, si fécond pour la poésie espagnole. S'il fallait lui donner un équivalent français, on pourrait dire que du moins chez

1. Ce n'est pas ici la place de dire toutes les nouveautés métriques de Ruben Dario. Dans une étude de détail il faudrait souligner que le goût musical du poète s'accommodait rarement du vers sans plénitude. Rien ne semble entièrement instinctif dans ses livres. Une raison sereine, une intelligence lucide modèrent toujours l'élan désordonné et c'est pourquoi on peut bien l'appeler un grand classique. En assouplissant le vers ancien, son vers librisme a gardé non seulement les rimes mais parfois aussi un élément fixe dans la mobilité du vers, comme par exemple ce rythme de trois syllabes de la *Marche Triomphale*, qui se prolonge vers la fin en roulements sourds pour éclater dans un coup de cymbales.

Dario il n'est jamais sorti du cadre des *Poèmes Saturniens*, des *Fêtes galantes* de Verlaine et des *Stances* de Moréas, dont on retrouve l'accent de sagesse endolorie dans certains courts poèmes des *Cantos*.

III

ENTRE LA CATHÉDRALE ET LES RUINES PAÏENNES

C'est de la peur de la mort que naît l'art, disait M. André Gide dans son admirable *Amyntas*. Toute la littérature de Dario est aussi dans la crainte et le frisson de l'au-delà. Il a écrit des anacréontiques qu'un vol de phalènes traverse, et dans ses tableaux galants de la première époque l'embarquement pour Cythère est troublé — lisez sa *Marina* — par un regret « qui hurle comme un chien à la mort ». « La Pâle », « la Jalouse », « celle qui nous réveillera », « que l'on ne nomme pas » et « dont le nom sinistre glace », voici les masques de ce revenant qui trouble ses fêtes.

« Entre la Cathédrale et les ruines païennes, tu voles, ô Psyché, mon âme », s'écriait-il. Disons plutôt entre l'ancien amour de la vie et la crainte catholique de la mort. Comme Verlaine, il devient sage en vieillissant, et sa « sagesse » va trouver les cloîtres et il s'habille en moine un jour. Mais il sera moine à Majorque, un pays aussi beau que l'Assise de saint François.

Dans sa jeunesse à Buenos-Ayres le païen triomphe encore. Il a rarement ces réticences et ces regrets de sa maturité morose. Le *Colloque des Centaures*, son étude sur Leconte de Lisle et quelques-unes des *Amphores d'Epicure* résument bien cet état d'esprit charmant. La sienne n'est pas, bien entendu, la Grèce un peu rèche des classiques espagnols de son enfance, mais une Grèce de l'Ile-de-France, comme ces statues de Ver-

sailles, ces Vénus et ces Cérès, dont le sourire est français. Et un écrivain de Paris, échoué à Buenos-Ayres, M. Paul Groussac, pouvait dire alors, non sans une certaine justesse, que la manière de Darío était au fond celle des classiques et qu'il imitait les Français comme Catulle et Chénier imitèrent les Grecs.

Mais le fond mélancolique de la race a déjà le dessus. Quelques désenchantements ont suffi à ternir sa vision éclatante. « Nous sommes romantiques », disait-il dans sa *Chanson des Pins*. « Qui, de vraiment inspiré, ne l'est pas ? » Pas lui, certainement, du moins comme nos anciens joueurs de guitare ; mais son aveu nous reste comme un désir. On l'est souvent dans la trentième année. « Age funeste aux amers désenchantements » s'écriait le Byron espagnol, Espronceda. A trente ans, on devient un sentimental rangé comme *Dominique*. L'histoire des hommes dont la vie intérieure fut ardente est partout la même. Ce sont d'abord les matins triomphants et l'orgueil intellectuel et cette curiosité qui se jette sur toutes les pâtures. La connaissance des limites, qui est la sagesse, ne vient pas sans amertume et après ces grandes flambées certains gardent sur les lèvres, toute la vie, un goût de cendre. La sagesse de Rubén Darío est allée à l'autre bout. De l'orgueil devant la vie il est tombé dans une humilité toute chrétienne. Les premiers frissons de la maturité le traversent. Et il se jette dans la croyance sans pouvoir dépouiller le vieil homme.

Seulement il ne demande plus l'or et le marbre, et les ifs et les cygnes pour enluminer son paysage décoratif et choisi, mais la vie seulement, la simple vie. Ce poète qui regarde avec des yeux définitifs de condamné à mort, sait tragiquement ce qu'il va perdre. Il a découvert soudain que tout est beau dans la lumière. Le voilà qui conseille au crapaud et à l'araignée de louer le Seigneur « car ils existent ». Être ou ne pas être, c'est là le seul problème. L'ex-parnassien trouve déjà des harmonies

dans toutes les choses vivantes : « L'écrevisse poilue a des épines de rose et les mollusques des réminiscences de femmes ». Ne le croyez donc qu'à demi quand il dira, quelques pages plus loin, que le plus grand malheur est celui de vivre. Il se contredit avec passion, comme les autres poètes. Le plus grand malheur est d'être jeune une fois seulement. Et pourtant! Il s'obstine à aimer malgré ses cheveux gris. Mais le cinquième acte de sa tragédie s'approche : le ciel ou la terre, il faut choisir. C'est le dilemme antique de la race, le dilemme d'Espagne, où la volupté fut toujours assombrie par la mort. L'histoire de Rubén Darío, nous l'avions apprise sur certaines toiles du Greco ou dans le drame populaire de Zorrilla, le *Don Juan*. Avez-vous vu à Tolède ces saints du maître, d'une maigreur figée de vitrail, dont les manteaux s'éclairent soudain d'une touche violente? Ses biographes vous raconteront qu'après avoir aimé la sensualité facile de sa Grèce natale, de l'Italie où il séjourne, il vient chercher, dans cet exil voulu de l'Espagne catholique, le chemin du ciel. Cet anachorète de la peinture ne veut peindre que des âmes dépouillées presque de leur mortelle enveloppe. A la divine gaucherie des anges et des madones, on sent qu'ils viennent de quitter la chrysalide. Pour un peintre, pour un amateur du corps humain et de la lumière, nulle tragédie intérieure n'est comparable à ce mystique dépouillement. Hélas, ce Theotocopoulos ne peut pas oublier les éclatantes somptuosités des grands vénitiens qu'il a connus. Et des verts acides, des orangés criards traversent soudain sa palette appauvrie, comme les tentations des jours anciens qui hantent la solitude des saints ermites... *Don Juan*, c'est toute l'Espagne. C'est la jeunesse étourdie, le plaisir sans contrainte et le rire impavide des étudiants de Salamanque. Pourtant, dans ce tableau d'or et d'écarlate, une ombre sort du cimetière, comme dans la scène du Commandeur. Je ne sais pas laquelle des Inès de la vie aventurière de Darío a prié pour le pécheur endurci. Il en est

une certainement, car dans ces drames espagnols la femme a toujours le rôle intercesseur de céleste fiancée. Mais je sais bien que notre grand lyrique devinait le sinistre rendez-vous. Ce n'est pas pour rien que, dans son pays, il refusait de s'approcher des tombeaux. Et quand on lit qu'il demandait à sa dernière heure « le Christ qui dort avec moi », on ressent un plaisir de logicien à voir couronnée la tragédie par un épilogue dans le goût espagnol.

Vers la quarantaine attristée les Miguel de Mañara s'en vont toujours au couvent, et Rubén même nous l'a raconté dans un sonnet. L'art leur semble, comme la vie, un dépouillement, une recherche des vérités éternelles avec les pauvres mots des hommes. Et dans la simplicité magistrale des dernières poésies de Darío, comme dans les toiles sommaires, grises et décharnées du maître de Tolède, nous sommes plusieurs à chercher, avec une curiosité attendrie, ces sursauts de jeunesse désespérée qui font la beauté des vieillards.

IV

L'INFLUENCE DE DARÍO

Elle fut immense, elle continue. Pendant vingt ans, toute la jeunesse littéraire a suivi le poète, jusqu'au poncif. Dans la fiévreuse atmosphère romantique, son premier chef-d'œuvre devait paraître froid, et c'est le contraire qui arriva, car il ne faut pas se fier au calme apparent des « Proses Profanes » de Darío Ce pèlerin nous annonçait les plus lointains mirages. Pour un jeune poète français, Versailles n'est pas toujours un but de songerie. Baudelaire a fait mieux quand il promet les pays qui sentent, comme la chevelure de son poème, l'huile de coco, le musc et le goudron. — Versailles, c'était pour nous « l'invitation au voyage ». Des marquises poudrées, des cygnes blancs,

des allées que l'automne a roussies, des urnes pleines de feuilles mortes — luxe, calme, et volupté — voilà de quoi délirer à vingt ans. Nous trahissions les « châtelaines », dont nos aïeux romantiques avaient été les chevaliers, pour aimer ces nouvelles étrangères. Le poète américain créait ainsi un poncif, c'est-à-dire ce que Baudelaire considérait comme la plus grande preuve du talent d'un écrivain. Avec les thèmes, le ton changeait aussi. L'emphase et la sonorité déplaisaient déjà. Notre vieille langue, que Rivarol trouvait, non sans raison, trop solennelle, devenait plus frêle et plus chantante, une langue d'amour.

Bien des choses commencèrent à être dites qui n'avaient jamais été exprimées, et l'ineffable trouva des mots. Tout n'était pas, bien entendu, l'œuvre de Rubén Darío. L'Espagnol Becquer et le Cubain Martí ne sont pas étrangers à cet état d'âme récent. Des contemporains de Darío comme le Mexicain Gutierrez Nájera ou le Bolivien Jaimes Freyre, savent déjà, vers 1890, les rythmes indécis et souples, les mots « spécieux » qui font rêver. La *Revue bleue*, que le premier de ces poètes rédigeait à Mexico, s'apparente à la *Revue d'Amérique*, que Jaimes publiait avec Darío à Buenos-Ayres. Et partout, du Nord au Sud, une nouvelle musique commence. L'admirable Colombien Silva vient d'écrire son « Nocturne » fameux : deux ombres s'appellent, se cherchent, immatérielles comme des visions d'Edgard Poë dans le triste enchantement lunaire. Ce n'est presque rien et c'est toute la poésie de l'irréparable. L'accent des *rimes* est resté, l'assonnance qui donne à l'évocation un vague charmant, mais l'ancienne raideur est abolie et certaines répétitions hantent déjà la strophe libérée, avec la science musicale de l'auteur des *Cloches* et du *Corbeau*. L'art elliptique de Martí, la grâce veloutée de Gutierrez Nájera, la profondeur chantante de Silva, nous retrouvons tout cela dans la prose et la poésie de Darío.

Entre 1896, et 1905, les deux grandes dates de l'histoire litté-

raire du maître, le triomphe est indéniable et il peut le constater sans forfanterie dans le prologue de ses *Cantos*. Dans ces pages signées à Madrid, il nous dit le succès obtenu « ici et là-bas », car l'Espagne suit le mouvement. La génération de 1898, comme l'appelait un de ses écrivains représentatifs, M. Martínez Ruiz (*Azorín*) a rompu bruyamment, et non sans férocité quelquefois, avec un passé vermoulu. Ces jeunes implacables, qui enterrèrent vivant le romantique Echegaray dans un manifeste resté fameux, répètent sans le vouloir le geste du charmant Larra, ce Musset de Madrid, un Musset qui ne pleure pas. Larra voulait comme eux plus de liberté, de flexibilité, de jeunesse, dans une langue qui s'anémiait tous les jours. A son exemple, les jeunes s'éloignèrent des immortels de la Royale Académie Espagnole, tombée dans une sorte de quiétisme littéraire que la vie effrayait. Monotonie, pastiche des vieux modèles, horreur sacrée du néologisme et du tour nouveau : voilà les signes distinctifs de cette mosaïque patiente qu'était la phrase espagnole vers 1890, non sans exception, bien entendu. Avec la nostalgie un peu hautaine de ses gloires révolues, l'Espagne littéraire s'envoûtait dans un culte ombrageux de son admirable « siècle d'or ». Écrire à la manière des classiques était devenu presque une forme sentimentale du patriotisme. On oubliait trop facilement que ceux-là mêmes avaient été, de leur temps, des novateurs. Aujourd'hui encore, ce bedeau des lettres castillanes qu'est M. Ricardo León a trouvé une petite industrie assez fructueuse en démarquant les anciens maîtres, exactement comme ces peintres qui font, pour des millionnaires peu difficiles, des Greco et des Velasquez.

Dans ces milieux traditionnels, la rénovation de Darío devait donc être aussi importante, aussi combattue et pour tout dire aussi blaguée que celle de Larra. Mais tous les poètes qui comptent, les prosateurs aussi, sont ses disciples et le proclament. Et au lendemain de sa mort, l'année dernière, la gerbe

d'éloges est magnifique : « Son chant fut pour nous un nouvel horizon..., les héroïques audaces de Rubén Darío ont été une grande opération vitale dans la langue espagnole..., il a fait tomber la frontière septentrionale de l'Espagne », s'écriait M. José Carner. « Ce magicien poète a dit le mot initial dans la renaissance de la poésie hispanique » souligne Emilio Carrère. « Il aura été l'homme qui donna une unité aux sentiments castillans, le poète unanime du monde espagnol » avoue José María Salaverría. « Quand on écrira l'histoire de la poésie lyrique castillane au XIXe siècle, il faudra dire que Rubén Darío a été le chef d'une révolution littéraire comparable à celle des italianisants du XVIe siècle... Il fut un conquistador qui retourna d'Amérique en Espagne », dit le critique *Andrenio*, qui remarque avec profondeur tout ce qu'on trouve d'abondance de vie nouvelle dans cette littérature de Darío, rajeunissant le vieux lyrisme. « Lui, un Américain, il nous met en communication avec l'Europe » dit-on ailleurs. Enfin, un des plus fins écrivains de l'Espagne contemporaine, Diez Canedo, reprend un mot de Rachilde sur Verlaine : pour lui la mission de Darío aura été aussi celle « d'ouvrir les fenêtres ».

.La grande lumière est donc faite et la gloire du maître rayonne. Mais si ses vers sont devenus classiques, si on ne peut guère parler de modernisme en omettant Darío, on aurait tort de dire que son succès dans le grand public hispano-américain fut immédiat. Celui-ci ne le lisait pas, et pourtant les jeunes poètes savaient par cœur les *Proses profanes*. La raison de cet éloignement, il faut peut-être la trouver dans l'hérédité romantique de nos pays. Le Rubén Darío d'alors n'était pas devenu populaire, tandis que Becquer le restait. « Parnassiens et Symbolistes, nous n'arrivons jamais jusqu'au cœur palpitant et magnanime de la multitude », avouait dernièrement un jeune poète colombien de grand talent, M. Ricardo Arenales.

Dario avait trop chanté les somptuosités lointaines avec des mots recherchés.

On aimait plutôt chez nous une poésie très simple et très familière, créole presque, qui semble faite pour la guitare et dont nous pouvons trouver l'origine dans les admirables chansons populaires d'Espagne, où se trouve enchâssée toute l'expérience sentimentale de la race. De là l'accueil fait au jeune maître espagnol Jiménez, dont vous trouverez l'éloge dans un chapitre de ce livre. Il est certain que Darío, si sensible à tous les vents de l'esprit, voulait chaque jour davantage s'approcher de l'âme simple de nos pays. Sa *Chanson d'automne au printemps*, demeurée dans toutes les mémoires, est bien l'exemple et la preuve de ce retour à la simplicité plaintive. Il ne va pas jusqu'au penchant pour la poésie populaire qu'on a signalé chez les poètes du symbolisme français, mais cette poésie sans faste est dejà faite avec des mots de tous les jours et des sons de vieilles cantilènes.

Il pouvait se permettre ces pauvretés voulues puisqu'il venait d'être le libérateur du dictionnaire qu'avant lui on n'osait pas toucher. La langue et les pires lieux communs étaient devenus sacrés comme ces sarcophages d'Orient, aux peintures superbes qui gardent la poussière d'un mort. Il nous fallait donc, un grand barbare, mais un barbare qui, pour violer les règles, les connût d'abord. Et c'est ce qui est admirable dans les audaces de Darío. A vingt ans, il a lu tous les classiques d'Espagne. A trente ans il peut bien culbuter la vieille rhétorique. Sans doute sa prose est parfois trop chargée de néologismes. Il a la passion du mot en vogue, il dit *struggleforlifer*, ce qui est, même en anglais, un néologisme, il dit *feérico*, ce qui est du français tout pur. On le voit pressé de dénombrer ses trésors, comme ces pirates de la Renaissance qui utilisaient pour leurs palais des mosaïques byzantines et des colonnes grecques. On devine la main tremblante qui a déterré des marbres éternels

dans un coin de terre noire. Mais le Simbad apprend dans ses voyages une langue brève, haletante, familière et lyrique à la fois, avec de soudaines profondeurs de chant, une langue écrite en espagnol et qui ne le semble pas. Les vieux académiciens se fâchaient déjà et le reproche de gallicisme, comme l'ancienne épithète de *afrancesado,* sera désormais la condamnation de tout écrivain vivant. Il dit presque vrai quand il écrit à Don Miguel de Unamuno, en 1899, qu'il « ne pense pas en espagnol »...

*
* *

Nous avons suivi le pélerin passionné dans sa jeunesse triomphante, nous l'avons vu chercher la paix du cœur dans un renoncement aux pompes païennes. Il ne l'a pas trouvée, cette paix durable. Son retour au Nicaragua en 1915 a la beauté d'une ancienne parabole : le jeune Simbad qui avait voulu presser contre son cœur toutes les beautés du monde est revenu au village natal, désemparé comme l'Enfant Prodigue. Et sa mort survenue dans la grande guerre, un peu à cause d'elle, est le digne épilogue de sa tragédie. Ses rêves de concorde et de paix, son amour pour la France, tout devait saigner dans ce cœur « sentimental, sensible et sensitif ». La France, il l'avait aimée, comme il avait rêvé de Paris, depuis l'enfance. Le collégien qui chantait l'Alsace-Lorraine était bien le grand poète passionné qui dirait en 1893, dans un sonnet prophétique, ses craintes : « Les Barbares, ô France, les Barbares, ô bien-aimée Lutèce ! Ne sens-tu pas le vent qui redouble du côté de Berlin ? »

La guerre survient. C'était donc se leurrer que de croire à la bonté, à la concorde humaine. Combien de Français ont ressenti cette fêlure de leurs rêves les plus aimés ! Rubén Darío en fut si affecté qu'il partit pour l'Amérique en 1914 « plein de l'horreur de la guerre — écrivait-il dans une lettre — pour dire à tous que

la paix est la seule volonté divine ». C'est la croisade d'un grand enfant qui souffre de son amour quand les temps de gloire et de haine sont arrivés. Aux Etats-Unis, à la Columbia University, il lut un de ses poèmes de la dernière manière qui ont l'accent et la solennité de l'apôtre. Puis, c'est la débâcle, la misère dans une chambre d'hôtel où deux nègres le soignent par charité, et l'hôpital de New-York, et l'abandon. Après un court pélerinage à Cuba, on le ramène enfin dans son pays, avec des honneurs de triomphateur ; mais « le soleil des morts » éclaire à peine un mourant.

Et ce croisé naïf n'arriva, comme les autres, qu'à la conquête d'un tombeau.

VENTURA GARCIA CALDERON.

Rubén Darío est né le 18 janvier 1867 à Chocoyos (aujourd'hui Metapa) dans la République du Nicaragua ; il est mort le matin du 6 février 1916. Son père se nommait Manuel García, sa mère Rosa Sarmiento ; le véritable nom du poète est donc Félix-Rubén-García Sarmiento. Mais un de ses ancêtres, très connu dans son village, se nommait Darío, et on avait pris l'habitude de nommer ses descendants *les Dario*. De là le presque pseudonyme de Rubén Darío dont « l'allure juive et persane » enchantait notre lyrique et dont la bizarrerie aura contribué quelque peu à son succès.

A treize ans il écrivait dans le Journal *El Termómetro* et dans la petite revue *El Ensayo ;* à quatorze ans, il donnait des articles de pamphlétaire à *La Verdad* de León. Des troubles politiques le firent s'exiler au Chili. Il collabore à *La Epoca* et à *La Libertad Electoral* de Santiago, à *El Heraldo* et *El Mercurio* de Valparaiso. Il remplissait, à la douane de cette ville maritime, les modestes fonctions d'inspecteur de la charge. Il retourne encore à son pays, puis à San Salvador, où il dirigera *La Unión* en 1890. C'est l'année de son premier mariage. Des querelles politiques le font partir encore au Guatemala. L'Argentine l'attire bientôt et le retient : il y publie, à *La Nación*, ses meilleures pages en prose ; et plus tard, en 1896, le livre qui fit sa renommée. En 1892, avant d'aller à Buenos-Ayres et de venir pour la première fois à Paris, il part pour l'Espagne comme délégué du Nicaragua aux fêtes du

centenaire de Colon. Il fait là-bas la connaissance de tous les écrivains célèbres de l'époque et la nouveauté de ses accents, qui avait déjà surpris le critique Valera, lui attire la sympathie des jeunes. Plus tard il devait être ministre de son pays à Madrid. C'est à Paris où il revenait en 1900 visiter l'Exposition Universelle, qu'il aura séjourné le plus longtemps. Faubourg Montmartre, ou rue Herschel, ou rue d'Odessa, ou rue Corneille, ou rue Michel-Ange, tous les écrivains américains, de passage en France, allaient saluer le maître. Il connut à Paris Verlaine, Moréas qu'il affectionnait tout particulièrement, Remy de Gourmont dont il devint le très fidèle ami. C'est Gourmont qui le premier avait loué les *Proses Profanes* dont le titre, écrivait-il, « est une trouvaille ».

Rubén Darío a publié les œuvres suivantes : *Primeras Notas Epistolas y poemas* Managua (1885), *Abrojos* (1887) paru à Santiago du Chili, *Rimas* (1888) *Canto à las glorias de Chile*, et le roman *Emelina* publiés aussi à Santiago, ainsi que *A. de Gilbert* (1890) (hommage en prose à ce poète chilien, mort jeune, de son vrai nom : Pedro Balmaceda) et *Azul...* (1888) son premier grand succès. *Los Raros* et *Prosas Profanas y otros poemas*, parus tous les deux à Buenos-Ayres dans la même année : 1896. (Ce n'est que plus tard qu'on a édité à Paris l'édition très répandue de ce dernier livre, avec l'admirable préface de Rodó.) *España contemporánea* (Paris 1901); *Peregrinaciones* (Paris 1901) ; *La Caravana pasa* (Paris, 1903) ; *Tierras solares* (Madrid 1904) ; *Opiniones* (Madrid 1906) ; *Parisiana* (Madrid, 1908) ; *Todo al vuelo* (Madrid) ; *El Viaje a Nicaragua* (Madrid 1909) ; ces huit derniers livres en prose ; *Cantos de vida y esperanza* (Madrid, 1905) ; *Oda a Mitre* (Madrid, 1906) ; *El Canto errante* (Madrid, 1907) ; *Poema del otoño y otros poemas* (Madrid, 1910) ; *La Vida de Rubén Darío escrita por el mismo*, publiée en 1912 à « Caras y Caretas » de Buenos-Ayres et plus tard en volume (Barcelone, 1913).

Il faut ajouter à cette liste que je ne me flatte pas d'avoir fait très complète, les œuvres posthumes comme *Sol del domingo* (Madrid 1917), où le grand ami de Rubén Darío, le poète argentin Alberto Ghiraldo, a publié quelques fragments inédits trouvés parmi les papiers du maître ; *El Mundo de los sueños* et *Ramillete de Reflexiones* ; le roman *El oro de Mallorca* publié en 1914 à *La Nación* de Buenos-Ayres et qui n'a pas encore paru en volume ; *El Hombre de oro* dont il donna un fragment à la *Biblioteca* de Buenos-Ayres ; *El Secreto de Lázaro* dont il raconta l'argument à Angel de Estrada. Sans compter l'édition des œuvres choisies où l'édition des œuvres complètes publiée à Madrid avec des titres pittoresques, et celle qu'un éditeur, Madrilène aussi, est en train de faire paraître.

I

RUBÉN DARÍO RACONTÉ PAR LUI-MÊME

Dans ses mémoires Rubén Dario a raconté sa vie d'une façon à la fois hâtive et minutieuse. En parlant de lui-même, il nous parle surtout des gens qu'il a connus, des pays qu'il a visités. Mais ses goûts et ses dégoûts, ses mélancolies, ses craintes, sa foi, son âme enfin, restent presque toujours dans l'ombre, peut-être parce que c'est en vers qu'un poète avoue le mieux. A cette confession déjà populaire, « la Vie de Rubén Dario écrite par lui-même », nous avons donc préféré une biographie sentimentale que nous tirons de plusieurs articles éparpillés, de quelques plaintes déchirantes.

LES COULEURS DE L'ÉTENDARD[1]

EXTRAIT

Mon succès — il serait ridicule de ne point l'avouer — a été dû à la nouveauté. Or, quelle était cette nouveauté ? C'était le gallicisme mental. Quand je lisais Groussac j'ignorais que ce fût un Français qui écrivait en espagnol, mais il m'apprit à penser en Français et, plus tard, mon âme heureuse et jeune put conquérir le titre de citoyenne des Gaules.

En vérité, je vis de poésie. Mon illusion a pris une magnificence salomonique, j'aime la beauté, le pouvoir, la grâce, l'argent, le luxe, les baisers et la musique. Je ne suis qu'un homme d'art. Je ne suis bon qu'à cela. Je crois en Dieu, j'aime le

1. Article publié dans *la Nacion* de Buenos-Ayres, le 27 février 1895, en réponse à un article de M. Paul Groussac sur le livre *Los Raros* de Rubén Dario.

mystère ; le songe et la mort m'accablent ; j'ai lu beaucoup de philosophes et j'ignore tout de la philosophie. Je suis bien un peu épicurien mais c'est à ma façon ; que l'âme et le corps jouissent le plus possible sur la terre, et que tout le possible soit fait aussi pour continuer à jouir dans l'autre vie. Ce qui veut dire que je vois tout en rose.

L'adoration que j'éprouve pour la France fut, dès mes premiers pas spirituels, immense et profonde. Mon rêve était d'écrire en français. Et même j'ai commis quelques vers dans cette langue ; qu'il leur soit beaucoup pardonné, car ils n'eurent pas de suite. Mon esprit savait, sans l'avoir lu, le discours de Rivarol. Il est vrai que Brunetto Latino pourrait répéter aujourd'hui ce qu'il disait de cette langue merveilleuse. En pénétrant certains secrets d'harmonie, de formation, de suggestion de la langue française, j'éprouvais le désir de les découvrir dans la langue espagnole ou de les appliquer.

Pourquoi la sonorité oratoire de l'espagnol, ses cuivres castillans et sa fougue ne pourraient-ils acquérir les notes intermédiaires et traduire les idées indécises, qui, le plus fréquemment, tendent à sourdre de l'âme. Les deux langues ne sont-elles pas d'ailleurs construites avec les mêmes matériaux ? Quant à la forme, elle peut utiliser dans l'une et l'autre les mêmes artifices. L'évolution qui conduirait l'espagnol à cette renaissance, ne devrait-elle pas avoir lieu en Amérique, dès l'instant qu'en Espagne, la langue, murée par la tradition, est entourée et hérissée d'espagnolisme, « chose que rien ne nous arrachera, dit Valera, malgré tous les efforts ». Et voilà comment, pensant en Français et écrivant en un castillan dont les Académiciens d'Espagne eussent approuvé la pureté, j'ai publié le petit livre qui devait initier l'actuel mouvement littéraire américain, duquel sortira sans doute, selon l'expression de José-Maria de Heredia, la renaissance mentale de l'Espagne.

(Trad. par Max Daireaux.)

HISTOIRE DE MES LIVRES[1]

CHANTS DE VIE ET D'ESPÉRANCE

EXTRAIT

Certes, j'ai toujours eu, depuis les premiers jours de ma vie, la préoccupation profonde des fins de l'existence, la terreur de l'inconnu, la peur de la tombe, ou, plutôt, la peur de l'instant où le cœur cesse de battre. et où la vie s'évade de notre corps. Dans ma détresse, je me suis jeté vers Dieu comme vers un refuge, je me suis saisi de la prière ainsi que d'une planche de salut. Mon cœur s'est empli d'affliction, quand j'ai examiné le fond de mes croyances, quand je n'ai pas trouvé ma foi assez solide ni assez fondée, quand le conflit de mes idées m'a fait vaciller et quand je me suis senti dépourvu de tout appui constant et sûr. Toutes les philosophies m'ont paru impuissantes et quelques-unes abominables, œuvres de fous et de malfaiteurs. Par contre, j'ai salué avec gratitude, depuis Marc-Aurèle jusqu'à Bergson, tous ceux qui donnent des ailes, de la tranquillité d'âme, des vols paisibles et qui nous apprennent à comprendre de la meilleure manière possible, l'énigme de notre séjour sur la terre.

Et le mérite principal de mon œuvre, si tant est qu'elle en ait, c'est d'être empreinte d'une grande sincérité, d'avoir mis mon « cœur à nu » et d'avoir ouvert toutes grandes les portes et les fenêtres de mon château intérieur pour montrer à mes frères le sanctuaire de mes plus intimes pensées et de mes songes les plus chers. J'ai connu ce que sont les cruautés et les folies des hommes. J'ai été payé d'ingratitude, trahi, calomnié, méconnu

1. Publiée à *La Nacion* de Buenos-Ayres.

dans mes meilleures intentions par des proches mal inspirés, j'ai été attaqué, vilipendié. Et j'ai souri avec tristesse. Après tout, j'ai senti le néant de toutes choses, la gloire y comprise. S'il est vrai que « le buste survive à la cité », il n'est pas moins vrai que dans l'infini de l'espace et du temps, le buste, la cité, et la planète même, hélas ! disparaîtront sous le regard impassible de l'Éternité !

EXTRAIT

... Et j'extériorise ainsi en vers transparents, simples et pleins d'une musicalité intérieure, les secrets de mon existence combative, les coups de la fatalité, les inévitables retours du destin. Il y a peut-être, çà et là, trop de désespérance ; il n'en faut accuser que ces instants mémorables pendant lesquels une main de ténèbre fait vibrer davantage les fibres douloureuses de nos nerfs. Et les vérités de ma vie : « une vaste douleur et d'infimes préoccupations », « le voyage vers un vague Orient sur des barques entrevues », « la graine des oraisons qui fleurit en blasphèmes », « les effarements du cygne dans les mares », « le faux azur nocturne de la bohème détestée »... Oui, plus d'une fois j'ai pensé que j'aurais pu être heureux, si le « rude destin » ne s'y était opposé. La prière m'a toujours sauvé, la prière et la foi ; mais souvent aussi, le malin m'a attaqué de toutes ses forces, me versant dans l'esprit le doute et la colère. Mais quoi ? Les plus grands saints n'ont-ils pas subi de plus terribles assauts. J'ai traversé des bourbiers. Je puis dire avec le courageux Mexicain : « Il y a des plumages qui traversent la boue des marais sans se salir ; mon plumage est de ceux-là ». Quant à la bohème détestée, aurais-je perdu tant d'heures de ma vie dans l'agitation des nuits blanches, dans l'euphorie artificielle et désorbitée des alcools, dans la dissipation d'une jeunesse trop robuste, si la fortune m'avait souri, et si le caprice et les tristes

erreurs d'autrui, ne m'avaient empêché, après une mort qui me fut cruelle, de fonder un foyer!...

Espérance qui sent l'odeur des herbes fraîches
Trille du rossignol, printanier, matinal,
Lys trop tôt fauché qui sur sa tige sèche,
Recherche du bonheur et poursuite du mal.

Et que grâces soient rendues à la raison suprême si je puis m'écrier ainsi que je le fis dans le premier vers de ce livre : « Si je ne suis tombé, c'est que Dieu était bon ».

(Trad. par Max Daireaux.)

LE VOYAGE AU NICARAGUA

EXTRAIT

... Quand les heures furent venues des épanchements oratoires, je contais à mes compatriotes mes longues rêveries et mes sincères intentions. Je répéterai ici quelques-unes de mes paroles, car je désire que l'on sache que dans ces instants, je fus reconnaissant à la nation Argentine et à mes amis de Buenos-Ayres. Je leur dis qu'un éminent espagnol, le recteur de l'Université de Salamanque, don Miguel de Unamuno, m'avait écrit, au sujet de mon retour à la patrie originelle, de belles paroles qui parlaient du grec Ulysse et de la merveilleuse Odyssée.

« Il n'est rien qui convienne davantage — exprimè-je — à ce retour vers mes lares, que la générosité de mes compatriotes, l'élévation du niveau intellectuel et une orgueilleuse et palpitante sympathie ont transformé en une apothéose, à peine méritée par les souffrances de l'absence et par ce parfum du cœur de la terre maternelle que le temps ni la distance n'ont pu effacer. Je pourrais dire avec une juste fierté que j'ai vu sauter le chien sur

le seuil de ma maison, et que ma Pénélope c'est cette Patrie, que s'il est vrai qu'elle tisse et défait sans cesse la toile de l'avenir, ce n'est que dans l'attente du moment qui lui permettra d'y broder une parole d'agrandissement, un mot magique que l'on prononcera pour que les portes d'un glorieux futur laissent passer le triomphe national définitif.

« La ville de Brême a pour devise un dicton latin que le prestigieux d'Annunzio a repris dans un de ses poèmes harmonieux et cosmiques : « Navigare necesse est, vivere non est necesse ».

« J'ai navigué et j'ai vécu ; Talada a été accueillante pour moi autant que Démétrius, et si la récolte d'angoisses fut copieuse, je ne puis nier qu'il m'ait été donné de contribuer au progrès de notre race, et à l'élévation du culte de l'Art dans une génération deux fois continentale. Que les anciennes tribulations soient bénies si elles ont aidé à ce résultat et bénie soit aussi la conviction qui toujours m'anima de ce qu'il est nécessaire de vivre. Ulysse revint chargé d'expérience et celle que j'apporte est enrichie d'un trésor d'espérances. Avant tout je veux dire à mes compatriotes qu'après avoir demeuré longtemps parmi les peuples étrangers, après avoir étudié leurs coutumes, mesuré leurs vies, pesé leurs progrès et apprécié leur civilisation, j'ai la conviction certaine que nous ne serons pas les derniers parmi ceux qui dans le chœur des nations maintiendront l'âme latine, ses prestiges et sa haute valeur, dans les prochaines et décisives agitations mondiales. J'ai vécu au Chili, pays combattif et pratique qui a su aussi s'affermir dans la paix. J'ai vécu dans la République Argentine dont les progrès étonnent le monde, terre qui me fut maternelle, et dont le drapeau bleu et blanc renouvelait chez moi une nostalgique illusion patriotique. J'ai vécu en Espagne, la mère Patrie. J'ai vécu en France, la Patrie Universelle. Et rien ne me donnait plus d'orgueil, rien ne m'était plus doux que d'entendre le nom

d'un compatriote répété par la renommée scientifique, par la voix autorisée de l'histoire ou par la célébrité littéraire; et quand parfois malheureusement, le monde apprenait nos lamentables dissentiments, je ne pouvais contenir les battements de mon cœur devant nos Victoires que l'Europe commentait.

« L'Espagne pleure encore l'un de ses grands hommes disparus qui s'appela Angel Ganivet. Cet éminent Andaloux, qui des régions boréales, envoya tant de lumière à la Terre Maternelle. Ce Grenadin aujourd'hui glorifié rapporte l'histoire d'un homme de Matagalpa qui, après avoir parcouru les Afriques torrides et les lointaines Asies, s'en fut mourir dans un hôpital belge, et l'appela pour lui confier ses dernières pensées. Je ne sais comment s'appelait cet homme de Matagalpa, mais je sais que ce compatriote ignoré, dans sa modestie représentative, avait peut-être vu comme moi dans les constellations que contemplaient ses yeux de voyageur, les paroles classiques : « Navigare necesse est, vivere non est necesse ».

« Si notre pays est peut-être demeuré en retard dans le vaste concert du progrès hispano-américain, cela est dû à des raisons ethniques et géographiques qui seront aplanies, à des motifs qu'expliquent des conditions particulières : nos antécédents historiques et l'absence de cette transfusion migratoire qui, dans d'autres pays, a réalisé des prodiges. Mais nous avons prouvé de façon pratique et vitale, qu'une impulsion opportune, une application de hautes et généreuses énergies, maintenue en accord avec les exigences de l'organisme national peuvent, devant la revision des valeurs universelles, démontrer que, en dehors de la population et de l'influence commerciale, on peut être quelqu'un dans le monde. »

« ... Peut-être attendait-on de moi un discours fleuri de rhétorique et parfumé de poésie. Je sais ce que je dois à la terre de mon enfance et à la ville de ma première jeunesse; ne croyez pas que dans mes agitations de Paris, dans mes nuits de Madrid,

dans mes soirs de Rome, dans mes crépuscules de Palma de Majorque, je ne fus jamais visité par des pensées telles que celles-ci : le carillon des vieilles cloches de notre cathédrale, ou la renaissance de ces jours si purs où d'étranges fleurs formaient des tapis de pétales et de parfums dans l'attente d'un Seigneur de triomphe, qui venait toujours, comme dans la Bible, monté sur un âne charmant et précédé de palmes vertes.

« Ayant vécu éloigné et comme étranger à vos dissentiments politiques, je ne me crois pas même le droit d'y faire allusion. J'ai lutté et j'ai vécu, non pour des gouvernements mais pour la Patrie ; et s'il est un exemple que je veuille donner à la jeunesse de cette terre ârdente et féconde, c'est celui d'un homme qui, d'une façon désintéressée, se consacra à des idées d'art, qui fut aussi peu positif que possible et qui, après avoir été acclamé par des peuples pratiques, revint dans son foyer accueilli par des airs de triomphe ; et moi, qui dis un jour que je ne pourrai chanter un Président de la République, dans la langue dont je me servirai pour chanter Halagaabal, je me plais aujourd'hui à proclamer la vitalité de l'œuvre de cet homme qui a transformé l'ancienne Nicaragua, et nous a donné l'orgueil de notre suffisance immédiate, et la presque certitude de notre avenir puissant.

« Loén avec ses tours, ses cloches, ses traditions : Loén ville noble et universitaire a toujours été dans ma mémoire, efficace et présente ; depuis l'odeur des herbes écrasées dans mes promenades de gamin, depuis la vision du perroquet qui couve à l'air libre ses œufs d'ambre et d'or, depuis les boules de mimosa qui un jour à Palma de Majorque éveillèrent mes souvenirs d'enfance, depuis les échos des vagues qui, sur la Méditerranée merveilleuse répétaient les voix du « Playon » ou les rumeurs du « Poneloya » j'eus toujours en mer et sur terre la pensée de la Patrie. Et que ce fût dans l'âpre Afrique, à Naples la divine, ou dans l'illustre Paris, toujours en moi s'élevait une

pensée, un soupir que j'offrais à la vieille cathédrale, à la vieille cité, à mes vieux amis; et c'est un fait qui s'expliquerait physiologiquement : comment dans le fond de mon cerveau résonnait le son des vieilles cloches et l'accent des anciennes paroles.

« ... Avant que de partir, je veux dire à mes amis d'autrefois, à mes camarades d'aujourd'hui et de demain, à ceux qui s'honorent de se dire mes disciples et en qui j'aperçois la faculté patriotique vitale, je veux leur dire ceci : il est en bon chemin, celui qui poursuit une illusion, quelle que soit cette illusion; il est en bon chemin, l'homme pratique qui, dans son illusion bancaire croit préparer d'heureux lendemains; il est en bon chemin celui à qui son illusion politique procure des ambitions plausibles et des rêves pleins d'honneurs et celui qui par un fatal penchant doit chercher entre les étoiles un insaisissable profit; il est en bon chemin s'il porte sa conscience sur la main et si son cœur est avec lui.

« ... Par Oviedo Gomara et d'autres historiens des Indes j'ai connu quelque chose de notre terre ancienne et de ses enchantements originels. Je désire que la jeunesse de mon pays soit pénétrée de cette idée essentielle que, pour petit que soit le morceau de terre qui nous vit naître, il peut donner un Homère, si c'est la Grèce, un Guillaume Tell si c'est la Suisse; et qu'elle sache aussi, que tout comme les individus, les nations ont leur visage et leur personnalité qui fixent les lois de leur destin, et qui donnent toute sa valeur à la place que Dieu leur assigna dans le plan presque inimaginable du progrès universel.

« J'éprouve une satisfaction profonde quand je vois la génération actuelle qui représente l'esprit de notre terre, briller dans l'armée internationale du Continent autant par la quantité que par la qualité. Nous possédons des matières premières en abondance, et ce n'est pas pour rien que Victor Hugo choisit

le Momotombo, entre tous les volcans d'Amérique, pour lui faire chanter les merveilleux alexandrins de sa « Légende des Siècles »...

(*Le Voyage au Nicaragua.* Trad. par Max Daireaux.)

BENJAMIN ITASPES[1]

Itaspes dans ses moments d'exaltation s'adressait à la mer et lui parlait comme il l'eut fait à une divinité ou à un être intelligent; il lui parlait à voix haute ou à mi-voix, du ton dont il disait chaque soir son « Notre-Père », car, malgré son esprit inquiet et combattif, malgré l'agitation de sa vie errante, il avait conservé la plupart des croyances religieuses qu'on lui avait inculquées dans son enfance, là-bas, dans un lointain pays tropical d'Amérique.

Benjamin Itaspes avait peu de goût pour le commerce des gens et pour la bêtise courante qui se fait jour dans la conversation banale et coutumière, du « vulgo épais et municipal », disait-il. C'est ainsi qu'il aimait à s'entretenir avec les esprits simples, les paysans naïfs, les marins et avec les petits vieux et les petites vieilles qui ont peu de lumières, qui vivent de souvenirs et content de curieuses choses passées dont ils furent témoins. Il déjeuna donc tout seul, dans la barque. A la fin du repas, il osa prendre, malgré les prescriptions du médecin, une tasse de café... Et, encore qu'il se rappelât ses souffrances et qu'il subit les élancements et les tourments de la gastrite, il

1. Ces pages, fragment de *l'Or de Majorque*, roman inédit et inachevé de Rubén Dario, constituent un document humain des plus suggestifs. Sous le voile transparent de Benjamin Itaspes, *musicien célèbre*, Rubén Dario se cachait lui-même, ainsi qu'il l'avoua dans une confession, d'ailleurs si inutile, qu'il fit de vive voix, peu de jours avant sa mort. (Note de la revue *Esfinge*, de Tegucigalpa, Honduras, qui publia ces pages.)

se trouva de bonne humeur, car il avait l'espoir que bientôt l'air et la terre enchanteresse de l'île de Majorque, la bonté des âmes qui devaient l'accueillir en leur maison, dans une région saine et délicieuse, l'exercice et surtout la paix et la tranquillité et le fait de se trouver loin de la vie agitée qu'il menait en France, devaient lui rendre la santé, le désir de vivre et de produire, et ranimer en lui l'enthousiasme et la passion de son art.

Il constatait avec satisfaction qu'il n'éprouvait plus le besoin des excitants, ce qui, selon les médecins, devait contribuer au rétablissement complet de son bien-être physique et moral. Bien qu'il se sentît faible depuis la dernière crise qui l'avait pendant de longs jours abattu dans son lit, il n'avait plus recours aux alcools, auxquels, toute sa vie, il avait été habitué. Tout au plus, de temps à autre, quand ses forces l'abandonnaient, prenait-il quelques gorgées d'un vin de quinquina médicinal, amer et mielleux à la fois, qui, s'il est vrai qu'il le soutenait quelques instants, lui causait à l'estomac, des sensations de brûlure et de pointes d'épingles. Il connaissait les souffrances consécutives à tous ses péchés ; car le cinquième et le troisième des péchés capitaux étaient ceux qui, depuis ses premières années, s'étaient davantage emparés de son corps sensuel et de son âme curieuse, inquiète et inquiétante.

Il payait maintenant, selon toute justice, ses dettes anciennes. Comme on dit : c'est de ces poussières que cette boue était faite. Pourtant il songeait : « Mon Dieu, si je n'avais recherché ces plaisirs, qui, bien que fugitifs, font oublier pour un instant l'incessante torture d'être un homme, torture d'autant plus violente que l'on naquit avec la maladie de penser, que serait-il advenu de ma pauvre existence, passée dans une douleur perpétuelle sans autre espoir qu'une immortalité probable, à laquelle seules donnent droit, la foi, la grâce et la pureté ? Qu'une boisson diabolique, qu'un mets appétissant, qu'un

beau corps de pécheresse me donnent à l'avance et « au comptant », un peu de paradis, laisserais-je passer cette réalité pour quelque chose dont je n'ai pas, à proprement parler, une idée bien certaine? Et dans l'intimité de ses volitions, lorsqu'il parlait sincèrement, du fond du cœur, plein de courage et d'instincts mal contenus, il se représentait l'infini tel qu'il est. Et ainsi, il aimait, mangeait ou absorbait ces boissons qui le transformaient et modifiaient son esprit et son cœur. Et comme sa vie depuis qu'il avait l'âge de raison avait été fort contradictoire et que le destin l'avait rendu très amer, il avait cherché un refuge dans ces paradis momentanés, dont la possession traînait irrésistiblement à sa suite des heures de désespérance et d'abattement. Mais quoi? Dans le piège des songes, n'avait-il pas emprisonné dans le temps, encore que ce ne fût que pour quelques instants, une félicité relative.

C'était la première fois qu'il avait vraiment besoin d'un long repos, d'un large contact avec la nature; d'un éloignement de l'accablante cité, de la tâche précise, presque mécanique qui lui aigrissait l'esprit; du semblant de foyer qu'il devait aux conséquences d'une vie manquée, de l'incessante souffrance morale aggravée par le souvenir invétéré de l'excitation des alcools dont le secours est perfide. Il se trouvait à quarante ans à peine, fatigué, désorienté, possédé par les incurables mélancolies qui, depuis son enfance, le firent méditatif et silencieux, peu communicatif, plein d'une fatale timidité, victime d'un continuel besoin d'affection et de tendresse, solitaire inconsolable, éternel orphelin, Gáspar Hauser sans appui, sans autres consolations que son art qu'il chérissait, bien qu'il fût douloureux par essence, et la fumée dorée de la gloire dans laquelle Dieu l'avait enveloppé pour apaiser son incurable détresse.

Sa santé jusqu'alors robuste commençait à décliner. Ni dans son enfance, ni dans sa jeunesse il n'avait fait d'exercices physiques. Il n'avait point fréquenté de gymnases, il n'avait pas

fait de service militaire, il ne s'était point consacré aux sports. Et par-dessus tout cela, depuis son adolescence passée sous des climats ardents et épuisants, il avait été l'ennemi de son corps à cause de son appétit de jouissances, de son imagination exaltée, de sa sensualité, compliquée plus tard par des lectures et des initiations, par son désir inné de jouir de l'instant qui passe, par tout et par son éducation religieuse. Un tempérament érotique attisé par la plus exubérante des imaginations, une sensibilité morbide d'artiste, une passion musicale qui l'exacerbait et le possédait comme un divin démon intérieur. Dans ses angoisses, parfois sans cause, il accueillait un vague mysticisme, non moins maladif que ses exaltations artistiques. Son grand amour de la vie était en opposition avec une immense frayeur de la mort. Celle-ci était pour lui une phobie, une idée fixe. Quand ce clou de glace planté dans son cerveau l'obligeait à penser à la fin inévitable, s'il se trouvait seul, il sentait se hérisser ses cheveux, ainsi que Job, au frôlement des ailes invisibles de la nuit.

Après tant d'années errantes, pendant lesquelles il avait souffert toutes les traverses d'une existence de roman; ayant toujours vécu dans l'incertitude de l'avenir, dans un labeur continu, avec des alternatives d'aisance et de pauvreté; avec des instincts et des prédispositions d'archiduc et presque toujours gêné, n'ayant pu satisfaire que pendant de courtes périodes ses besoins de bien-être et même de luxe, encore qu'il fut ami de paraître, de bien manger, de bien boire et de jouir de toutes choses; fatigué déjà par un travail copieux dont le produit s'évaporait au jour le jour; dégoûté de l'avarice et de la mauvaise foi des impresarii, des « patroni », des exploiteurs de son talent, blessé par les fausses amitiés, par les adulations intéressées, par l'ignorance agressive, par les rivalités inférieures et traîtresses, désabusé de la gloire elle-même, et déçu par l'infamie déguisée, ornée et flatteuse des grands

centres, il se voyait à la veille d'entrer dans la vieillesse, redoutant un écroulement physiologique, à moitié neurasthénique, à moitié arthritique, l'estomac délabré, ayant des frayeurs inexplicables, indifférent à la célébrité, aimant l'argent pour ce qu'il donne d'indépendance, souhaitant le repos et l'isolement, et, malgré cela, éprouvant une attirance vers la vie et le plaisir — vers l'oubli de la mort. — C'était un homme étrange que Benjamin Itaspes.

(Trad. par Max Daireaux.)

JE POURSUIS UNE FORME...

Je poursuis une forme que mon style ne peut atteindre, bouton d'idée qui voudrait s'épanouir rose. Elle s'annonce par un baiser qui sur mes lèvres se pose, prélude à l'impossible étreinte de la Vénus de Milo.

Des palmes vertes ornent le blanc péristyle ; les astres m'ont prédit que je verrais enfin la Déesse ; et, dans mon âme, repose la lumière, comme la lune, telle qu'un oiseau, sur le lac tranquille.

Mais je trouve seulement, — au lieu du mot qui me fuit, — l'harmonieuse initiation qui, de la flûte, ruisselle, et la barque du rêve qui vogue en plein ciel.

Et, sous la fenêtre de ma belle endormie, le murmure de la fontaine continue de sangloter ; et le cou du grand cygne blanc est toujours là qui m'interroge.

(*Proses Profanes*. Trad. par Gabriel Soulages.)

CHANTS DE VIE ET D'ESPÉRANCE

Je suis celui qu'hier encore disait
Le vers d'azur et la chanson profane,
Et dans sa nuit avait un rossignol
Qui, au matin, était une alouette de clarté.

Je fus le maître de mon jardin de rêve
Plein de roses et de cygnes errants ;
Le maître des tourterelles ; le maître
De gondoles et de lyres sur les lacs ;

Et très siècle dix-huitième, et très antique,
Et très moderne ; audacieux, cosmopolite ;
Fort avec Hugo, avec Verlaine ambigu,
Et une soif d'illusion infinie.

J'ai connu la douleur dès mon enfance ;
Ma jeunesse... fut-elle une jeunesse vraiment ?
Ses roses me laissent encore leur parfum,
Un parfum de mélancolie...

Soudain sans frein mon instinct s'élança,
Ma jeunesse monta un poulain sans frein.
Elle allait, ivre, un poignard à la ceinture ;
Si elle ne tomba point, ce fut parce que Dieu est bon.

En mon jardin on vit une belle statue ;
Elle se crut marbre et elle était chair vivante ;
En elle habitait une âme jeune,
Sentimentale, sensible, sensitive.

Et timide devant le monde, de sorte
Qu'enfermée dans le silence, elle ne sortait
Que lorsque, au doux printemps,
C'était l'heure de la mélodie...

Heure de couchant et de baiser discret;
Heure crépusculaire et de retraite;
Heure de madrigal et de ravissement,
De « je t'adore », de « hélas » et de soupirs.

Et alors, c'était, sur le chalumeau un jeu
De mystérieuses gammes cristallines,
Un renouveau de notes du Pan grec
Et un égrènement de musiques latines,

Sur un air tel et avec une ardeur si vive
Qu'à la statue naissaient soudain
En son muscle viril des pieds de jeune bouc
Et deux cornes de satyre sur son front.

Comme la Galatée gongorienne,
La marquise verlainienne m'enchanta,
Et j'unissais ainsi à la passion divine
Une sensuelle hyperesthésie humaine;

Tout désir, tout ardeur, sensation pure
Et vigueur naturelle ; sans fausseté,
Et sans comédie, et sans littérature...
S'il est une âme sincère, c'est la mienne.

La tour d'ivoire tenta ma convoitise,
Je voulus m'enfermer en moi-même
Et j'eus faim d'espace et soif de ciel
Du fond des ombres de mon propre abîme.

Avec l'éponge que le sel sature
Dans le jus de la mer, mon cœur doux et tendre
Fut abreuvé d'amertune
Par le monde, la chair et l'enfer.

Mais, grâce à Dieu, en ma conscience
Le bien sut choisir la meilleure part,
Et s'il y eut un fiel âpre en mon existence,
Toute âcreté fut adoucie par l'Art.

Je délivrerai mon intelligence des pensées basses,
L'eau castalide baigna mon âme,
Mon cœur s'en fut en pèlerinage et
De la forêt sacrée rapporta l'harmonie.

O la forêt sacrée! O la profonde
Emanation du cœur divin
De la forêt sacrée! O la féconde
Fontaine dont la vertu vainc le destin!

Bois idéal qui complique la réalité,
Là le cœur brûle et vit, et Psyché vole,
Pendant qu'en bas le satyre fornique,
Ivre d'azur Philomèle répand sa chanson,

Perle de rêve et musique amoureuse,
Dans la coupole en fleur du laurier vert,
Hipsipile subtile boit dans la rose,
Et la bouche du faune mordille un sein.

Là le dieu passionné poursuit la femme,
Et le roseau de Pan s'élève de la boue;
La vie éternelle répand ses semences,
Et jaillit l'harmonie du grand Tout.

L'âme qui entre là doit aller une,
Tremblante de désir et de sainte fièvre,
Sur le chardon qui blesse et sur l'épine aigüe :
C'est ansi qu'elle rêve, qu'elle vibre et qu'elle chante.

Vie, lumière et vérité : triple flamme
Qui produit l'intérieure flamme infinie ;
L'Art, pur comme le Christ, s'exclame :
Ego sum lux et veritas et vita !

Et la vie est mystère, la lumière aveugle
Et la vérité inaccessible effraie ;
La perfection sévère ne se livre jamais
Et l'idéal secret dort dans l'ombre.

Voilà pourquoi être sincère c'est être puissant.
C'est parce qu'elle est nue que l'étoile brille ;
L'eau dit l'âme de la source
Dans la voix de cristal qui coule d'elle.

Telle fut ma tentative : faire de mon âme pure
Une étoile, une source sonore,
Avec l'horreur de la littérature,
Et fou de crépuscule et d'aurore.

Du crépuscule bleu qui donne la règle,
Qui inspire les célestes extases,
Brume et ton mineur, — toute la flûte !
Et l'Aurore, fille du ciel — toute la lyre !

Passa une pierre lancée par une fronde ;
Passa une flèche aiguisée par un méchant.
La pierre de la fronde tomba dans l'eau
Et la flèche de la haine s'en fut avec le vent.

La vertu est d'être tranquile et fort ;
Avec le feu intérieur tout s'embrase ;
On triomphe de la rancune et de la mort,
Et en marche pour Bethléem... la caravane passe !

(*Chants de vie et d'espérance.* Trad. par Marius André.)

CHANSON D'AUTOMNE AU PRINTEMPS

O jeunesse, divin trésor
Tu fuis pour ne plus revenir !
Quand je veux pleurer je ne puis.....
Parfois, sans le vouloir, je pleure.....

Sans borne, fut la céleste
histoire de mon pauvre cœur,
C'était une enfant douce en ce
monde de deuil et d'affliction.

Elle souriait comme une fleur,
son regard était pur comme l'aube,
Et son obscure chevelure
faite de nuit et de douleur.

J'étais timide comme un enfant.
Elle fut, naturellement,
pour mon amour, fait d'hermine,
Hérodias et Salomé.....

O jeunesse, divin trésor,
tu fuis pour ne plus revenir !
Quand je veux pleurer, je ne puis,
Parfois, sans le vouloir, je pleure.....

L'autre fut plus sensitive
et plus consolatrice et plus
caressante et plus expressive,
ce que je n'osais espérer.

Car à sa tendresse pure, elle
unissait la passion violente.
En un peplum de gaze pâle
une bacchante s'enveloppait.....

Dans ses bras, elle prit mon rêve
et le berça comme un bébé.....
Puis le tua, triste et faible,
faute de lumière et de foi.....

O jeunesse, divin trésor,
tu t'en fus pour ne pas revenir !
Quand je veux pleurer, je ne puis,
Parfois, sans le vouloir, je pleure !.....

Une autre jugea que ma bouche
était l'écrin de sa passion.
Qu'elle me rongerait, la folle,
le cœur, avec ses blanches dents.

Mettant en un excès d'amour
le désir de sa volonté,
tandis qu'étaient étreinte et baiser
la synthèse de l'éternité.

Et de notre chair si légère
Un Eden sans cesse imaginer,
sans penser que le printemps même
et l'ardente chair se fanent.....

O jeunesse, divin trésor,
tu fuis pour ne plus revenir
Quand je veux pleurer je ne puis
Parfois sans le vouloir, je pleure !

Et les autres ! Sous tous les cieux,
Sur cette terre, toujours elles sont,
Sinon prétextes de mes rimes,
Du moins, fantômes de mon cœur.

En vain, j'ai cherché la princesse
qui était triste d'espérer,
La vie est dure, amère et lourde.
Las ! Plus de princesse à chanter.

Malgré le temps implacable
ma soif d'aimer est infinie.
Les cheveux gris, je vais encor
vers les rosiers dans le jardin.

O Jeunesse, divin trésor
tu fuis pour ne plus revenir.....
Quand je veux pleurer je ne puis,
Parfois, sans le vouloir, je pleure.....

Mais elle est mienne l'Aube d'or.

(*Chants de vie et d'espérance.* Trad. par Mme B. M. Moreno.)

DIVINE PSYCHÉ

Divine Psyché, papillon invisible et doux
Qui est venu des abîmes pour être tout
Ce qui dans mon être nerveux et dans mon corps sensible
Forme l'étincelle sacrée de la statue de boue !
C'est pour mes yeux que tu te montres à la lumière de la terre
Et tu vis prisonnière en moi d'un maître étrange ;
Mes sens en guerre te réduisent à l'esclavage
Et c'est à peine si tu peux errer libre dans le jardin du rêve.
Experte en la luxure, qui connaît d'antiques sciences,
Tu te secoues parfois entre d'impossibles murs,
Et par delà toutes les vulgaires consciences
Tu explores les recoins les plus terribles et les plus obscurs,
Et tu rencontres ombre et deuil
Sous la vigne ou naît le vin du Diable.
Tu te poses sur les seins, tu te poses sur les ventres
Qui firent de Jean un fou et de Paul un sage.
Jean vierge et Paul militaire et violent ;
Jean qui ne connut jamais le suprême contact ;
Paul le tempêtueux qui trouva le Christ dans le vent,
Et Jean devant qui Hugo est frappé de stupeur.
Entre la cathédrale et les ruines païennes
Tu voles, ô Psyché, ô mon âme !
— Comme disait
Ce céleste Edgar
Qui pénétra dans le paradis entre un son de cloche
Et un parfum de nard,
Entre la cathédrale
Et les ruines païennes

Tu partages tes deux ailes de cristal,
Tes ailes divines.
Et de la fleur
Que le rossignol
Chante en son grec ancien, de la rose,
Tu voles, ô papillon,
Pour te poser sur un clou de Notre Seigneur !

(*Chant de vie et d'espérance*. Trad. par Marius André.)

NOCTURNE

Vous qui avez ausculté le cœur de la nuit ; vous qui, dans votre insomnie inexorable, avez scruté de l'oreille le choc d'une porte qui se clôt, le roulement d'une voiture lointaine, un écho vague, un bruit ténu...

Durant les instants d'un mystérieux silence, lorsque surgissent de leur géhenne les oubliés, à l'heure des morts, à l'heure du repos, vous saurez lire ces vers ruisselants d'amertume !

Comme dans un vase, je verse en eux mes douleurs, les douleurs que réveillent mes vieux souvenirs et mes affreux chagrins, et j'y verse les pauvres nostalgies de mon âme ivre de fleurs, et le deuil de mon cœur, si dolent après tant de fêtes !

Et le regret de ne pas être ce qu'il aurait fallu que je fusse, et la tristesse d'avoir perdu le royaume qui m'était destiné, et cette pensée que, sans doute, il m'eut mieux valu ne point naître, et ce cauchemar qu'est ma vie depuis que je suis au monde, tout cela me revient au milieu du profond silence dont la nuit drape les chimères terrestres, et je sens comme un écho du cœur du monde qui pénètre et fait palpiter mon pauvre cœur.

(*Chants de vie et d'espérance*. Trad. par Gabriel Soulages.)

MÉLANCOLIE

Frère, toi qui as un flambeau, dis-moi où est le mien! Je suis comme un aveugle. Je marche au hasard et à tâtons. Je vais, dans la tourmente et les tempêtes, ébloui par mon rêve et fou d'harmonie.

Tel est mon mal : rêver! La poésie est le cilice, hérissé de mille pointes cruelles, que je porte autour de l'âme. De ses épines ensanglantées tombent les gouttes de ma mélancolie.

Et, de la sorte, à travers ce monde d'amertume, je chemine, aveugle et fou. Parfois, il me semble qu'est bien longue la route, et, parfois, qu'elle est très courte.

Et, la poitrine haletante comme celle des agonisants, je me charge, harassé de douleurs, d'un fardeau que je puis porter à peine... Ne les entends-tu pas tomber, les gouttes de ma mélancolie?

(*Chants de vie et d'espérance*. Trad. par Gabriel Soulages.)

DE L'AUTOMNE

Je sais qu'il en est qui disent : Pourquoi ne plus chanter
Avec cette folie si harmonieuse d'antan?
C'est qu'ils ne voient pas la profonde œuvre de l'heure
Le travail de la minute et le prodige de l'an.
Moi, pauvre arbre, j'ai produit au souffle de la brise,
Quand je commençai à croître un vague et doux son.
Déjà le temps n'est plus du sourire juvénil...
Laissez l'ouragan sombre agiter mon cœur las!

(*Chants de vie et d'espérance*. Trad. par Mme B.-M. Moreno.)

TOI QUI RESTES...

Toi qui restes, la menton dans la main,
Méditatif,
As-tu laissé passer, frère,
La fleur du monde ?
Tu te lamentes sur les hiers
Avec des plaintes vaines ;
Il est encore des promesses des plaisirs
Pour les demains.
Tu peux marier encore l'odorante
Rose et le lys ;
Et il y a des myrtes pour ton orgueilleuse
Tête grise.
L'âme lasse et cruelle immole
Ce qui la réjouit,
Comme Zingua, reine d'Angola,
Négresse lubrique.
Tu as joui de l'heure aimable,
Et tu entends ensuite
L'imprécation du formidable
Ecclésiaste.
Le dimanche d'amour t'exalte ;
Mais vois comme
Arrive le mercredi des cendres :
Memento homo.
C'est pourquoi vers le mont fleuri
S'en vont les âmes,
Et s'expliquent Anacréon
Et Omar Khayam.

Fuyant le mal, à l'improviste
On entre dans le mal
Par la porte du paradis
Artificiel.
Et pourtant, la vie est belle
Puisqu'elle a
La perle, la rose, l'étoile
Et la femme.
Lucifer brille. La mer rauque
Chante. Et Sylvain
Se perd, caché derrière le tronc
Du hêtre vert.
Et nous sentions la vie pure,
Claire, réelle,
Quand l'enveloppe la douceur
Printannière.
Pourquoi les viles envies
Et les injures
Quand de pâles furies
Retordent leurs reptiles,
Pourquoi les haines funestes
Des ingrats,
Pourquoi les gestes livides
Des Pilates,
Si le terrestre perfectionne, en somme,
Le ciel et l'enfer
Et si nos vies sont l'écume
D'une mer éternelle?
Nettoyons bien nos vêtements
De l'amère prose;
Rêvons d'une céleste
Et mystique rose.
Cueillons la fleur de l'instant;

Que la mélodie
De la magique alouette chante
Le miel du jour !
Amour à ses fêtes nous convie
Et nous couronne.
Nous avons tous dans la vie
Notre Vérone.
Même à l'heure crépusculaire
Une voix chante :
« Ruth, souriante, vient glaner
Pour Booz ! »
Mais cueillez la fleur de l'instant,
Lorsqu'au Levant
Naît l'aurore pour l'odorant
Adolescent.
Oh ! Enfant qui joues avec Eros,
Enfants robustes,
Dansez comme les nymphes grecques
Et les sylvains.
Le vieux temps ronge tout ;
Il court, rapide.
Sachez le vaincre, Cynthie, Chloé
Et Cydalise.
Echangez les fleurs d'oranger pour des roses
Car on entend le son
De ce Cantique des Cantiques
De Salomon.
Priape veille dans les jardins
Que Cypris foule ;
Hécate fáit aboyer les mâtins ;
Mais Diane est belle,
Et enveloppée des légers voiles
De l'illusion,

Elle descend des cieux vers les bois
Pour Endymion.
Adolescence ! Amour t'adore
Avec sa vertu ;
Jouis du baiser de l'aurore,
O jeunesse !
Malheureux celui qui a cueilli
La fleur trop tard !
Et celui qui n'a jamais su
Ce qu'est l'amour !
J'ai vu sur une terre tropicale
Le sang de la femme,
Comme en un calice de cristal,
Brûler.
Et en tous lieux celle qui aime
Et se consume
Est comme une fleur faite de flamme
Et de parfum.
Embrassez-vous dans cette flamme
Et respirez
Ce parfum qui embaume
L'humanité.
Jouissez de la chair, ce bien
Qui nous fascine aujourd'hui
Et qui finira par tomber en
Poussière et cendre.
Jouissez du soleil, de la païenne
Clarté de ses feux ;
Jouissez du soleil, car demain
Vous serez aveugles.
Jouissez de la douce harmonie
Qui invoque Apollon ;
Jouissez du chant, car un jour

Vous n'aurez plus de bouche.
Jouissez de la terre qui
Contient un bien certain;
Jouissez tant que vous n'êtes pas encore
Sous la terre.
Écartez la crainte qui vous gèle
Et vous diminue;
La colombe de Vénus vole
Au-dessus du Sphinx.
Et même la mort, le temps et le destin sont vaincus
Par les amoureuses;
On a rencontré dans les tombes
Des myrtes et des roses.
Anadyomène dans ses luttes
Nous vient encore en aide,
Et dans l'œuvre de Phidias ressuscite
Phryné nue.
Le biblique et robuste Adam vit
De sang humain,
Et notre langue sent encore le goût
De la pomme.
Et l'universelle et omnipotente
Fécondation
Fait de ce globe vivant
Une force et une action.
Le cœur du ciel bat
Pour la victoire
De ce désir de vivre qui est un combat
Et une gloire.
Car malgré les obstacles et l'oppression
Du sort adverse,
En nous court la sève
De l'univers.

Notre crâne garde la vibration
De la terre et du soleil,
Comme la coquille garde
Le bruit de la mer.
Le sel de la mer dans nos veines
Est bouillonnant;
Nous avons du sang de sirènes
Et de tritons.
A nous, chênes, lauriers,
Épaisses frondaisons :
Nous avons de la chair de centaures
Et de satyresses.
En nous la Vie verse
Force et chaleur.
Nous allons au royaume de la Mort
Par le chemin de l'Amour!

(*Le poème de l'automne*. Trad. par Marius André.)

II

POÉSIES CHOISIES

C'ÉTAIT UN AIR SUAVE...

C'était un air suave, un vol de tendres adagios, dont l'Harmonie, cette magicienne, rythmait l'essor. Des chuchotements, de furtifs soupirs, se glissaient parmi les sanglots des violoncelles.

Sur la terrasse, dans les ramures, on aurait dit que des lyres éoliennes caressaient, de leurs arpèges, les soyeux atours des blanches fleurs de magnolia, là-haut, sur les branches.

La marquise Eulalie dédiait ses sourires et ses dédains, en même temps, à deux rivaux : le blond vicomte — tout impertinence, le jeune abbé — tout madrigal.

Non loin, couronné de pampres, pouffait sous son masque un terme barbu ; et une Diane — éphèbe et jeune fille à la fois — montrait sa nudité de marbre.

Dans un bosquet — champ clos des joutes d'amour — sur un beau socle ionique, prenait son vol, une torchère en sa dextre, le Mercure de Jean de Bologne.

L'orchestre perlait ses notes enchanteresses ; on entendait un chœur de sons ailés. De langoureuses pavanes, de frêles gavottes chantaient sur les tendres violes de Hongrie.

En écoutant les plaintes de ses soupirants, elle rit, elle rit, elle rit, la divine Eulalie ! Pour trésors n'a-t-elle pas les flèches d'Eros, le ceste de Cypris, la quenouille d'Omphale ?

Gare à qui cueille le miel de ses paroles ! Gare à qui se fie au chant de son amour ! de tous ses yeux — ses yeux brillants — de toute sa bouche — sa bouche rouge — elle rit, elle rit, elle rit, la divine Eulalie.

Elle a les yeux bleus ; elle est malicieuse et belle. Quand elle regarde, elle vous jette une ardente lueur étrange. Dans cette étoile qu'est sa pupille humide, l'on voit l'âme cristalline et vermeille du Champagne.

C'est une nuit de fête ; et, glorieux, le bal costumé, étale ses splendeurs mondaines. Vêtue de dentelles, la divine Eulalie, de ses mains luisantes, effeuille une fleur.

L'harmonieux clavier de son rire subtil, avec ses *staccati* dont se griserait une danseuse et ses folles roulades de petite pensionnaire, s'égale aux joyeuses ritournelles d'un oiseau.

Un oiseau quand il est amoureux, exhale, parfois, ses cavatines, le bec caché sous l'aile... Quels cruels refus ne lance-t-elle pas de dessous son aile, l'aile perfide du léger éventail !

Quand — à minuit — Philomèle égrènera ses notes et gémira en arpèges d'or, et que le cygne éburnéen, sur le lac endormi, creusera, comme une blanche gondole, son sillage,

La marquise gagnera, joyeuse, le bosquet, et la charmille qui s'y blottit, la charmille propice aux caresses, la charmille sous laquelle l'enlaceront les bras d'un page... Et ce page sera son poète !

Au rythme d'un air italien que verse l'orchestre à la brise errante, la divine Eulalie, au nez des deux rivaux, s'esclaffe, s'esclaffe, s'esclaffe....

Etait-ce au temps de Louis de France — ce soleil avec sa cour d'astres, sur champ d'azur — alors que, royale et pompeuse, la rose Pompadour emplissait les palais de parfums ?

Etait-ce au temps où les belles, pinçant leur jupe de leurs doigts de Nymphe, dansaient le menuet, pieds menus et pieds fragiles obéissant à la musique, en cadence, sur les talons rouges ?

Etait-ce, plutôt, lorsque les bergères des vallons fleuris, enrubannaient leurs blancs moutons, et, divines Tircis de Versailles, écoutaient, ravies, les tendres aveux de leurs sigisbées ?

Était-ce en ces jours exquis où les ducs jouaient au pâtre, où les amantes étaient des princesses et leurs amants des câlineurs alors que les chambellans, sur leur passage, ne frôlaient, des basques de leur habit, que sourires, perles et fleurs ?

Peut-être était-ce au Nord ? Au Midi, peut-être ? En quel siècle, en quel pays, je l'ignore ; mais je sais qu'Eulalie rit toujours, et que son rire d'or est cruel, et qu'il ne cesse jamais !

(*Proses Profanes*. Trad. par Gabriel Soulages.)

RÉPONS[1]

(*A la mémoire de Paul Verlaine*).

Père et magicien, porte-lyre céleste
Qui, au luth olympique, à la syrinx agreste
    Sut donner un accent d'amour
O divin fils de Pan, toi qui conduis le chœur
Aux propylées sacrés qu'aimait ton triste cœur
    Au son du sistre et du tambour.

Que ta tombe, au printemps, de roses se parsème
Et que le mufle bestial du faune même
    Soudain s'attendrisse en passant.
Que vienne à ce tombeau Pan à la double corne
Que de roses de sang et d'œillets pourpres t'orne
    Le jeune Avril éblouissant.

1 Afin de donner au lecteur français une idée plus exacte de certains poèmes parmi les plus célèbres de Dario, j'en publie ici deux versions (en vers et en prose) toutes les deux parfaites (V. G. C.).

Et si le noir corbeau sur ta tombe se pose,
Qu'à l'arrogant oiseau tout à l'instant s'oppose
Le chant céleste et cristallin
Que Philomèle sur tes vestiges égrène,
Délice de baisers et de rires, fontaine
D'un amour sylvestre et divin.

Et que la canéphore offre l'acanthe en fleurs.
Il faut sur ce tombeau ne point verser de pleurs,
Mais de la rosée et du vin.
Qu'ici pousse le pampre et la fleur de Cythère
Et que, sous le laurier symbolique et doux, erre
Un vague soupir féminin.

Et si quelque pasteur sous la fraîcheur d'un hêtre
Essaye aux jours d'amour son pipeau, que pénètre
En sa chanson ton nom vainqueur,
En attendant ce nom, que les naïades blondes
En un effroi soudain luttent parmi les ondes,
Pleines de faiblesse et d'ardeur.

Sur la montagne au soir, sur la montagne sombre
Des Visions, passe, étrange et géante, une ombre,
Ombre d'un Satyre spectral,
Que sa grandeur effraie le farouche centaure,
D'un pipeau surhumain que la courbe sonore
S'ajuste au rythme sidéral.

Un galop d'étalons par la montagne vaste
Fuit. Ton visage blême est par la lune chaste
Baigné de paisible lueur.

Et le Satyre, au loin, voit du sommet d'un mont,
S'élever une croix qui couvre l'horizon,
Et sur la croix une splendeur...

(*Proses Profanes*. Trad. par G. Jean Aubry.)

RÉPONS

(*A la mémoire de Paul Verlaine.*)

O Père et maître magique, ô céleste porte-lyre qui, à l'instrument olympien et à l'agreste syrinx, dispensas ton accent enchanteur ; ô émule de Pan ; ô Pan toi-même, qui, au son du sistre et du tambourin conduisis les chœurs jusqu'au seuil des propylées sacrés que chérissait ton âme triste ;

Puisse le printemps joncher de fleurs ton sépulcre ; puisse, si, par hasard, quelques fauves s'en approchant, leur gueule féroce baver d'amour ; et Pan à la double corne visiter ton enclos funèbre ; et le tendre Avril l'enguirlander de roses sanglantes et de rubescents œillets !

Si le corbeau vient se poser sur ta tombe, que la noirceur de l'impudent oiseau soit mise en fuite par les deux trilles cristallines que verse à tes tristes os Philomèle, mystérieuse et bocagère prêtresse.

Que les jeunes canéphores t'offrent des gerbes d'acanthe ; que, sur ton tertre, ne coulent point de larmes, mais, seulement, de la rosée, du vin, du miel ; que les pampres y poussent, et les fleurs de Cythère ; et qu'on y entende, sous le laurier symbolique, de plaintifs soupirs de femme !

Si, un jour, quelque pâtre amoureux, sous la fraîcheur du hêtre — comme dans Virgile — essaie son chalumeau, qu'il mêle ton nom à ses appogiatures ; et que la pudique Naïade, en

l'entendant, ce nom, devienne soudain la proie des plus ardents effluves, et soit toute anxieuse et craintive, et frissonne de peur et de désir !

La nuit, sur les sommets, sur les obscurs sommets hallucinés, passe, gigantesque, un fantôme étrange, ombre d'un satyre spectral. Que sa taille démesurée épouvante le sauvage centaure ! Que, d'un souffle surhumain, il mette le chant de sa flûte à l'unisson de celui des étoiles !

Et que l'équestre troupeau prenne la fuite par la vaste montagne ! Et que ton visage d'outre-tombe soit baigné par la chaste lune d'une attendrie et blanche clarté ! Et que le Satyre, stupéfait, voie, au faîte d'un pic lointain, une croix qui, surgie tout à coup, barre l'entier horizon, et qu'il voie, sur cette croix, étinceler une splendeur !

(*Proses Profanes*. Trad. par Gabriel Soulages.)

MARGARITA

Chère, tu voulais être une autre Marguerite
Gautier. Je revois ton visage étrange et doux,
Quand nous soupions ensemble au premier rendez-vous,
En cette nuit joyeuse à jamais interdite.

Et ta bouche écarlate en sa pourpre maudite,
Aspirait le champagne en un fin baccarat.
Ta main douce effeuillait la blanche marguerite :
Oui… Non… Tu le savais, je t'adorais déjà.

Et tu pleurais et tu riais, fleur hystérique.
Tes larmes, tes baisers, je les eus sur ma lèvre.
J'eus ton parfum, ta chair, ton amoureuse fièvre…

Mais comme s'achevait le soir d'un tendre jour,
La Jalouse, la Mort, comme une marguerite,
T'effeuilla pour savoir si tu m'aimais d'amour.

(*Proses Profanes*. Trad. par G. Jean Aubry.)

MARGUERITE

Te rappelles-tu ?... Tu voulais être une Marguerite Gautier !... Il est toujours dans ma mémoire le visage, l'étrange visage, que tu avais cette fois-là, quand nous soupâmes côte à côte, lors de notre premier rendez-vous, en cette nuit joyeuse qui jamais ne reviendra.

Tes lèvres écarlates, tes lèvres de pourpre, de pourpre maudite, buvaient le champagne dans le gracile baccarat. Les doigts effeuillaient la blanche marguerite : « Oui... non... oui... non... », mais tu savais que, déjà, je t'adorais.

Ensuite, ô fleur d'hystérie, tu t'es mise à pleurer et à rire; et tes baisers, et tes larmes, je les ais eus, moi, sous ma bouche, et tes éclats de rire, et l'odeur fine de ta chair, et tes gémissements, tout cela, tout cela m'appartînt !

Et, un soir lugubre — après de si beaux jours — la Mort, cette jalouse, pour voir si tu m'aimais, comme une marguerite d'amour t'effeuilla !

(*Proses Profanes*. Trad. par Gabriel Soulages.)

BLASON

Le cygne de neige olympique,
De son bec de rose corail,
Lustre son aile eucharistique
Au grand soleil, chaste éventail.

Selon la courbe d'une lyre
Ou l'anse d'une amphore antique,
Son candide col nous inspire
L'étrave d'une nef mythique.

Le cygne est de race sacrée,
Son baiser, par des champs de soie,
Atteignit la cime rosée
Des seins de Léda, douce proie.

Roi de la source Castalie,
Le Danube luit de son bond,
Vinci le sert en Italie,
Lohengrin est son prince blond.

Sa blancheur du lin est rivale,
De la rose blanche en bouton,
De l'adamantine toison
De la tendre brebis pascale.

Rimeur d'idéal florilège,
Son manteau lyrique est d'argent,
Il sait le royal sortilège
D'exhaler son âme en un chant.

Il parcourt le lac miroitant
Où l'être en mal de songe espère,
Où la gondole d'or attend
L'âme sœur du roi de Bavière.

Comtesse, caressez le cygne,
Il est dieu d'un pays de joie,
Il est fait de parfum d'hermine,
De clarté, de songe et de soie.

(*Proses Profanes*. Trad. par G. Jean Aubry.)

L'ENTRETIEN DES CENTAURES

Dans l'île où arrête son esquif l'argonaute du Rêve immortel, où résonnent les éternels accords des éternelles lyres : — Ile d'Or où le triton choisit sa conque sonore et où la blanche sirène va voir le soleil, — un jour, on entend une foule vibrante de force et d'harmonie.

Ce sont les Centaures. Ils couvrent la plaine. La montagne aussi les perçoit. De loin, c'est comme un son de torrent qui se précipite ; leur galop réveille l'air en repos et fait tressaillir la feuille du laurier rose.

Ce sont les Centaures. Les uns énormes, rudes ; d'autres allègres et bondissants comme de jeunes poulains ; les uns avec de longues barbes comme en ont les pères-fleuves, d'autres imberbes, agiles, à la piaffante vigueur et aux muscles robustes, aux bras et aux reins aptes à porter les nymphes rosées, qu'ils ont ravies.

Ils vont, d'un galop rythmique. Près d'un frais bocage, en face du grand Océan, ils s'arrêtent. Le paysage reçoit de l'urne

du matin une lumière sacrée qui adoucit d'un limpide regard le vaste azur. Et les êtres terrestres et les habitants de la mer entendent la voix des divins quadrupèdes chevelus.

CHIRON

Dans le silence des buccins chers aux tritons, dans le silence des sirènes aux lèvres écarlates, tandis que les joues d'Eole sont dégonflées, disons, près de l'illustre laurier aux rameaux fleuris, la gloire immarcessible des Muses belles et le triomphe du terrible mystère des choses. Voici que renaissent les lauriers millénaires; les vieux lampadaires recommencent à répandre leur clarté; et dans mon corps de Centaure immortel s'anime le sang du céleste cheval qui fut mon père.

RHOETUS

Archer lumineux, tu arrives du zodiaque; tu as encore, prises dans les cheveux, des abeilles grecques; tu montres encore la rouge blessure du dard héracléen, blessure par où ne put sortir l'essence de ta vie. Père et Maître sublime! Tu es la source salutaire de la vérité que cherche la triste race des hommes; Esculape lui-même suit le filon de ta science; le rapide Achille se nourrit toujours du sauvage aliment que tu lui offris jadis, et Héraclès, ne songeant plus à sa massue, dans l'harmonie des astres, s'élève dans le ciel nocturne.

CHIRON

La science est fleur du temps : mon père fut Saturne.

ABANTES

Des hymnes pour la sainte Nature; pour le ventre de la terre et pour le germe qui, dans les rochers, dans les chairs des arbres et à l'intérieur d'une forme humaine, est un même

secret et une même loi : puissant et subtil, universel résumé de la suprême force, de la vertu de Dieu.

CHIRON

Des hymnes ! Les choses possèdent un être vital ; les choses ont de rares aspects, de mystérieux regards ; toute forme est un geste, un chiffre, une énigme ; en chaque atome existe une empreinte inconnue ; chaque feuille de chaque arbre chante un chant qui lui est propre, et il y a une âme en chacune des gouttes de la mer. Le poète, le prêtre entendent ordinairement l'accent incompris ; parfois le vent vagabond énonce un mystère ; et l'écume ou la fleur révèlent une initiale ; et l'on écoute des paroles de la brume. Et l'homme favorisé du dieu, dans l'eau ou dans la rafale, trouve un mentor : démon ou nymphe.

PHOLUS

Par la grâce maternelle, l'Ixionide biforme comprend l'éclair qui fulgure dans les hauteurs, la nue qui s'avive de lumière et qui décore le chemin sur lequel Aurore conduit son char, et l'écharpe d'Iris, qui a sept rayons comme la lyre sept cordes entre ses montants ; les mois qui sur la terre embaumée se couvrent de belles frondaisons, et le Pôle couronné de cheveux blancs.

L'Ixionide passe, rapide, dans la Montagne, rompant avec sa poitrine les bras épineux de la broussaille sauvage, les prisons hostiles ; ses oreilles saisissent les plus subtils échos ; ses regards traversent les feuilles enchèvetrées, tandis que ses mains cueillent pour sa bouche vermeille les baies fraîches et hautes que le satyre convoite ; près de la fontaine cachée, ses yeux caressent les lignes sinueuses des nymphes de la suite de Diane : car en son corps circule aussi l'essence humaine unie au courant de la divine sève et au sang sauvage de la bête chevaline. Tel est le fils robuste d'Ixion et de la Nue.

CHIRON

Ses quatre jambes descendent; sa tête dressée monte.

ORNEUS

Je comprends le secret de la bête. Il y a des êtres méchants et des êtres bénins. Ils se font entre eux des signes de bien et de mal, de haine ou d'amour, ou de douleur ou de joie : le corbeau est mauvais et la palombe est bonne.

CHIRON

Ni la palombe n'est bonne ni le corbeau n'est pervers : la palombe et le corbeau sont des formes de l'Enigme.

ASTYLOS

L'Enigme est le souffle qui fait chanter la lyre.

NESSUS

L'Enigme est le visage fatal de Déjanire! Mes épaules gardent encore le doux parfum de cette beauté; sa clarté d'étoile appelle encore mes pupilles. O arome de son sexe! O roses et albatres! O envie des fleurs et jalousies des astres!

CHIRON

Lorsque le sang lumineux de l'aïeul sacré, mêlé à l'écume marine, forma de la neige et des roses, faite de rose et de neige l'Anadyomène naquit. La lyrique sirène leva les bras vers le ciel; les hippocampes recourbés sortirent leurs museaux sur les ondes vertes; et des hanches arrondies, des crinières de tritons et des dos de dauphins apparurent près de la Reine nouvelle. Les confins de la mer s'emplirent de la clameur grandiose; l'univers ouït un nom harmonieux, sonore comme un

vers, qui emplissait la profonde cavité du firmament ; ce nom fit gémir d'amour le globe terrestre ; il fut pour l'homme plus auguste que celui de Jupiter : et les dieux mêmes l'ouïrent avec étonnement ; les sombres abîmes prirent une grâce de lumière. *Vénus* règne ! Entre les reines célestes elle est la première : car elle est celle qui possède l'invincible pouvoir de la Beauté ! Un vase de miel et de myrrhe a jailli de l'amertume. Elle est la plus superbe des souveraines ; princesse des germes, reine des matrices, dame des sèves et des attractions, dame des baisers et des cœurs.

EURYTUS

Je n'oublierai pas les yeux rayonnants d'Hippodamie !

HIPPEA

Moi, je connais l'originelle infamie de la femelle humaine. L'astúcieuse Vénus anime ses fatales ressorts ; au fond de ses yeux rayonnants rient de traîtres maux ; de son floral parfum s'exhale un pernicieux effluve ; son crâne obscur héberge de la bestialité et de la fourberie. Elle a les formes pures de l'amphore et le rire de l'eau ridée par la brise, irrisée par le soleil. Mais son masque annonce le poison inné : meilleures sont l'aigle, la hyène et la lionne.

De son humide impureté monte la chaleur qui énerve même les dons sacrés de l'impériale Minerve ; et entre ses seins durs, lys du Styx, est une odeur qui emplit la barque de Charon.

ODITES

Sur sa langue fine il y a comme un miel céleste ; sa peau de fleur est encore moite d'eau marine. J'ai vu la face enchanteresse d'Hippodamie, sa chevelure épaisse, sa jambe victorieuse. De la femelle humaine elle fut un magnifique exemplaire ; devant son visage olympien nul visage ne resterait insensible ;

auprès d'elle les Grâces demeureraient confuses, et les Heures légères et les Muses sublimes suspendraient pour elle leur cours et leur chant.

HIPPEA

Elle fut la cause d'une inénarrable épouvante : pour elle l'Ixionide courba son cou puissant. La femelle humaine est sœur de la Douleur et de la Mort.

CHIRON

Par une loi suprême se réalisera, un jour, l'hymen que le rêveur attend : Cænis sera Cænus ; l'origine du mystère féminin s'éclaircira ; le sphinx dira ce secret à son maître.

CLYTUS

Nature tend ses bras et ses seins aux hommes ; la clef des faits est connue du voyant ; Homère avec son bâton, dans son antre Deiphobe, langue de l'Oracle.

CAUMANTES

Le monstre exprime une anxiété du cœur du monde ; dans le Centaure la brute s'assimile la vie humaine ; le satyre est la forêt sacrée et la luxure, unit de sexuelles impétuosités à l'harmonieuse furie. Pan joint l'orgueil de l'agreste Montagne au rythme de l'immense mécanique céleste ; la bouche mélodieuse qui attire aux Sirénuses tient de la bête ailée et de la muse suave ; Pasiphaé s'unit à l'animal bicornu ; Nature sage allie des formes diverses, et, quand la grande Nature tend à l'homme, le monstre, étant le symbole, se revêt de beauté !

GRYNEUS

J'aime l'inanimé qu'aima le divin Hésiode.

CHIRON

Gryneus, en ce monde tout a une âme.

GRYNEUS

C'est donc pour cela que j'ai vu de rares yeux fixés sur moi : les vifs yeux rouges de l'âme du rubis ; les yeux lumineux de l'âme de la topaze, et ceux de l'émeraude, qui imitent la merveille de l'espace azuré ; les yeux des gemmes aux lueurs étranges et aux magiques emblèmes. J'aime le dur granit que travaille l'architecte, et le marbre où dorment la ligne et la parole.

CHIRON

Hommes et femmes, les pierres, encore intactes, dirent à Deucalion et à Pyrrha : « Que nous veux-tu ? »

LYCIDAS

J'ai vu les lémures flotter, aux heures nocturnes, quand les bois muets écoutent le cri fou d'Atys révélant sa douleur ou la merveilleuse chanson de Philomèle. Je hâte mon galop, si je vois dans le bocage des mânes qui passent et si j'entends leur funèbre soupir. Car l'Empire de la Mort, profond et inconnu, garde l'effroi sacré de son fatal mystère.

ARNEUS

La Mort est l'inséparable sœur de la Vie.

CHIRON

La Mort est la victoire de la race humaine.

MEDON

La Mort ! Je l'ai vue. Elle n'est point morose et décharnée,

ni ne tient à la main une faux courbe, ni n'a une face d'angoisse. Elle ressemble à Diane, chaste et vierge comme elle ; sur son visage elle a la grâce de la fille nubile, et elle porte une guirlande de roses astrales. Elle tient dans sa main gauche de triomphales palmes vertes et dans sa main droite une coupe d'eau de l'oubli. A ses pieds, comme un chien, gît un amour qui dort.

AMYCUS

Les dieux mêmes cherchent la douce paix qu'elle verse.

CHIRON

Le chagrin des dieux est de ne point parvenir à la Mort.

EURETUS

Si l'homme — Prométhée — put dérober la vie, la clef de la mort lui sera accordée.

CHIRON

La vierge des vierges est pure et inviolable. Nul ne tiendra son chaste corps dans l'alcôve obscure, ni ne boira sur ses lèvres le cri de la défaite, ni n'arrachera de son front les roses de sa gloire.

Mais voici qu'Apollon s'approche du Méridien ; ses tonnerres prolongés sont répétés par l'Océan ; sous le char doré du radieux Apollon Eole recommence à enfler ses joues et ses outres. Au loin, on aperçoit un temple de marbre entre des lauriers roses que fait chanter la brise. Avec ses stridentes notes la cigale hellénique déchire la robe transparente de zéphyr, et sur la vaste plaine les Centaures s'en vont en bande bruyante, et à leur passage tremble l'Ile d'Or.

(*Proses Profanes*. Trad. par Georges Hérélle.)

LE RÈGNE INTÉRIEUR

... with Psychis, my soul
POE

Une forêt somptueuse
Calque son rude profil dans l'azur céleste.
Un chemin, la terre est de coleur de rose,
Telle celle que peint fra Domenico Cavalca
Dans ses Vies de saints. On voit les fleurs étranges
De la flore glorieuse des contes bleus,
Et parmi les rameaux enchanteurs, des *papemors*
Dont le chant donnerait l'extase d'amour aux bulbuls.
(*Papemor* : oiseau rare ; *bulbuls* : rossignols)

Mon âme frêle se montre à la fenêtre obscure
De la tour terrible où elle rêve depuis trente ans.
Le gentil printemps est, pour elle, un augure de printemps.
La vie lui sourit rose et
Et elle s'exclame : « O jour odorant ! O sublime jour !
On dirait que le monde est en fleur ; on dirait
Que le cœur sacré de la terre se meut
En un rythme de bonheur ; il surgit de la lumière, il pleut de la grâce.
Je suis la prisonnière qui sourit et qui chante ! »
Et elle agite des mains liliales, comme une infante
Royale aux balcons du palais paternel.
Quel son entend-on, son lointain, vague et tendre ?
Par le côté droit du chemin s'avance,
Le pas léger, une adorable théorie
Virginale. Sept blanches demoiselles, pareilles
A sept blanches roses de grâce et d'harmonie
Que l'aube constellerait de perles et de diamants,

Albâtres célestes habités par des astres :
Dieu se réflète en ces doux albâtres !
Leurs robes sont tissées du lin de la lune,
Elles vont nu-pieds. On les voit poser leur petit pied
Sur le sol rosé comme une fleur de neige.
Et les cous s'inclinent, impériaux, d'une
Manière qui dévoile leur haute origine.
Elles règlent leur pas comme au rythme d'un vers.
Tel le divin Sandro a laissé dans ses figures
Ces gestes gracieux dans ces pures lignes.
Comme à un son voilé de lyres et de luths,
Divinement blanches et chastes passent ces
Sept belles princesses. Et ces belles princesses
Sont les sept Vertus.
Par le côté gauche du chemin et parallèlement,
Sept garçons — or, soie écarlate,
Armes riches d'Orient — beaux, pareils
Aux satans verlainiens d'Ecbatane,
Viennent aussi. Leurs lèvres sensuelles et brûlantes
D'éphèbes criminels sont comme des roses sanglantes ;
Leurs poignards, revêtus de pierres précieuses
— Yeux de vipères fascinants de lumières —
Pendent à la ceinture ; des pourpres violentes brûlent
Sur les pourpoints ; les têtes triomphantes sont couronnées
D'or et de roses ; leurs yeux, tantôt languides, tantôt ardents,
Sont deux escarboucles magiques d'une fulguration sybiline,
Et en leurs mains de princes ambigus et décadents
Brillent comme gemme les ongles d'or fin.
Superbement infernaux
Ils emplissent l'air de maléfices ensorceleurs,
Ces sept garçons. Et ce sont les sept Vices,
Les sept puissants Péchés capitaux.
Et les sept garçons lancent aux sept demoiselles

De vifs regards d'amour. Les Tentations
Arrachent de leurs lyres melliflues de vagues sons.
Les princesses suivent leur route, adorables visions
Dans leur blancheur de colombes et d'étoiles.
Les uns et les autres se perdent par le chemin de rose,
Et mon âme reste pensive à leur passage.
Oh ! qu'y a-t-il en toi, mon âme ?
Oh ! qu'y a-t-il eu toi, ma pauvre infante mystérieuse ?
Tu penses peut-être à la blanche théorie ?
Peut-être
Les brillants garçons t'attirent-ils, ô papillon ?
Elle ne me répond pas.
Pensive, elle s'éloigne de l'obscure fenêtre
— Pensive et souriante,
Tendre sœur de la Belle au bois dormant —,
Et elle s'endort là où
Elle rêve depuis trente ans.
Et en rêve elle dit : « O douces délices des cieux !
O terre rosée qui caressas mes yeux !
— Princesses, enveloppez-moi dans vos voiles blancs !
— Princes, étreignez-moi dans vos bras rouges !

(*Proses Profanes*. Trad. par Marius André.)

LES CYGNES

Quel signe fait ton col sinueux, Cygne, Cygne,
Quand passent les errants et moroses songeurs ?
Pourquoi, silencieux de ta blancheur insigne,
Tyranniser les eaux et dédaigner les fleurs ?

Je te salue, ainsi que sous la Décadence
L'eût fait en vers latins Ovidius Nason.
Les mêmes rossignols chantent même romance,
La langue change et c'est toujours même chanson.

Ma langue ne doit pas vous paraître étrangère.
Peut-être avez-vous vu pleurer Garcilaso...
Je suis Américain et l'Espagne est ma mère...
Et vous savez encor les vers de Quevedo...

Cygnes, que l'éventail de vos pâles plumages
De son plus pur baiser caresse nos fronts las,
Et que, dans la candeur de vos fraîches images
Nos tristes cœurs soient délivrés des pensers bas.

Les lourds brouillards du Nord nous envoient leurs détresses.
Nos palmes sont fanées et nos lys sont flétris.
Il n'est plus d'illusions, il n'est plus de tristesses ;
Nous sommes les mendiants de nos pauvres esprits.

On nous prédit une invasion d'aigles vandales ;
Aux poings sont revenus les antiques gerfauts ;
Mais elles sont ternies, les gloires ancestrales.
Il n'est plus de Nuños, de Cids, ni de Renauds...

Poètes, il n'est plus le temps des grandes choses.
Que ferons-nous, sinon chercher tes lacs charmants ?
A défaut de lauriers, contentons-nous des roses,
Faute de gloire, ayons les baisers des amants.

L'Amérique espagnole avec l'Espagne entière
Regarde à l'Orient de son fatal destin :
J'interroge le Sphinx, qui attend et espère,
Avec la question de ton long col divin.

Serons-nous donc livrés aux barbares sauvages ?
Cent millions de latins parleront-ils anglais ?
Où sont les hidalgos et les rois des vieux âges ?
Faut-il nous taire enfin pour mieux pleurer après ?

Cygnes, je vous ai dit ma plainte prophétique,
A vous qui consolez dans la désillusion,
Cependant que je sens, des plaines d'Amérique,
Lancer son dernier râle un frémissant lion...

Alors un Cygne noir : « La nuit prédit le jour. »
Et un blanc : « L'aurore est immortelle ! L'aurore
Est immortelle ! » O terres d'or, terres d'amour
L'espoir emplit toujours la boîte de Pandore !

(*Chants de vie et d'espérance.* Trad. par Jean Cassou.)

CHANT D'ESPÉRANCE

Un grand vol de corbeaux tache le bleu céleste,
Un souffle millénaire aux menaces de peste
Vient de l'Extrême-Orient aux massacres funestes.

Est-il né l'Antéchrist ? viendra-t-il maintenant ?
On voit présages et prodiges étonnants,
Et le retour du Christ apparaît imminent.

La terre est imprégnée de douleur si profonde
Que le rêveur méditant sur l'impériale onde
Palpite avec les angoisses du cœur du monde.

Des bourreaux d'idéal affligeront la terre.
Et dans un puits d'ombre l'humanité s'enterre
Avec ses fiers molosses : la haine et la guerre.

O Seigneur Jésus-Christ, pourquoi tarder, qu'espères-
Tu donc pour tendre vers nous ta main de lumière,
Déployer au soleil tes divines bannières.

Surgis vite et verse l'essence de la vie
Sur nos âmes folles, tristes ou endurcies,
Qu'amante de ténèbres ton aurore oublie.

Viens, Seigneur, entendre ta gloire dans nos hymnes,
Viens avec l'étoile qui brille sur les cimes
Nous apporter l'amour et la paix sur l'abîme.

J'ai vu ton cheval blanc qui passait dans le soir
Et ton divin clairon qui sonnait mon espoir.
Mon cœur sera la braise de ton encensoir.

(*Chants de vie et d'espérance*. Trad. par Georges Pillement.)

MARCHE TRIOMPHALE

Voici venir le cortège !
Voici venir le cortège ! On entend les clairons clairs.
L'épée est annoncée par un vif reflet ;
Il vient — or et fer — le cortège des paladins !
Voici passer sous les arcs ornés de blanches Minerves et de Mars,
Sous les arcs triomphaux où les Renommées érigent leurs longues [trompettes,
La gloire solennelle des étendards
Portés par des mains robustes d'héroïques athlètes.
On écoute le bruit que font les armes des chevaliers,
Les freins que mâchent les forts chevaux de guerre,
Les sabots qui frappent la terre,
Et les timbaliers

Qui règlent la marche avec des rythmes martiaux.
Ainsi passent les fiers guerriers
Sous les arcs triomphaux.
Les clairs clairons soudain élèvent leurs sons,
Leur chant sonore,
Leur chœur chaud
Qui enveloppe dans un tonnerre d'or
L'auguste superbe des pavillons.
Il dit la lutte, la vengeance blessée,
Les crins âpres,
Les rudes panaches, la pique, la lance,
Le sang qui arrose d'héroïques carmins
La terre,
Les mâtins noirs
Que la mort excite, que régit la guerre.
Les sons dorés
Annoncent l'avènement
Triomphal de la Gloire;
Laissant le sommet qui garde leurs nids,
Etendant leurs ailes énormes au vent,
Les condors arrivent. Arrive la victoire!
Voici passer le cortège.
L'aïeul montre les héros à l'enfant
— Oh! comme la barbe du vieux
Entoure d'hermine les boucles d'or! —
Les belles femmes préparent des couronnes de fleurs,
Et l'on voit sous les portiques leurs visages de rose;
Et la plus belle
Sourit au plus fier des vainqueurs.
Honneur à celui qui porte captive la bannière ennemie!
Honneur au blessé et honneur aux fidèles
Soldats auxquels une main étrangère donna la mort!
Clairon! lauriers!

Les nobles épées des temps glorieux
Du haut de leurs panoplies saluent les nouvelles couronnes et les lauri[ers]
— Les vieilles épées des grenadiers plus forts que des ours,
Frères de ces lanciers qui furent des centaures. —
Les trompettes de guerre retentissent ;
L'air s'emplit de voix...
Et ces antiques épées,
Ces illustres aciers,
Qui incarnent les gloires passées —,
Et le soleil qui illumine aujourd'hui les nouvelles victoires gagnées,
Et le héros qui guide son groupe de jeunes hommes fiers,
Et celui qui aime l'enseigne du sol maternel,
Celui qui a défié, ceint d'acier et l'arme à la main,
Les soleils du rouge été,
Les neiges et les vents de l'hiver gelé,
La nuit, le givre
Et la haine et la mort, pour être immortel par la patrie,
Sont salués par les voix de bronze des trompettes de guerre qui
Triomphale. [sonnent la marche

(*Chants de vie et d'espérance.* Trad. par Marius André.)

LA FATALITÉ

Bienheureux l'arbre qui à peine est sensible
Et plus la pierre dure qui ne sent même pas,
Il n'est point de douleur comme celle de vivre
Ni de peine plus grande que la vie consciente.
Être et ne rien savoir, être sans route certaine
Et la crainte d'avoir été, et la terreur future...
Et la sûre épouvante d'être mort demain

Et souffrir par la vie et par l'ombre et par
Ce que nous ignorons et à peine soupçonnons
Et la chair qui tente avec grappes fraîches
Et la tombe qui attend avec ses rameaux funèbres
Et ne savoir où nous allons
Ni d'où nous venons.

(*Chants de vie et d'espérance.* Trad. par Mme B.-M. Moreno.)

SONNET AUTOMNAL AU MARQUIS DE BRADOMIN

Marquis (comme le divin tu l'es), je te salue!
C'est l'automne et je reviens d'un Versailles dolent
Il faisait très froid et des gens vulgaires erraient
Le clair jet d'eau de Verlaine était silencieux.

Je demeurai pensif devant un marbre nu
Quand je vis une colombe qui passa rapide
Et par un brusque jeu de pensée inconsciente
Je pensais à toi. J'élude toute exégèse en ce cas.

Versailles automnal, un oiseau, un joli
Marbre, le vulgaire errant, épais et banal;
De tes proses subtiles, des lectures d'antan.

La récente impression de tes triomphes... Je fuis
Plus de détails enfin d'expliquer par ceci
Comment, automnal, je t'envoie toutes ces roses.

(*Chants de vie et d'esperance.* Trad. par Mme B.-M. Moreno.)

LES TROIS ROIS MAGES

Je suis Gaspard, et j'apporte l'encens.
Je viens chanter : la vie est pure et belle.
Il est un Dieu, c'est de l'amour le sens.
Je sais cela par l'étoile nouvelle.

Je suis Melchior. Ma myrrhe embaume et loue.
Il est un Dieu. C'est la lueur de vie.
La fleur candide a les pieds dans la boue.
Dans tout plaisir est la mélancolie.

Je suis Balthazard. Voici l'or. J'assure
Qu'il est un Dieu. C'est le grand et le fort.
Je sais cela par l'étoile très pure,
Perle qui brille au front clair de la mort.

Gaspard, Melchior et Balthazard : silence.
L'amour vainqueur aux fêtes vous convie.
Le Christ ressuscite en sa gloire immense.
Et porte encor la couronne de vie.

(*Chants de vie et d'espérance*. Trad. par André Wurmser.

URNE VOTIVE.

Sur la chère dépouille, cette urne je cisèle :
Qu'une douce fraîcheur d'immortelle toujours vive
Et décore la grecque de l'urne votive
Sur la coupe qui garde encor la rosée du ciel.

Une alouette fugace en son vol surprise
Quand elle allait chanter sur la branche d'olive
Une statue de Diane dans la forêt native
Que la muse Harmonie dans son voile enveloppe.

Tel si j'étais artiste, avec amour ferais
Dans le marbre divin que nous offre Carrare
Couronnant l'œuvre, une lyre, une croix sculptée;

Et mon songe serait au lever de l'aurore
Contempler sur la face d'un enfant qui pleure
Une larme, pleine d'amour et de lumière.

(*Chants de vie et d'espérance.* Trad. par Mme B.-M. Moreno.)

STANCES D'AUTOMNE[1]

Quand mon rêve sur toi se pose, il se parfume;
Si douce est ta beauté qu'elle en devient profonde.
Sous tes pieds nus persiste une blancheur d'écume,
Ta lèvre a résumé l'allégresse du monde.

De l'éphémère amour, le charme est périssable;
Il offre un but semblable à la joie ou la peine;
Je traçais tout à l'heure un doux nom sur la neige;
A l'instant j'écrivais mon amour sur le sable.

Voici que dans l'allée erre la feuille jaune,
L'allée accoutumée aux formes amoureuses...
Un peu de vin persiste en la coupe d'automne
Où tu vas effeuiller, ô cher Printemps, tes roses.

(*La Chanson Errante.* Trad par G. Jean Aubry.)

1. Voir à la page 70 une autre traduction de la même poésie (V. G. C.).

COQUILLAGE

J'ai trouvé sur le sable un coquillage d'or,
Massif et brodé des perles les plus rares ;
Europe l'a touché de ses mains divines
Quand elle passa les eaux sur le taureau céleste.

J'ai porté à mes lèvres la conque sonore
Et ressuscité l'écho des dianes marines
Je l'approchai de mes oreilles et son ombre bleue
M'a conté à voix basse son secret trésor.

Ainsi le sel m'arrive des vents très amers
Que dans ses voiles gonflées, sentit la nef Argos
Quand les astres aimèrent le rêve de Jason.

J'entends la rumeur des vagues, un accent inconnu
Une houle profonde et un vent mystérieux...
(Le coquillage d'or a la forme d'un cœur)

(*Chants de vie et d'espérance.* Trad. par Mme B.-M. Moreno.)

AUTRES POÈMES. XVII

Chair, céleste chair de la femme ! Argile !
— dit Hugo — Ambroisie plutôt, oh merveille !
La vie se supporte
Si dolente et si courte

pour cela seulement :
Frisson, morsure ou baiser
dans ce pain divin
pour lequel notre sang est notre vin.
En elle est la lyre,
en elle est la rose,
en elle est la science harmonieuse
en elle se respire
le parfum vital de toute chose.

Ève et Cypris concentrent le mystère
du cœur du monde.
Quand Pégase tout doré
dans la victoire matinale s'élance
avec le rythme magique de son pas
vers la vie et vers l'espérance
S'il secoue la crinière, et enfle les narines,
sur les monts pose son sabot sonore
et vers la mer pousse un cri
et l'espace se remplit
d'un immense frisson d'or.
C'est qu'il a vu Anadyomène nue.

Gloire, ô Puissante, que les ombres craignent !
Qu'on t'immole les plus blanches tourterelles !
Pour toi, toute la forêt est dans le pollen
et toute la pensée dans la semence sacrée !

Gloire, ô Sublime, qui est l'existence
par qui toujours le futur est dans la matrice éternelle !
Ta bouche a le goût de l'arbre de la science ;
en tordant tes cheveux, tu éteignis l'enfer.

Inutile est le cri de l'infâme légion
de l'intérêt, inutile aussi le progrès
Yankee s'il te dédaigne.
Si le progrès est de feu, pour toi il flambe;
toute lutte de l'homme va vers ton baiser
Pour toi, l'on combat ou l'on rêve !

Car en toi existe, le Printemps pour le triste
le labeur joyeux pour le fort
le nectar, l'amphore, la douceur aimable.
Parce qu'en toi existe,
le plaisir de vivre, jusqu'à la mort,
et devant l'éternité probable !

(*Chants de vie et d'espérance*. Trad. par Mme B.-M. Moreno.)

SALUTATION DE L'OPTIMISTE

Célèbres races fertiles, sang de l'Hispanie féconde
Esprits fraternels, âmes lumineuses, je vous salue.
Voici venir le moment où des voix de gloire devront chanter
De nouveaux hymnes. Une rumeur emplit l'air; des ondes
Magiques de vie passent, renaissant subitement;
L'oubli recule, la mort trompée recule aussi;
Un royaume nouveau s'annonce; une sibylle songe,
Et dans la boîte pandorique d'où les malheurs surgirent
Nous trouvons tout à coup, pure, talismanique, riante
Celle qu'aurait pu dire en son vers le divin Virgile,
La divine reine de clarté, la céleste Espérance !
Pâles indolences, méfiances fatales qui à la tombe

Ou les perpétuelles prisons, condamnez le noble enthousiasme
Vous verrez le lever du soleil et un triomphe de lyres
Tandis que deux continents, semés et nourris d'os glorieux,
Évoquant l'ombre superbe de l'antique Hercule,
Diront à l'orbe : la haute vertu a ressuscité
Qui fit maîtresse de siècles, la lignée espagnole,
Abominez la bouche qui prédit des malheurs éternels,
Abominez les yeux qui ne voient que de funestes zodiaques,
Abominez les mains qui détruisent les ruines illustres
Ou qui empoignent la torche ou la dague homicide.
De sourds élans se sentent dans les entrailles du monde,
L'imminence d'une heure fatale trouble la terre ;
Des colosses tombent, des aigles bicéphales se débandent,
Quelque chose comme un vaste cataclysme social s'irrite
Sur la face de l'orbe. Qui dira que les sèves endormies
Ne se réveillent pas alors dans le tronc du chêne géant
Sous lequel s'exprimèrent les mamelles de la louve romaine?
Quel sera le lâche qui nie des muscles à la force espagnole
Et qui juge l'âme d'Espagne, aptère, percluse, aveugle ?
Ce n'est pas Babylone, ou Ninive, dans l'oubli et la poussière
Où parmi les momies et les pierres, reine habitant le sépulcre
La nation généreuse, couronnée d'orgueil sans tâche
Qui vers l'aube renaissante fixe ses regards anxieux
Ni celle qui a, derrière les mers où gît enseveli
L'Atlantide, son chœur de rejetons, hauts, robustes, forts.
Que s'unissent, brillent, et secondent tant de vigueurs dispersées,
Qu'elles forment toutes une gerbe d'érnergies œcuméniques.
Sang d'Hispanie féconde, solides, fertiles races
Montrez les dons passés qui furent vos triomphes d'antan.
Que reviennent l'antique enthousiasme et l'esprit ardent
Qui arrosera de langues de feu en cette épiphanie
Les têtes anciennes ceintes de lyriques lauriers.
Et les jeunes fronts que la grande Minerve décore

Et qu'ainsi les mânes héroïques des premiers ancêtres
Des pères illustres qui ouvrirent le sillon primitif
Sentent sur elles, les souffles agraires des retours printaniers
Le bruit des épis initiateurs du labeur triptolémique,
Un continent et un autre, renouvelant les vieilles lignées
Unis en esprit, en désirs et en langues
Voient venir l'heure où ils devront chanter de nouveaux hymnes
La race latine verra la grande cité future
Dans un honneur de glorieuses musiques, des millions de lèvres
Salueront la lumière splendide qui viendra d'Orient
L'Orient auguste où tout se change et se renouvelle
Par l'Éternité et Dieu, et l'infinie activité.
Ainsi soit l'Espérance, notre vision permanente
Célèbres races fertiles, sang de l'Hispanie féconde !

(*Chants de vie et d'espérance.* Trad. par Mme B.-M. Moreno.)

A ROOSEVELT

C'est avec la voix de la Bible ou le vers de Walt Whitman,
Qu'il faudrait parvenir à toi, Chasseur !
Moderne et primitif, naturel et complexe,
Avec un peu de Washington et un peu plus de Nemrod !
C'est toi, les États-Unis,
Toi, le futur envahisseur
De l'Amérique au cœur sincère et indigène
Qui prie encore en Jésus-Christ,
Qui parle encore en espagnol.

C'est toi, superbe et fort modèle de ta race,
C'est toi, civilisé et contraire à Tolstoï,

Toi, dompteur de chevaux et massacreur de tigres,
L'Alexandre-Nabuchodonosor,
(Toi, le professeur d'Énergie,
Comme disent les fous d'à-présent.)

Tu crois que la vie est un incendie
Et que le progrès est une éruption ;
Tu crois que partout où tu mets la main,
C'est l'avenir que tu poses.
Non.

États-Unis, vous êtes grands et formidables.
Quand vous bougez, on sent un profond tremblement
Se mouvoir à travers les vertèbres des Andes.
Criez : on croit entendre rugir un lion.
Hugo l'a dit à Grant : « A vous sont les étoiles ! »
(Le soleil argentin en est à son aurore,
Et voici l'astre du Chili...) Vous êtes riches.
Vous honorez Mammon en même temps qu'Hercule :
Et, éclairant la voie des faciles conquêtes,
La liberté lève son flambeau à New-York.

Pourtant, notre Amérique, celle des grands poètes
Depuis les temps anciens de Netzahualcoyotl,
Celle qui conserva les traces de Bacchus,
Et qui jadis apprit l'alphabet du grand Pan,
Qui consulta les cieux, qui connut l'Atlantide
Dont le nom nous parvient résonnant dans Platon,
Qui, depuis les moments reculés de sa vie,
Vit de parfum, de feu, de lumière et d'amour,
Notre Amérique, l'ardente et grande Amérique,
Celle du Roi Atzèque et celle de l'Inca,
Et celle de Colomb, catholique, espagnole,

L'Amérique du noble Guatemoc qui dit :
« Suis-je sur un lit de roses ? » Cette Amérique
Qui frémit d'ouragans et se nourrit d'Amour,
Hommes aux yeux saxons et à l'âme barbare,
Cette Amérique vit ! Cette Amérique songe !
Elle aime et vibre ; elle est la fille du Soleil !
Prenez garde ! Et vive l'Amérique espagnole !
Le Lion Espagnol a lâché sa portée.
Il vous faudrait, Roosevelt, être le Seigneur même,
Le terrible Guerrier et le puissant Chasseur,
Pour pouvoir nous tenir dans vos griffes de fer.

Et puis, une chose vous manque encore : Dieu !

(*Chants de vie et d'espérance.* Trad. par Jean Cassou.)

AH ! MALHEUR A CELUI QUI, UN JOUR

Ah, malheur à celui qui, un jour, pose les yeux sur son sphinx intérieur et l'interroge ! Il est perdu... Malheur à celui qui demande leurs eurékas au Plaisir et à la Tristesse ! Il n'existe que deux seuls Dieux, et ce sont l'Ignorance et l'Oubli.

Ce que l'âme veut dire et dit à la brise, et ce dont, par son instinct, la bête témoigne, nous le cristallisons en paroles et en pensées.

Rien, sauf de spécieux artifices, ne peut exprimer le Réel.

(*Chants de vie et d'espérance.* Trad. par Gabriel Soulages.)

DREAM

Sur un floral songe éveillé
S'égrène, tel un cristal fin,
Le chant du poète divin.
Ah ! rossignol, bien gazouillé !

Bottom écoute ce cristal
Et sous la brise qui soupire
Se sent soudain sentimental :
Titania n'est que sourire.

Shakespeare au bois charmant s'en va,
Un lied fleurit au cœur de Heine.
Tandis qu'Hugo cadence la
Fête chez Thérèse, Verlaine

Brûle dans les flammes des roses
Mélancolique et l'air étrange
Et dit aux nymphes de ces choses
Qui tiennent du bouc et de l'ange.

Beardsley se glisse à la façon
D'un sylphe, et ce qu'il amalgame
De neige, cendres et charbon
Donne au songe un corps et une âme.

De Nerval soupire à la lune,
Laforgue des malheurs soupire
Du génie et de la fortune,
Et Mallarmé va sans mot dire.

(*La Chanson Errante.* Trad. par G. Jean Aubry.)

VESPER

Douceur..... La ville d'or recule
Au sein du nocturne mystère.....
L'église est un grand reliquaire.....

Du ton d'azur des majuscules
De missel ou d'antiphonaire,
Le golfe pur se cristallise.....

Le voile des pêcheurs stylise
Sa triangulaire blancheur.....

L'écho soudain prononce : « Ulyssse ».....

Parfum de sel..... parfum de fleur.....

(*La Chanson Errante.* Trad. par G. Jean Aubry.)

VERS D'AUTOMNE

Quand sur toi ma pensée se pose, elle s'y parfume. Si doux sont tes regards qu'ils en deviennent insondables. Sous tes pieds nus blanchit encore l'écume ; et, sur tes lèvres, tu condenses la joie de l'univers.

L'amour, ce nomade, n'est que brève ivresse ; il distribue, égales, joie et peine... Il y a une heure, j'ai gravé un nom sur la neige ; il n'y a qu'une minute, j'ai conté mon amour au sable...

Il pleut des feuilles jaunies sur la pleueraie ou tant d'amou-

reux, deux par deux, se promènent; et, dans la coupe de l'Automne, ils reste un peu, un petit peu de vin, sur lequel il faudra que s'effeuillent, à leur tour, ô Printemps, tes roses!

(*La Chanson errante*. Trad. par Gabriel Soulage.)

LA CHARTREUSE

Ce monastère vétuste a vu passer, desséchés par la prière et pâlis par le jeûne, avec leur bréviaire et le saint Crucifix, les taciturnes fils de saint Bruno.

Ceux qui dans leur existence solitaire, affolés par la Croix et au vol mystiquement bleu des oraisons, s'en furent à Dieu en quête de consolations.

Ils mortifièrent leur chair mortelle avec la discipline et les cilices, et ils opposèrent par la prière les divines aspirations du ciel à la fureur sexuelle.

La solitude chérie de Jérémie, ce mystérieux professeur de sanglots, et le silence où cueillent des harmonies le rêveur, le mystique et le saint,

Furent pour eux des mines de diamants que creusent, à la lueur clignotante des cierges et au bruit des cloches sonnant matines, les séraphins mineurs.

Au cours du merveilleux simulacre il goûtèrent aux farines célestes, le corps blessé sous la bure et l'esprit brûlant d'amour sacré.

Ils contemplèrent l'amer néant du monde, des puits d'horreur et d'extrêmes douleurs, et trouvèrent le sens le plus profond au profond : « Frères, il faut mourir ! »

Ainsi qu'à Paul, Hilarion et Antoine, en dépit des cilices et des oraisons, le démon leur offrit, par ses sortilèges, ses mille visions de fornications.

Et ils restèrent chastes par la douleur et la foi, et ils furent pauvres par la sainteté, et parce que l'humilité fut leur reine aux pieds blancs, il furent des fils obéissants.

Les Belzébuths et les Satans s'aperçurent que ces âmes apostoliques et humbles triomphaient des angoisses maléfiques et de tant d'obsessions mélancoliques ;

Que le *Mortui estis* de Paul incandescent leur forgeait des cuirasses archangéliques, et que, par ses flatteries subtiles ou ses pièges de guerre, le diable n'obtiendrait rien.

Ah ! être de ceux que Dieu aimait, que Dieu aime encore quand il lui plaît, heureux en face du jour redouté de la dalle froide et du *Requiescat in pace* !

Pouvoir terrasser l'orgueil pervers et les palpitations de la chair maligne, et tout cela pour Dieu, en face de l'Univers, avec un cœur qui souffre et se résigne.

Sentir l'onction de la divine main, voir mon désir fleurir d'une lumière éternelle, et ouïr comme un Pythagore chrétien la musique théologique du ciel.

Au faune qui est en moi, insuffler la science qui fait que l'Ange bat des ailes. Par l'oraison et par la pénitence mettre les méchantes diablesses en fuite.

Posséder d'autres yeux et non ces yeux vifs qui, pareils à ceux des satyres fols et mi-boucs, trouvent une volupté si douce aux contours neigeux et aux lèvres pourprées.

Avoir une autre bouche où s'impriment les charbons ardents de l'ascète, et non cette bouche où vins et baisers augmentent les gloutonneries de l'homme et du poète.

Avoir des mains de flagellateur qui puissent ensanglanter mes flancs, et non ces mains lubriques de l'amant qui caressent les fruits du péché.

Posséder un sang qui laisse en paix ma tête et remplisse mes veines de quiétude, et non ce sang qui me brûle les veines et fait vibrer mes nerfs et craquer mes os.

Ne plus être en proie à la malignité et à l'erreur, ah ! sentir une main qui vous pousse vers la grotte accueillante à l'ermite, ou bien vers la Chartreuse paisible et silencieuse.

(*Hymne à l'Argentine et autres poèmes.*
Trad. par Alfred de Bengoechea).

HYMNE A L'ARGENTINE

[FRAGMENT]

Argentine ! Argentine ! Argentine ! Le vent sonore emporte la grande voix d'or. La forte dextre empoigne la buccine, et les poumons puissants, sous les vitres de l'azur qui vibre, lancent l'appel : *Oyez, mortels, oyez l'appel sacré*[1] !

1. Paroles de l'hymne national argentin. (N. du T.)

Oyez l'appel courant par la forêt des mâts qui couvre le large estuaire et envahit la mer! Sur la fête énorme des fabriques tremblantes de vie; sur les tours de la ville qui s'enfle; sur l'extraordinaire tumulte de métaux et d'actives lueurs; sur le prodige cosmique d'œuvre et de pensée qui flambe parmi les foules polyglottes; sur les constructions, sur la lutte, sur le rêve, sur la blanche sierra, sur la vaste terre, sur la mer immense!

Argentine! région de l'aurore! O terre ouverte à l'assoiffé de vie et de liberté, dynamique et créatrice! O nef auguste à la proue triomphante et aux voiles d'or! Là-bas, dans la brume infinie, élevant sa main qu'il agite, le divin Cristobal, prince des Caravelles, te salue.

Tu te fendis comme une grenade, tu t'es gonflée comme une tétine, comme un épi tu t'es dressée pour toute race désolée, pour toute humanité triste, pour les errants et les parias qui, sous des nuées adverses, partent à la conquête du labeur fécond, de la bonne pâture et du bon sommeil, du toit qui repose et voit rire les bambins, sous lequel on rêve et l'on pense mourir.

Exodes! exodes! Troupeaux humains, troupeaux de gens qui redoutez les jours farouches, qui avez soif sans trouver de fontaines, qui avez faim sans le pain désiré, et qui aimez le travail qui germine; votre exode vous a sauvés : il existe sur terre une Argentine. Voici la région de l'Eldorado, voici le paradis terrestre, voici le bonheur espéré, voici la Toison d'Or, voici Chanaan toute pleine, l'Atlantide ressuscitée; voici les champs du Taureau et du Veau symboliques, voici l'existence que, dans leurs rêves, contemplèrent les mélancoliques, les plaintifs, les dolents poètes et visionnaires qui, dans leur olympe ou leur calvaire, étendirent leur amour à tous les hommes.

Voici le grand Dieu méconnu qui comprend tous les dieux. Il a son temple dans l'espace et son trésor dans la noire chair du monde. C'est ici la mer qui n'a point d'amertume, c'est ici le Sahara fécond, ici que vient se mêler la foule de ceux qui aspirent à l'infini, et que se dresse la tour de Babel où tous se comprennent sans effort.

O toi, homme des steppes, somnambule de la souffrance, qui naquis ilote et affamé, et qui as fui au feu de la haine, ô homme qui t'endormais sous un couvercle de plomb, homme des neiges du tzar, regarde le ciel bleu, chante, pense. O moujick racheté, écoute comme dans ta hutte, dans la pampa immense, murmure, joyeux, le samovar.

Chantez, Juifs de la pampa! Jeunes gens à la rude carrure, douces Rebeccas aux yeux francs, Rubens à la longue chevelure, patriarches aux cheveux blancs et touffus comme d'hippiques crinières; vieilles Sarahs, Benjamins adolescents, chantez, chantez avec la voix du cœur : nous avons découvert Sion!

Hommes d'Émilie et de la campagne romaine, Ligures, fils de la terre du miracle parthénopéen, vous tous, enfants de cette Italie sacrée pour tous les hommes, familles qui descendez de ceux qui virent errer les dieux olympiques de jadis, vous qui aimez les danses joyeuses et les fleurs pourprées et la vertu divine du sang du vin; vous avez trouvé un nouvel enchantement, vous avez trouvé d'autres étoiles, vous avez découvert des prairies où l'on sème, moissonne et laboure, où l'on chante à la fête du grain, et où il existe un haut soleil souverain comme le soleil d'Italie et d'Ionie, pour transmuer le terroir en or : l'ennemi de la mort verse ses urnes de vie au sein de la colonie.

Hommes de l'Espagne multiforme, fins Andalous sonores,

épris de danses et de taureaux, Asturiens qui, sur vos rochers apprîtes à chérir la liberté auguste, souples Basques qui semblez faits d'antiques racines, race héroïque, race robuste, aux rudes bras, aux cols fiers ; enfants de la noble Castille, riche de hauts faits ancestraux ; solides Galiciens de chêne ; Catalans et Levantins, vous les dépositaires de la flamme immortelle des foyers latins ; Ibères de la péninsule qui avez vu sur le sol natal la trace du pas d'Hercule : voici la campagne odorante où créer une autre Espagne dans l'Argentine universelle.

Helvètes ! La nation nouvelle aime le chant de l'homme libre. Donnez au fils de la pampa qu'emporte le tonnerre, vos hymnes de liberté ! Le soleil de mai vous éclaire. Comme dans votre pays natal vous verrez la blancheur qui se dresse, là-bas, où sur la terre australe une Suisse argentine brandit ses hauts glaciers de cristal.

Accourez, fils de la France stellaire ; vous trouverez dans ces campagnes, avec les triomphes que nous offre la ferme, les guirlandes de vos vignobles. Les fils du Coq gaulois, comme ceux de la Louve d'Italie, plaisent au condor magnifique, qui, ivre d'azur céleste, étend ses ailes vers le Sud, de l'Atlantique au Pacifique.

Rejetons des Goths et des Huns, citoyens de l'univers, cavaliers cosmopolites qui fûtes d'abord des conquérants ; aventuriers et pirates, rois de la mer et du vent, argonautes du possible, destructeurs de l'impossible, pionniers de la Volonté : voici la terre de l'harmonie, le champ ouvert à l'énergie de tous les hommes. Accourez !

(*Hymne à l'Argentine et autres poèmes.*
Trad. par Alfred de Bengoechea.)

ODE A LA FRANCE[1]

Un vent plein de sanglots, sur la mer impassible.
Vient jusqu'ici. La France écoute, grave. Or,
Ce sont les voix éplorées, la doulèur terrible,
Des Hécubes en pleurs, des Amériques d'or.

Là-bas, dans l'épouvante et l'injure et la haine,
Les chasseurs de la mort ont sonné l'hallali,
Et, de nouveau soufflant sa venimeuse haleine,
On croirait voir la bouche d'Huitzilopoxtli.

Il semblerait que tous les démons du passé
Viennent de s'éveiller, empoisonnant la terre.
Si contre nous l'étendard sanglant s'est levé,
C'est l'étendard hideux de ce tyran : la Guerre !

Marseillaises de bronze et d'or qui vont dans l'air
Sont pour nos cœurs ardents le chant de l'espérance,
En entendant du coq gaulois le clairon clair,
On clame : « Liberté ! » et nous traduisons : « France ! »

Car la France sera toujours notre espérance,
La France à l'Amérique donnera sa main,
La France est la patrie de nos rêves, la France
Est le foyer béni de tout le genre humain.

Crions « Paix ! » sous les feux des combattants en marche.
La Paix que prêche l'aube et chante l'angélus,

1. Ecrite en français par Rubén Dario pour être lue au cinquième anniversaire du Comité France-Amérique, le 25 juin 1914.

La Paix, que promulga la colombe de l'arche,
Et fut la voix de l'ange et la croix de Jésus.

Crions « Fraternité ! » Que l'oiseau symbolique
Soit nonce de fraternité dans le ciel pur,
Que l'aigle plane sur notre immense Amérique,
Et que le condor soit son frère dans l'azur.

Et toi, Paris, magicienne de la Race,
Reine latine, éclairez notre jour obscur.
Donnez-nous le secret, que votre pas nous trace,
Et la force du *fluctuat nec mergitur !*

Et quand nous sommes pris dans cette noire flamme,
Qui fait de nos esprits, de Caïn les égaux,
Nous levons nos regards, et nous chauffons nos âmes,
Au soleil de Voltaire et de Victor Hugo !

III

PROSES CHOISIES

LA CHANSON DE L'OR

Ce jour-là, un loqueteux, aux apparences de mendiant, et qui peut-être était un pèlerin, peut-être même un poète, arriva, à l'ombre des hauts peupliers, jusqu'à la grande rue des palais où l'onyx défie superbement le porphyre, où rivalisent le marbre et l'agathe, où les colonnes élancées, les frises délicates, les coupoles dorées recoivent la pâle caresse du soleil moribond.

Derrière les vitres des fenêtres, dans les vastes édifices de la richesse, il y avait des visages de jolies femmes et d'enfants ravissants. Derrière les grilles, on devinait de grands jardins, des verdures parsemées de roses et des branches qui, mollement, lentement, se balançaient au rythme de la brise. Et là-bas, sans doute, dans les larges salons, l'on pouvait découvrir le tapis de pourpre et d'or, la blanche statue, le bronze de Chine, le grand vase de terre cuite au flanc duquel se voient des champs bleus et des rizières touffues, le lourd rideau, drapé comme une jupe et décoré de fleurs opulentes où l'ocre fait vibrer la lumière sur la soie resplendissante. Et puis, les miroirs de Venise, les palissandres et les cèdres, la nacre et l'ébène, et le piano noir, ouvert, qui semble rire de toutes les dents de son clavier, et les lustres de cristal où les aristocratiques bougies de cire blanche se dressent à profusion. Oh ! Et plus loin, là-bas !... Là-bas, le tableau de maître doré par le temps, le portrait que signa Carolus ou Bonnat, et les précieuses aquarelles sur lesquelles un ton rose, qui semble sourdre du ciel pur,

enveloppe de son onde douce depuis les horizons lointains jusqu'au brin d'herbe humble et tremblant. Et plus loin...

*
* *

(Le soir achève de mourir.

Un carosse flambant et vernissé arrive aux portes du palais. Un couple en descend ; il entre avec un tel orgueil dans la maison que le mendiant songe : « Décidément l'aiglon et sa femellle rentrent au nid ». Un coup de fouet ; la bête épouvantée traîne bruyamment la voiture, et, des pierres, jaillissent des étincelles. La nuit.)

*
* *

Alors, dans la tête de ce fou, que cachait un chapeau élimé, naquit le germe d'une idée qui lui descendit dans la poitrine, l'oppressa, et revînt à ses lèvres transformé en un hymne qui lui brûlait la langue et faisait s'entrechoquer ses dents. Ce fut la vision de tous les mendiants, de tous les suicidés, de tous les ivrognes, de la loque et de la plaie, de tous ceux qui vivent, Seigneur ! dans une nuit perpétuelle, tâtonnant dans l'ombre et tombant à l'abîme, pour n'avoir point trouvé le morceau de pain que réclame leurs entrailles. Et après, la foule heureuse, le lit moelleux, la truffe et le vin coloré qui pétille, le satin et la moire dont les frôlements sont des rires, le fiancé blond et la brune fiancée couverte de pierreries et de guipures, et le grand sablier avec lequel le destin mesure la vie des heureux opulents et qui, à la place des grains de sable, laisse tomber des écus d'or.

*
* *

Et cet espèce de poète sourit ; son masque était dantesque. Il tira de sa poche un pain noir. Il mangea, et puis il offrit son

hymne au vent qui passe. Rien n'est plus cruel que ce chant après le coup de dent.

* * *

Chantons l'or!

Chantons l'or, roi du monde, qui porte le bonheur et la lumière en quelque lieu qu'il aille comme des fragments de soleil morcellé.

Chantons l'or, qui naît du ventre fécond de la terre nourricière ; trésor immense, lait rutilant de cette gigantesque mamelle.

Chantons l'or, fleuve majestueux, source de vie, qui rend la jeunesse à ceux qui se baignent dans ses courants splendides, mais qui vieillit ceux qui ne peuvent approcher son torrent.

Chantons l'or, parce qu'on fait avec lui les tiares des pontifes, les couronnes des rois et les sceptres impériaux ; parce qu'il se répand sur les manteaux comme un feu solide, qu'il inonde les chasubles épiscopales et resplendit sur les autels, et parce-qu'il soutient le Dieu éternel dans les custodes rayonnantes.

Chantons l'or, parce que nous pouvons être des égarés, mais que toujours il couvrira les folies abjectes de la taverne et les hontes des alcôves adultères.

Chantons l'or, parce qu'au sortir du coin il porte sur son disque le profil superbe des Césars, et s'en va remplir les caisses de ses vastes temples, les banques, et parce qu'il met en mouvement les machines, fait naître la vie, et engraisse les lards privilégiés.

Chantons l'or, parce qu'il procure les palais et les voitures, les robes à la mode, et les seins frais des femmes cupides, et le spectacle des échines qui se courbent, et les grimaces des lèvres éternellement souriantes.

Chantons l'or, père du pain.

Chantons l'or, parce qu'aux oreilles des jolies femmes, il soutient la rosée du diamant qui tremble au bord de ce joli coquillage rose ; parce que dans les poitrines il entend les battements du cœur, et parce qu'il est parfois dans les mains le symbole de l'amour et des promesses sacrées.

Chantons l'or, parce qu'il ferme la bouche qui nous insulte, retient la main qui nous menace et dompte les coquins qui nous servent.

Chantons l'or, parce que sa voix est une musique enchantée, parce qu'il est héroïque et parce qu'il luit sur les cuirasses des héros d'Homère, sur les sandales des Déesses et les cothurnes tragiques, et sur les pommes du jardin des Hespérides.

Chantons l'or dont sont faites les cordes des grandes lyres, les chevelures des plus tendres amantes, les grains des épis et le péplos qui, au lever du soleil, couvre l'aurore olympienne.

Chantons l'or, prix et gloire du travailleur, nourriture du bandit.

Chantons l'or qui traverse le carnaval du monde sous un déguisement de papier, d'argent, de cuivre, voire de plomb.

Chantons l'or, jaune comme la mort.

Chantons l'or que les affaires avilissent ; frère du charbon, or noir qui couvre le diamant ; roi de la mine où l'homme lutte et où la roche s'écroule et se brise ; potentat magnifique qui se teinte de sang dans le soleil couchant ; chair de l'idole. Toile dans laquelle Phidias découpe le vêtement de Minerve.

Chantons l'or dans le harnais du cheval, le char de la guerre, le pommeau de l'épée, dans le laurier qui ceint les têtes lumineuses, dans la coupe du festin Dyonisiaque, dans l'aiguille qui blesse le sein de l'esclave, dans le rayon de l'astre et dans le champagne qui pétille comme une dissolution bouillante de topazes.

Chantons l'or parce qu'ils nous fait gracieux, polis et corrects.

Chantons l'or parce qu'il est la pierre de touche de l'amitié.

Chantons l'or purifié par le feu, comme un homme par la douleur; mordu par la lime, comme un homme par l'envie; frappé par le marteau, comme un homme par la nécessité; rehaussé par l'écrin de soie, comme un homme par un palais de marbre.

Chantons l'or, esclave méprisé par Jérôme, rejeté par Antoine, vilipendié par Macarius, dédaigné par Hilarion et maudit par Paul l'Ermite qui avait pour Alcazar une fruste caverne et pour amis les étoiles de la nuit, les oiseaux de l'aube, et les fauves hirsutes et sauvages du désert.

Chantons l'or qui fut Dieu sous la forme d'un veau, moelle mystérieuse de la roche, silencieux dans les entrailles de la terre mais bruyant au soleil et dans la vie, et résonnant comme un chœur de cymbales; poussière d'astre, résidu de lumière, incarnation de l'éther.

Chantons l'or, soleil amoureux de la nuit qui échange avec elle un suprême baiser, puis sur ses voiles de crêpe, répand une multitude d'étoiles, brillantes comme des louis d'or.

Oh! Vous! misérables ivrognes, privés de gloire et de solennités; mendiants, prostituées, vagabonds, filous, bandits, chemineaux, pèlerins, et vous autres les exilés, et vous autres les paresseux, et vous autres, surtout, les poètes!

Joignons-nous aux heureux, aux puissants, aux banquiers, aux demi-dieux de la terre!

Chantons l'or!

*
* *

Et le vent emporta cet hymne, mélange de plaintes, de dithyrambes et d'éclats de rire; et comme déjà la nuit obscure et froide était montée, l'écho le répétait dans les ténèbres.

Une vieille passa et demanda l'aumône.

Et cet espèce de vieux loqueteux, aux apparences de mendiant, et qui peut-être était un pèlerin, peut-être même un poète, lui donna son dernier quignon de pain pétrifié, et puis il s'en alla dans l'ombre affreuse, grommelant entre ses dents.

(*Azur*. Trad. par Max Daireaux.)

LA NYMPHE

(CONTE PARISIEN)

Dans le château que venait d'acquérir Lesbia, cette actrice capricieuse et endiablée, qui, par ses extravagances, a tant fait parler d'elle, nous nous trouvions réunis à table, une demi-douzaine d'amis. Notre Aspasie présidait, et, pour l'instant, elle s'occupait à sucer, comme une enfant gourmande, un morceau de sucre humide, tout blanc entre les bouts roses de ses doigts. C'était l'heure de la chartreuse. Sur la table, dans les cristaux, on croyait voir une dissolution de pierres précieuses, et la lumière des candélabres se décomposait dans les verres à moitié vides, où demeurait encore un peu de la pourpre du Bourgogne, de l'or pétillant du Champagne, des émeraudes liquides de la menthe.

Nous causions pleins de cet enthousiasme qui saisit les artistes après un bon dîner. Car tous nous étions artistes, plus ou moins ; et, même, il y avait là un savant obèse qui, sur la blancheur d'un plastron immaculé, laissait voir avec orgueil le grand nœud d'une monstrueuse cravate.

— Ah oui ! Frémiet ! dit quelqu'un.

Et, à propos de Frémiet, l'on parla de ses animaux, de son burin magistral et de deux chiens de bronze dont l'un près de nous flairait une piste, tandis que l'autre, le cou dressé et la queue droite, semblait regarder un chasseur. Qui donc parla de Miron ? Ce fut le savant qui récita en grec l'épigramme d'Anacréon : « Pasteur, conduis tes bœufs paître plus loin, à moins

que, croyant que la vache de Miron respire encore, tu ne veuilles l'emmener avec toi ».

Lesbia acheva de sucer son sucre et dans un éclat de rire argentin :

— Bah ! Que les satyres soient pour moi ! Je voudrais rendre la vie à mes bronzes, et, si la chose était possible, j'aurais pour amant l'un de ces demi-dieux velus. Je vous préviens que, plus encore que les satyres, j'adore les centaures, et que je me laisserais volontiers ravir par l'un de ces monstres robustes, ne fût-ce que pour entendre les plaintes de l'amant délaissé, qui plein de tristesse ferait pleurer ses pipeaux.

Le savant l'interrompit :

— Les satyres et les faunes, les hipocentaures et les sirènes ont existé, tout comme les Salamandres et le Phénix.

Tous, nous nous égayâmes, mais, dans le chœur que faisaient nos rires, on distinguait, irrésistible, le rire enchanteur de Lesbia, et son visage enflammé de jolie femme, resplendissait de plaisir.

— Mais oui, poursuivit le savant, de quel droit, nous les modernes, oserions-nous nier les faits que les anciens affirment ? Le chien gigantesque que vit Alexandre, et qui avait la taille d'un homme, est aussi réel que l'araignée Kraken qui vit au fond des mers. Saint Antoine, abbé, âgé de quatre-vingt-dix ans partit à la recherche du vieil ermite Paul qui vivait dans une caverne. Ne ris pas, Lesbia. Le saint s'en allait à travers le désert, appuyé sur son bâton, ne sachant où rencontrer celui qu'il recherchait. Après qu'il eût longtemps marché, sais-tu qui lui montra son chemin ? Un centaure « moitié homme, moitié, cheval » dit un auteur. Il parlait avec colère et puis il prit si rapidement la fuite que bientôt le saint l'eut perdu de vue ; le monstre s'en allait au galop, cheveux au vent et ventre à terre.

Au cours de ce même voyage, saint Antoine vit un satyre

« petit homme d'étrange figure, qui se tenait auprès d'un ruisseau, il avait le nez busqué, le front rude et ridé, et la partie basse de son corps se terminait en chèvre-pied ».

— Ni plus, ni moins, dit Lesbia, M. de Cocureau, futur membre de l'Institut !

Le savant continua :

— Saint-Jérôme affirme qu'au temps de Constantin le Grand on conduisit à Alexandrie un satyre vivant, dont le corps fut conservé après sa mort. D'ailleurs, l'empereur d'Antioche le vit aussi.

Lesbia avaif de nouveau remplit son verre de menthe et elle trempait sa langue dans la liqueur verte à la façon d'un félin.

— Albert Magne dit que, dans son temps, deux satyres furent capturés dans les montagnes de la Saxe. Eric Zormano assure que des hommes vécurent en Tartarie qui n'avaient qu'un pied et un seul bras planté sur la poitrine. Vicence vit un monstre que l'on amena au roi de France ; il avait une tête de chien (Lesbia riait). Ses muscles, ses bras et ses mains étaient par contre imberbes comme les nôtres (Lesbia s'agitait comme une enfant que l'on chatouille) ; il mangeait de la viande cuite, et il buvait du vin avec avidité !

— Colombine ! cria Lesbia.

Et Colombine apparut, petite chienne de manchon qui semblait un flocon d'ouate, sa maîtresse la saisit et parmi les éclats de rire de tous ses amis :

— Tiens, dit-elle, prends cela, pour le monstre qui avait ta figure.

Et elle baisa sa petite gueule rose, tandis que l'animal, frémissant, enflait les narines d'un air de volupté.

— Et, conclut élégamment le savant, Filagon Tralianus affirme l'existence de deux sortes d'hipocentaures, dont l'une avait la taille des éléphants...

— Assez d'érudition, dit Lesbia.

Et elle vida son verre de menthe.

J'étais heureux. Je n'avais pas encore desserré les lèvres.

Je m'écriai :

— Oh ! Que les nymphes soient pour moi ! J'aimerai contempler ces nudités des bois et des sources, au risque de me voir, comme Actéon, déchiré par les chiens ! Mais hélas ! les nymphes n'existent pas !

Et le joyeux concert se termina par une fugue rapide de rires et de personnes.

— Mon cher, me dit Lesbia — ses yeux de faunesse me brûlaient le cœur et elle parlait à voix basse pour que seul je l'entendisse — les nymphes existent et tu les verras !

* * *

C'était un jour printannier. J'errais à l'aventure dans le parc du château, rêveur impénitent. Les moineaux piaillaient sur les lilas en fleurs, et ils attaquaient les scarabées que leurs cuirasses d'émeraude et leurs plastrons d'or et d'acier défendaient contre les becs. Au creux des roses, le carmin, le vermillon, l'onde pénétrante des parfums langoureux ; plus loin les larges groupes de violettes aux couleurs apaisantes, aux senteurs de vierge. Et puis, les grands arbres, les épaisses ramures pleines d'un bruit d'abeilles, les statues dans la pénombre, les discoboles de bronze, les gladiateurs musculeux dans leurs superbes poses de gymnastes, les gloriettes parfumées que les plantes grimpantes recouvrent, les portiques, belles imitations Ioniennes, cariatides toutes blanches et lascives ou vigoureux supports de l'ordre Atlantique, aux épaules larges, aux muscles gigantesques. J'errais à travers le labyrinthe de ces divers enchantements lorsque j'entendis un bruit, là-bas, dans l'ombre des sous-bois,

et qui semblait venir de l'étang où sont des cygnes blancs que l'on croirait ciselés dans l'albâtre, et d'autres dont le col moitié blanc, moitié couleur d'ébène, fait songer à une jambe blanche dans un bas noir.

Je m'approchais. Rêvais-je ? Oh ! jamais ! J'ai senti ce que tu dûs sentir, lorsque pour la première fois, dans sa grotte, tu aperçus Egérie !

Au milieu de l'étang, parmi l'inquiétude des cygnes épouvantés, était une nymphe, une nymphe véritable qui plongeait sa chair rose dans l'onde cristalline. La hanche, à fleur d'eau, apparaissait dorée par l'opaque lumière qui traversait les brèches du feuillage.

Ah ! je vis des lys, des roses, de la neige et de l'or. Je vis un idéal incarné et vivant, et j'entendis à travers le bouillonnement sonore de l'onde blessée, un rire moqueur et harmonieux qui m'incendiait le sang.

Et soudain la vision s'enfuit. La nymphe surgit hors de l'étang, pareille à Cythère dans son onde, et ramassant sa chevelure d'où ruisselaient des brillants, elle courut entre les rosiers, derrière les lilas et les violettes, au-delà des bosquets touffus, jusqu'à se perdre, hélas ! au tournant d'un chemin. Et je demeurai là, moi, poète lyrique, faune dupé, je demeurai à regarder les grands oiseaux d'albâtre qui semblaient se moquer et tendre vers moi leurs longs cols au bout desquels brillait la brune agathe de leurs becs.

* * *

Nous avions ensuite déjeuné ensemble, les mêmes amis que l'autre soir, et, entre tous, triomphant avec son plastron et sa grande cravate sombre, le savant obèse, futur membre de l'Institut.

Et soudain, tandis que tous parlaient de la dernière œuvre de

Frémiet exposée au salon, Lesbia s'écria de sa joyeuse voix parisienne :

— Té, comme dit Tartarin, le poète a vu des nymphes.

Tous la contemplèrent avec stupeur, et elle me regardait. Elle me regardait comme une chatte, et elle riait comme une enfant, comme une enfant que l'on chatouille.

(*Azur*. Trad. par Max Daireaux.)

LE VOILE DE LA REINE MAB

Dans son carosse creusé dans une perle, tiré par quatre coléoptères dont les plastrons étaient dorés et les ailes de pierreries, la reine Mab, cheminant sur un rayon de soleil, vint se glisser par la fenêtre dans une mansarde où quatre hommes maigres, barbus et impertinents se lamentaient comme des malheureux.

Dans ce temps-là, les fées avaient distribué leurs dons parmi les mortels. Aux uns, elles avaient donné les baguettes mystérieuses qui emplissent d'or les lourdes caisses du commerce; à d'autres, de merveilleux épis, dont les grains comblent les greniers de richesse; à ceux-ci, des verres qui font découvrir dans le sein de la terre l'or et les pierres précieuses; à ceux-là, des chevelures épaisses et des muscles de Goliath, et des masses énormes pour écraser le fer rougi, et à d'autres encore, de robustes talons et des jambes agiles, pour chevaucher les rapides cavales qui boivent le vent et dont les crinières flambent dans la course.

Les quatre hommes se plaignaient; à l'un une carrière de marbre était échue en partage, à l'autre l'arc-en-ciel, au troisième le rythme, au dernier le ciel bleu.

∴

La reine Mab écouta leurs paroles.

— Et bien, disait le premier, me voici jeté dans la grande

lutte avec mes rêves de marbre ! J'ai arraché le bloc et je tiens le burin. Vous tous, vous possédez, les uns de l'or, les autres l'harmonie ; d'autres ont la lumière. Moi, je songe à la blanche et divine Vénus qui montre sa nudité sous le plafond couleur de ciel. Je veux donner à la masse informe, la ligne et la beauté plastique, et je veux que, dans les veines de la statue, circule un sang incolore, pareil au sang des dieux. Tout l'esprit de la Grèce bouillonne en mon cerveau, et j'aime la nudité de la nymphe fuyante et du faune qui tend les bras. Oh ! Phidias ! Tu es pour moi superbe et auguste comme un demi-dieu, et, dans l'enceinte de l'éternelle perfection, tu m'apparais comme un roi devant une armée de beautés qui se dépouillent à tes yeux du Chiton magnifique et révèlent, éblouissante, dans leur corps de rose et de neige, la splendeur de la forme.

Tu frappes, tu blesses et tu domptes le marbre, et chacun de tes coups résonne, harmonieux comme un vers, et tu es adulé par la cigale, amante du soleil, qui se cache parmi les pampres de la vigne-vierge. Les Apollons blonds et lumineux sont pour toi, et pour toi les Minerves sévères et souveraines. Tel un magicien, tu transformes la roche en statue et la défense éléphantine en une coupe de festin. A contempler ta grandeur je sens le martyr de ma petitesse. Car les temps glorieux sont révolus, et je tremble devant les regards d'aujourd'hui, parce que je considère l'immense idéal et les forces épuisées, et parce qu'à mesure que je sculpte le bloc, le découragement m'écrase.

* * *

L'autre disait : Aujourd'hui je briserai mes pinceaux. A quoi bon l'arc-en-ciel et cette grande palette du champ fleuri, si l'on doit au bout du compte refuser mon tableau au Salon ? Que vais-je aborder maintenant ? J'ai parcouru toutes les écoles et toutes les inspirations. J'ai peint le torse de Diane et le visage

de la Madone. J'ai demandé à la nature ses couleurs et ses nuances, et j'ai flatté la lumière comme une amante, et j'ai voulu l'étreindre comme une maîtresse. J'ai adoré le nu dans toutes ses magnificences, dans tous les tons de la chair et dans les fugitives demi-teintes. J'ai tracé sur mes toiles les auréoles des saints et les ailes des chérubins. Ah ! mais toujours l'atroce désillusion ! l'avenir ! Vendre une Cléopatre deux francs pour pouvoir déjeuner !

Et moi qui pourrais, dans la fièvre de l'inspiration, brosser l'admirable tableau que je porte au fond de moi.

* * *

Et l'autre disait : L'âme perdue dans la grande illusion de mes symphonies, je crains toutes les déceptions. J'écoute toutes les harmonies, depuis la Lyre de Terpandre jusqu'aux fantaisies orchestrales de Wagner. Mes idéals brillent parmi mes audaces d'inspiré. J'ai la perception de ce philosophe qui entendit la musique des astres. Tous les bruits se peuvent emprisonner, tous les échos se combiner. La ligne de mes échelles chromatiques peut tout contenir.

La lumière vibrante est un hymne et la mélodie des forêts trouve un écho dans mon cœur. Depuis le bruit de la tempête jusqu'au chant de l'oiseau, tout se mêle et se confond dans la cadence infinie.

Et cependant je ne distingue que le mépris de la foule grossière et la cellule du cabanon.

* * *

Et le dernier : Nous buvons tous à l'eau claire de la fontaine de Jouvence. Mais l'idéal flotte dans l'azur, et, pour que les esprits jouissent de sa clarté suprême, il est besoin qu'ils montent. Je possède le vers qui est de miel, celui qu'on cisèle

dans l'or et celui qui se forge dans le fer incandescent. Je suis l'amphore du céleste parfum : je possède l'amour! Colombe, étoile, nid, lyre, vous connaissez ma demeure. J'ai pour les vols incommensurables les ailes de l'aigle dont les coups magiques font plier l'ouragan. Et pour trouver des consonnances, je les cherche sur deux bouches qui se joignent; le baiser éclate et j'écris la strophe et si dans ce moment vous pouviez voir mon âme vous connaîtriez ma muse. J'aime les épopées, c'est d'elles que jaillit le souffle héroïque qui fait claquer les étendards onduleux sur les lances et les panaches qui tremblent, sur les casques. J'aime les chants lyriques, parce qu'ils parlent de déesses et d'amour. Et j'aime les églogues parce qu'on y respire le parfum de la verveine et du thym, et la sainte haleine des bœufs couronnés de rose. J'écrirais, je le sens, un poème immortel, mais je suis accablé par un avenir de misère et de faim.

*
* *

Alors, la reine Mab, du fond de son carosse creusé dans une perle, prit un voile bleu, presque impalpable, et qu'on eut dit formé de soupirs ou tissu de regards d'anges blonds et pensifs. Et ce voile était le voile des songes, des tendres songes, qui font voir la vie couleur de rose. Et de ce voile elle enveloppa les quatre hommes maigres, barbus et impertinents. Aussitôt, ils cessèrent d'être tristes, car dans leur sein était entrée l'espérance et dans leur tête le soleil joyeux, et le démon de la vanité qui console les pauvres artistes de leurs profondes déceptions.

Et, depuis lors, dans les mansardes des malheureux élus où flotte le rêve bleu, on pense à l'avenir comme à une aube étincelante et l'on entend les rires qui chassent la tristesse et l'on danse d'étranges farandoles autour d'un Apollon blanc, d'un beau paysage, d'un vieux violon ou d'un manuscrit jaunissant.

(*Azur.* Trad. par Max Daireaux.)

EDGAR ALLAN POE

(FRAGMENT D'ÉTUDE)

Ce fut par un matin humide et froid que, pour la première fois, j'abordai les terres immenses des Etats-Unis. Le « steamer » allait lentement et la rauque sirène hurlait, crainte d'un choc. Déjà nous avions laissé en arrière Fire Island et son phare élancé; nous étions devant Sandy Hook, d'où vint à notre rencontre la barque du Service de Santé. L'argot yankee, aboyeur, résonnait de toutes parts sous le pavillon étoilé. Le vent froid, les sifflets stridents, la fumée des cheminées, le mouvement des machines, le vapeur qui glissait en route vers la grande baie, et jusqu'aux ondes ventrues de cette mer couleur d'étain, tout semblait dire : « All right ». A travers la brume on distinguait les navires et les îles. Long Island déroulait l'immense ruban de ses côtes, et Staten Island, comme dans le cadre d'une gravure, présentait sa beauté et tentait le crayon à défaut de l'appareil photographique que l'absence de soleil rendait inutile. Sur le pont les passagers s'étaient groupés : le commerçant ventripotent, congestionné comme un dindon, avec la courbure de son nez israélite; le clergyman osseux, engoncé dans sa vaste redingote noire, le chef couvert d'un large chapeau de feutre et tenant une petite Bible à la main; la jeune fille à la casquette de jockey qui, pendant toute la traversée, avait chanté d'une voix de phonographe au son de son banjo; l'adolescent robuste, imberbe comme un enfant, et qui, amateur de boxe, possède de tels poings que d'un seul

coup il pourrait assommer un rhinocéros..... A travers les Narrows on aperçoit la terre pittoresque et fleurie, les forts. Puis, sur le côté, élevant au-dessus de sa tête la torche symbolique, demeure la Madone de la Liberté, dont le socle est un îlot. De mon âme jaillit alors le salut : « A toi, prolifique énorme, dominatrice. A toi Notre-Dame de la Liberté. A toi, dont les mamelles de bronze nourrissent des âmes et des cœurs innombrables. A toi qui te dresses, solitaire et magnifique sur ton île, brandissant la torche divine. Je te salue au passage du steamer et je me prosterne devant ta Majesté! Ave, good morning! Je sais, icone divine, oh ! statue magnifique, que ton seul nom, le nom de la parfaite beauté que tu incarnes, a fait naître des étoiles sur le monde, comme le *fiat* du créateur. Les voilà toutes, brillantes sur les rayures de ton drapeau, ces étoiles qui illuminent le vol de l'aigle d'Amérique, de cette formidable Amérique aux yeux bleus, qui est tienne. Salut! Liberté pleine de force; le Seigneur est avec toi; tu es bénie... Mais, le sais-tu, divinité! on t'a beaucoup aimée par le monde, en souillant ta splendeur. Une autre usurpe ton nom, qui, errant sur la terre, porte au lieu de la torche, un infernal flambeau. Celle-là n'est pas la Diane sacrée aux flèches incomparables : c'est Hécate! »

Mon salut terminé, je contemple la masse énorme qui devant moi se dresse, cette terre couronnée de tours, cette région d'où l'on sent venir un souffle terrible qui subjugue : Manhattan, l'île de fer; New-York, l'irrésistible capitale du chèque, sanguinaire, cyclopéenne, orageuse et monstrueuse. Entourée des îles mineures, elle a près d'elle Jersey et accroche à Brooklyn l'ongle énorme de son pont; Brooklyn qui, sur son sein d'acier palpitant porte un bouquet de clochers.

On croit entendre la voix de New-York, écho d'un vaste soliloque de chiffres. Combien différente est la voix de Paris pour celui qui, s'approchant, croit l'entendre, ensorcelante

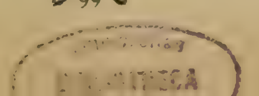
comme une chanson d'amour, de poésie et de jeunesse! Il semble que du sol de Manhattan va surgir soudain un oncle Sam colossal, qui appellera tous les peuples aux feux d'incroyables enchères et dont le marteau tombera sur les coupoles et les toitures, avec un bruit assourdissant de tonnerre métallique. Avant de pénétrer au cœur du monstre, je me remémore la cité que dans un poème barbare, découvrit Thogorma le voyant :

> « Thogorma dans ses yeux vit monter des murailles
> « De fer dont s'enroulaient les spirales, des tours
> « Et des palais cerclés d'airain sur des blocs lourds ;
> « Ruche énorme, géhenne aux lugubres entrailles
> « Où s'engouffraient les Forts, princes des anciens jours ».

. . . .

Semblables aux Forts des anciens jours, les hommes de Manhattan vivent dans leurs tours de pierre, de fer et de cristal.

Dans leur fabuleuse Babel ils crient, mugissent, hurlent, brâment, ils émeuvent la Bourse, la locomotive, la forge, la banque, l'imprimerie, les docks et l'urne électorale. L'édifice « Produce Exchange » renferme dans ses murailles de fer et de granit assez d'âmes pour faire un peuple... Et voici Broadway. On éprouve une sensation presque douloureuse ; on pressent le domaine du vertige. Par un grand canal dont les bords sont formés de maisons monumentales qui exhibent leurs yeux de verre et leurs tatouages d'enseignes, coule un fleuve tumultueux, confus, de commerçants, de courtiers, de chevaux, de tramways, d'omnibus, d'hommes-sandwiches vêtus d'affiches et de femmes très belles. Quand on embrasse du regard le grouillement continu de l'immense artère, on arrive à ressentir l'angoisse de certaines oppressions. Ici règne la vie d'une fourmillère de percherons gigantesques, de chars monstrueux, de véhicules de toutes sortes. Le vendeur de journaux, rose et souriant saute comme un moineau de tramway en tramway



lançant son cri aux voyageurs « Intanrsoonwood », ce qui veut dire qu'il vous offre l'un de ces trois journaux : l'*Evening Telegram*, le *Sun* ou le *World*. Le bruit vous tourne la tête, et l'on sent dans l'air une incessante trépidation ; le carillon des cloches. le vol sonore des roues semble augmenter à tout instant. On craindrait, sans cesse, un choc, un désastre, si l'on ne savait que cet immense torrent, qui coule avec la force d'une avalanche, porte dans ses ondes la précision d'une machine. Aux endroits les plus enchevêtrés de la multitude, les plus convulsifs et mêlés de la vague en mouvement, il arrive qu'une « Lady » âgée, sous sa capote noire, ou une blonde « miss », ou une nourrice qui porte un enfant entre ses bras, veuille passer d'un trottoir à l'autre. Aussitôt, un policeman corpulent lève la main, le torrent s'arrête, la dame passe ; « all right ».

« Ces cyclopes » dit Groussac « ces féroces calibans... » écrit Péladan. Eut-il raison l'étrange Sâr, lorsqu'il nomma ainsi ces hommes de l'Amérique du Nord? Caliban règne sur l'île de Manhattan, à San Francisco, à Boston, à Washington et dans tout le pays. Il est parvenu à établir la suprématie de la matière, depuis le mystérieux état qu'Edison lui assigne jusqu'à l'apothéose du porc dans cette étonnante cité de Chicago. Caliban se sature de « whisky », comme il se sature de vin dans le drame de Shakespeare ; il se développe et croît ; et sans être l'esclave de quelque Prospero, ni le martyr d'un génie de l'air, il engraisse et se multiplie ; son nom est légion. Par la volonté de Dieu, il arrive parfois, qu'entre ces monstres puissants, naisse un être d'une nature supérieure qui tend les ailes vers l'éternelle chimère de l'idéal. Caliban excite alors Sicorax contre lui : on l'exile ou on le tue. Et c'est là ce que le monde a pu voir avec Edgar Allan Poë, cygne malheureux qui, de tous, a le mieux connu le rêve et la mort...

Pourquoi ton image est-elle venue à ma mémoire, Stella.

Alma, ma douce reine, si vite et pour toujours en allée, le jour où, après avoir parcouru la bouillonnante Broadway, je me suis mis à lire les vers de Poë, dont le prénom, Edgar, harmonieux et légendaire, renferme tant de vague et triste poésie ? Pourquoi ai-je vu défiler alors la procession de ses chastes amoureuses, à travers la poussière argentée de mon songe mystique? C'est parce que tu es la sœur des vierges liliales chantées dans la brumeuse langue anglaise par le rêveur malheureux, prince de tous les poètes maudits. Tu es, comme elles, la flamme de l'amour infini. Devant le balcon couvert de roses blanches, auquel se penche du Paradis ton visage aux yeux profonds et généreux, tes sœurs passent et saluent d'un sourire la merveille de ta vertu. O, mon ange, ô ma consolatrice, ô mon épouse ! La première qui passe, c'est Irène, brillante dame à l'étrange pâleur, qui vient de là-bas, des mers lointaines ; la seconde c'est Eulalie, la douce Eulalie aux cheveux d'or, aux yeux de violette, qui tourne son regard vers le ciel ; la troisième est Léonor ainsi nommée par les anges, jeune et radieuse dans l'Eden distant ; l'autre est France, l'aimée, dont le souvenir seul calme la peine ; l'autre est Ulalume dont l'ombre erre dans la région nébuleuse de Weir, près du sombre lac d'Auber ; cette autre, c'est Helen, qui fut aperçue pour la première fois à la lueur de perle de la lune ; et voici Annie, qui offrit des baisers, des caresses, des oraisons pour l'adoré ; et une autre encore, Annabel Lee, qui aima d'un amour à faire envie aux séraphins du ciel ; et voici Isabelle, qui goûtait les amoureux colloques à la clarté lunaire ; Ligeia, enfin, méditative, enveloppée d'un voile d'une splendeur extra-terrestre... Ce sont elles, chœur candide d'océanides idéales, ce sont elles qui consolent et qui épongent le front du Prométhée lyrique enchaîné sur la montagne yankee, dont le corbeau, plus cruel encore que le vautour d'Echyle assis sur le buste de Pallas, torture le cœur du malheureux et le poignarde de la monotone

parole du désespoir. Au milieu des martyres de la vie, le vent de tes ailes me rafraîchit et m'encourage, car si tu partis sous ta forme humaine pour le voyage sans retour, je sens venir à moi ton être immortel lorsque mes forces défaillent ou que la douleur bande vers moi son arc noir. Alors, Ame, Stella, j'entends tinter à mes côtés l'or invisible de ton angélique écusson. Ton nom symbolique et lumineux surgit, guide incomparable, dans le ciel de mes nuits, et, conduit par ton ineffable clarté, je porte l'encens et la myrrhe au berceau de l'Eternelle Espérance.

(*Les Rares.* Trad. par Max Daireaux.)

CASTELAR

30 Mai 1899.

Je parlais il n'y a pas longtemps d'une entrevue que j'eus avec Castelar. Ce devait être la dernière. Déjà, il repose à San Isidro, auprès des restes de sa sœur. Sa chute, noble chène, émut tout le monde. Quand je le vis, quand je lui parlai pour la dernière fois, il était dèjà marqué par l'Intruse, pâle, maigri, vieilli, lui qui fut toute jeunesse et toute vie. Il est parti pour l'empire silencieux de l'inconnu, après avoir claironné son verbe de poète des multitudes, aux quatre vents de l'esprit. Et l'Espagne, aujourd'hui privée de son emersonien représentatif, privée de l'être noble qui fut en son siècle la voix et le geste de sa race, est comparable à l'Italie sans Garibaldi, à l'Angleterre sans Gladstone, à l'Allemagne sans Bismarck, à la France sans Hugo. Dans sa terre ardente et sonore il fut l'orateur chrysostomique et le chevalier de son idéal. Là, demeure maintenant l'immense Manche démocratique à travers laquelle il chevaucha son pegase-rossinnante : là, les moulins à vent ; là, les armes de sa grandiloquence lyrique que plus personne ne maniera ; là aussi Dulcinée, qui n'a plus d'autre amoureux véritable que le froid analyste Pi y Margall. Espagnol d'Espagne, Espagnol de bonne roche, ayant toute l'Espagne dans le cœur et dans le cerveau, il apparaît comme la personnification de l'orbe Cervantine ; dans le généreux combat qu'il menait, plein d'illusions, don Quichotte ne se dissimule point, et Sancho lui-même ne laisse pas que de se révéler dans son célèbre appétit. On raconte

que Taine, l'ayant rencontré en certaine occasion dans la salle de rédaction des *Débats* demanda dédaigneusement : « Est-ce là le fameux canari espagnol ? » Une âme, certes, d'oiseau de Floréal, tout comme le rossignol de Lamartine, mais à laquelle la force ne manquait pas pour la réalisation d'œuvres énormes, telles que la libération des Nègres des Antilles. A travers les siècles demeurera le souvenir de cette singulière figure du XIXe, la plus haute figure d'Espagne, parmi les plus hautes du monde ; et, à mesure que le temps renversera son urne, il apparaîtra de plus en plus entouré de cette splendeur que la divine Poésie offre seulement à ses élus. Il fut l'un des organes les plus puissants de l'humanité. Par sa bouche parlait toujours l'esprit de sa Patrie et toujours au service du Bien ; si parfois la Vérité lui refusa son appui, jamais la Beauté ne cessa de le protéger du bouclier de ses ailes magiques. Ses erreurs même tombaient vêtues de pourpre. Il était l'apollonide de la démocratie, le décorateur de ses labyrinthes ambigus et confus. Splendide flamme latine, flamme qui guide les peuples et que le soleil allume dans les nations afin qu'elles indiquent les routes salutaires ou pour qu'autour d'elles les hommes se groupent et réalisent de grandes choses. Cette âme venait d'Athènes lorqu'elle alla s'incarner un jour à Cadix la phénicienne ; elle venait d'Athènes après s'être imprégnée d'Orient ; c'est de cette façon que j'explique la pompe asiatique de ses discours et son amour des belles lignes, la passion pythagoricienne des célestes nombres et l'empire de la musique, sous lequel il faisait galoper les quadriges de ses idées et ses armées des mots. Dans son jardin, auprès des fleurs andalouses, se dressait un platane svelte et verdoyant qui avait été une branche de celui que les brises d'Academos faisaient frissonner, au temps où, pareille à l'eau de la fontaine de marbre, s'écoulait la doctrine de Platon. Son œuvre, qui dans son ensemble fatigue, est comme un immense musée qu'il faut admirer par fragments ; tantôt c'est une vaste

fresque, tantôt une statue taillée dans le plus blanc des marbres penthéliques, tantôt un bas-relief, où les phrases sont semblables aux théories ordonnées des gracieuses jeunes filles et des éphèbes dansants. Il fut un grand cultivateur d'enthousiasme. Et si, dans les dernières années de sa vie, il fut parfois la proie de la tristesse et des abattements, vieux gladiateur, il sut, pour mourir, sculpter sa suprême attitude dans le discours qui clôt la série diluvienne commencée en 1854 au théâtre de l'Orient ; et ce fut un discours dans lequel son éloquence pleine et sonore, surgit à nouveau pour montrer aux partisans de la république le chemin que, d'après lui, il fallait suivre. Son éloquence captiva les générations qui entendirent les paroles de ses lèvres d'or. Elles se rapellent ses discours comme de belles manifestations de la nature, étranges iris ou aurores boréales : « Je l'entendis en telle année ». « Moi en telle autre. » A l'époque de son apparition le principe démocratique était ce qu'il y avait de plus avancé, de plus attrayant pour les esprits libres, c'était la formule du progrès. Il s'y consacra de telle manière et avec tant de passion, qu'en apprenant sa mort les démocrates espagnols ne purent s'empêcher de s'écrier : « La démocratie est morte ». Les mirages qui accompagnèrent l'aube du mouvement social de ces dernières années n'ont pas pu conquérir cette individualité impassible ; dans tels de ses discours où il combat le socialisme son effort de rêveur nous émerveille lorsque, devant le mur de la vérité, résonne la somptueuse orchestration de ces lyriques arguments. Car il fut avant tout l'orateur, l'homme qui convainc en enchantant ou qui, même s'il ne parvient pas à convaincre, chante et nous enchante. Et telles étaient ses constructions mélodieuses, l'harmonie de ses lignes et tels aussi la succession de ses ondes verbales et les tons de ses phrases musicales, soumises à un rythme précis, qu'il semblait, qu'ainsi que dans l'antiquité, un maître flûtiste eût accompagné son chant ; et lui-même s'écoutait comme doivent le faire les oiseaux au ramage délicat et les

poètes qui sont fiers d'avoir connu l'épaisseur dorée de la crinière du dieu à l'arc d'argent. Je n'oublierai jamais cette nuit de l'année 1892 où Mme Emilia Pardo Bazan reçut les délégués américains aux fêtes colombiennes. Castelar était là, et, comme toujours quand Castelar était présent, une petite cour s'était formée autour de lui dans un des salons. Nul ne parlait, hormis Castelar, car nul n'ignorait que devant lui le premier devoir fut l'attention. Il parlait de l'art oratoire et il en vint à rappeler à ce propos les divers orateurs qu'il avait entendus dans sa vie. Et comme son extraordinaire mémoire n'était jamais en défaut, il illustrait ses souvenirs de citations et de fragments de discours. C'est ainsi qu'il nous peignît Gambetta de telle façon que nous le vîmes incarné devant nous, puis il récita un morceau de discours de Gambetta à Victor Hugo, et après un fragment de discours de Victor Hugo, et ainsi pour plusieurs orateurs étrangers. Ensuite il en arriva aux Espagnols et, commençant par Ríos Rosas, il parcourut une bonne partie de la liste que compte ce pays d'hommes verbeux, expliquant leur manière et leurs dons, jusqu'à parvenir à lui-même, et alors il se transfigura momentanément et il nous apparut avec ses parures réelles. Et, sur la demande d'un ami qui se trouvait là, il se remit en mémoire une partie de son célèbre discours du 12 avril 1869, prononcé dans une occasion fameuse et à propos duquel son rival même, le cardinal Manterola, se demanda s'il n'avait pas devant les yeux un nouveau Saül. Je vois encore ses yeux brillants et sa main qui semblait conduire la période : « Grand est le Dieu du Sinaï, le tonnerre le précède, l'éclair l'accompagne, la lumière l'enveloppe, la terre tremble, les montagnes s'écroulent ; mais il est un Dieu plus grand encore et qui n'est pas le Dieu majestueux du Sinaï, mais l'humble Dieu du Calvaire, cloué sur une croix, blessé, raidi, couronné d'épines, le fiel sur les lèvres et qui dit cependant : « Mon Père pardonnez-leur, pardonnez à mes bourreaux, pardonnez à mes persécuteurs, parce qu'ils ne

savent pas ce qu'ils font ». Grande est la religion de la puissance, plus grande encore la religion de l'amour. Grande est la religion de l'implacable justice, mais plus grande encore la religion du pardon miséricordieux ; et moi, je viens ici, au nom de l'Évangile, vous demander d'inscrire dans votre code fondamental la liberté religieuse, c'est-à-dire, liberté, fraternité, égalité entre tous les hommes ». Plus tard on se rappellera ses discours célèbres, comme on se rappelle aujourd'hui les harangues historiques de Démosthène ; depuis le premier dans lequel il se présenta comme l'aède et le paladin de sa Démocratie bien-aimée jusqu'au dernier dans lequel, sur le point de mourir, apôtre plein de logique, il formula un testament politique fidèle à son *credo* républicain ; sa longue carrière est marquée par d'innombrables stations brillantes, entre lesquelles resplendissent d'un éclat particulier le discours en faveur de la liberté religieuse, celui de la rédemption des esclaves de Cuba auquel il faisait allusion lorsque je l'entendis prononcer cette phrase qui termine une de mes lettres antérieures : « J'ai libéré deux cent mille nègres avec un discours » ; celui sur le suffrage universel dont la dialectique est agile et souple ; son discours de réception à l'Académie Royale de la langue, leçon colossale d'un lyrisme cosmique ; et celui qu'il prononça à Paris, en Sorbonne, quand les étudiants le reçurent avec le triple ban classique, comme un nouveau Lullius.

Qu'elle est loin l'éloquence martellée des hommes du Nord ! Dans la sienne le soleil méridional éclate comme une rose aux couleurs éternelles ; l'abondance et la richesse classiques étaient siennes, et jamais, à travers l'immensité des siècles, on n'entendit de la tribune ou de la chaire couler un torrent plus rythmique ni plus sonore. Les Français si réservés à l'égard des étrangers l'admirèrent et l'applaudirent, qu'il parlât dans son français claudiquant ou dans l'espagnol de bronze et d'argent qu'ils ne comprenaient pas. Qu'importe qu'il ait dit, comme il

le fit un jour : « La France cette belle sœur de l'Espagne ». Derrière le sourire de l'auditeur venait la tempête de l'ovation car l'orateur souverain triomphait du mauvais polyglotte. Hugo le tenait en haute estime et l'on connaît l'anecdote : lorsque le César des poètes le recevant à sa table lui offrit pour s'asseoir un fauteuil impérial : « Je vous ai réservé cette chaise sur laquelle s'assied toujours Don Pedro du Brésil ! — Alors je ne m'assieds pas ! » répondit Castelar, fidèle en cela même à son Aldonza Lorenzo idéale. Notre camarade Ladevèse raconte avec quel respect et quelle affection il fut accueilli chez Mme Adam, chez Cernuschi et chez la Ratazzi, et ses intimités politiques avec Thiers, Gambetta et Jules Simon. La France, comme le monde entier, voyait en Castelar l'incarnation de l'Espagne, de l'Espagne idéaliste et chevaleresque, fière et pittoresque. Oxford voulut l'entendre. Oxford invita son « docteur » honoraire à venir faire des conférences, mais celui-ci déclina cet honneur. A plusieurs reprises il pensa aller en Amérique, mais malheureusement ce qu'il nous disait en 1892 : « Castelar n'ira jamais en Amérique » s'accomplit. En Amérique pourtant, plus que partout ailleurs, sa parole retentissait comme une cloche de gloire. Les Yankees l'évaluaient ouvertement : « Si la Liberté de Bartholdi a la torche, Castelar a la parole ». Plus d'une fois ses formidables discours coururent sur le câble ; les « magazines » ne le quittaient pas des yeux et les dollars affluaient sans marchandage. Dans notre Amérique de langue espagnole il n'est ville ou village où sa réputation ne soit parvenue. Je ne crois pas me tromper en disant que dans la République Argentine il existe une colonie ou un village qui porte son nom. Et il aimait notre Amérique avec reconnaissance. C'est le moment de rappeler qu'une grande partie de sa production fut pour notre continent, que ce fût pendant son pénible exil, ou à l'apogée de sa carrière, car il n'interrompit son travail que lorsqu'il se vit obligé de s'excuser auprès des directeurs

des journaux dont il était le correspondant, de devoir suspendre sa collaboration « parce qu'il lui fallait occuper la présidence de la République espagnole » ; et il se souvenait avec gratitude de la *Nación* de Buenos-Ayres et du *Monitor Republicano* de Mexico, parmi tant d'autres publications qu'il honora de sa plume. Et l'Amérique entière lui garda toujours sa sympathie, malgré le ressentiment mémorable qu'elle éprouva lorsque, voulant être un politicien pratique, le politicien lyrique prononça l'inoubliable phrase : « Avant que d'être Républicain, je suis Espagnol ». Car, lévite fanatique, il fut toujours inspiré par le fatal resplendissement de l'idole-Patrie ; et il lui fut donné de sauver la sienne ainsi qu'une récente catastrophe l'a prouvé, alors qu'étant président de la République il s'en fallut d'un cheveu que les relations se rompissent entre l'Espagne et les États-Unis, à propos de l'affaire du « Virginius » ; Jovellar était à Cuba et il se refusait à la remise du bateau américain retenu à la suite de l'exécution des Cubains et des Yankees qui composaient l'équipage du navire révolutionnaire ; ce fut alors que la parole de Castelar, chef d'État, fit comprendre au général « que personne en Espagne n'admettait même en pensée que l'on put se refuser à tenir un engagement international pris par le gouvernement, et encore moins que Cuba voulut être plus espagnole que l'Espagne. Une guerre avec les États-Unis serait aujourd'hui une véritable démence et, s'il est vrai que la guerre soit extrêmement populaire, les gouvernements sont là précisément pour s'opposer à la folie des peuples. Que votre Excellence se rappelle ce que fit M. Thiers lorsque les Français criaient : A Berlin ! Il leur démontra que la guerre serait un désastre. Et là, un vaisseau de haute mer a été capturé, des marins espagnols et étrangers ont été fusillés avant que ne fut connue la pensée du gouvernement central qui prévoyait de grandes catastrophes et l'on veut maintenant commettre la suprême imprudence, en méconnaissant la volonté du gouver-

nement national. Tous les arguments des États-Unis se réduisent à celui-ci : l'Espagne n'est point maîtresse à Cuba, et vous allez aujourd'hui leur donner raison. On ne discute pas les actes d'un gouvernement. On obéit. Que l'on agisse sur l'opinion ! Prenez les précautions nécessaires, rendez le *Virginius* et l'équipage survivant de la façon qui blessera le moins le sentiment public, mais rendez-les sans délai et sans excuses. Le plus grand service que l'on puisse rendre à la Patrie c'est de lui obéir aveuglément. Que votre Excellence ne parle point de démission tant que les ordres du Gouvernement ne seront pas exécutés. Exécutez-les avec toute la rigueur militaire. Et qu'on ne reparle point de Bayonne, il y eût là des rois qui trahirent et qui vendirent la patrie à l'étranger ; il n'y a ici que des patriotes qui veulent la protéger contre les inconséquences de là-bas, aggravées par une incompréhensible faiblesse ». Ceci se passait en 1873. Combien fut différent, vingt-cinq ans plus tard, le jugement d'un gouvernement d'hommes « pratiques » qui conduisit le pays à la défaite, au désastre et à la mutilation, combien différent du jugement de ce poète qui délivra l'Espagne d'un danger certain et qui sut être, dans ses actes et dans ses rêves, le premier patriote, le premier espagnol de son temps, le plus espagnols des espagnols ! C'est que du haut de son Pathmos, de son Guernesey, de sa nue, de son trépied, il voyait juste avec son regard d'aigle. Il ne s'abusait point lorsque si souvent il mit sa flèche dans le but, lorsqu'il parvint bizarrement à la première magistrature de l'État, et quand, dans un âge déjà avancé, voyant avec désillusion que sa république quasi-platonique ne correspondait plus à son hymne incessant, il se retira de la lutte, non sans avoir affirmé auparavant son inébranlable foi dans cet idéal que, pendant toute son existence, il avait poursuivi, non sans s'être défendu, une fois encore, de tout contact avec la monarchie. Il n'adressa jamais la parole à la reine régente. Lorsqu'il perdit sa sœur qu'il avait tant aimée, la reine lui

adressa ses condoléances. A San Sébastien, son Génie se trouva face à face avec sa Majesté. Son Génie se découvrit et salua. Il se trouva des démocrates qui murmurèrent. Quels étaient ces hidalgos qui prenaient la démocratie d'un si mauvais côté? Ce gentilhomme croyait aux nobles sentiments. Il croyait à la patrie. Il croyait en Dieu.

Dans le libéral, dans l'homme de la « Formule du Progrès » il y avait un croyant; Jésus-Christ apparaissait à ses yeux à travers de tendres vitraux sur lesquels étaient représentées l'Espagne portant la croix et son enfance domestique, la bonne mère qu'il désigne continuellement comme la source de ses croyances religieuses. Lorsqu'il parle de questions religieuses, les plus augustes « magnificat » et les plus profonds « miserere » débordent de ses discours. Ses conférences sur les cinq premiers siècles du Christianisme, sa « Rédemption de l'Esclave », beaucoup de ses discours, sont une glorification chrétienne exprimée par d'incessantes et de ferventes ondes de mots, de phrases, saturées d'un mysticisme chaleureux, d'un mysticisme espagnol. Chaste comme il l'était, l'on put croire parfois, qu'épuisé par les fatigues de la vie publique il voudrait se recueillir dans le repos de l'esprit, et entrerait dans les ordres. Et lui-même, un jour qu'il admirait certaine chasuble ancienne dans la cathédrale d'Avila, fit entendre, d'un mot, que ceux qui avaient cette pensée n'étaient peut-être point dans l'erreur. Un poète d'Amérique publia, un jour, un discours supposé de Castelar à Saint-Pierre de Rome qui fit aimablement sourire l'orateur. Il n'y a pas longtemps, son entrevue avec le Souverain-Pontife excita une curiosité générale et lui-même avoua que sa conversation avec le pape avait un haut intérêt, mais qu'il lui était interdit d'en rien publier avant la mort de Léon XIII. Et il est mort le premier, baisant un crucifix. Le pape blanc a cru devoir permettre malgré la liturgie que les honneurs funèbres fussent rendus à son illustre interlocuteur à Saint-

François le Grand, et cela le jour de la Saint-Ferdinand.

Dans la religion de Castelar, comme dans celle de Murillo il y a quelque chose de profane. Ses peintures des grâces divines sont, comme celles de ce peintre, teintées d'une certaine sensualité qui s'aggrave ici de la chasteté notoire de l'artisan imaginatif de la parole. Lorsqu'il décrit une vierge on remarque dans son discours une certaine complaisance humaine, et ses anges, qu'il les imagine dans leur gloire ou qu'il les juge dans les tableaux des musées, semblables à ces anges voluptueux que Goya fait vivre dans ses fresques de Saint-Antoine de la Floride, nous apparaissent comme des femmes charmantes, aussi charnelles que spirituelles. La chasteté de Castelar, bien connue et fort exploitée par les bouffons du couplet ou du crayon qui se mettaient au service de ses inimitiés politiques, fut un de ces cas d'absorption cérébrale qui se produisent quand toutes les facultés humaines se condensent dans la pensée, cas semblable à celui du Jean de l'Apocalypse, que Hugo rappelle dans une page impérissable. Quelle union, quel mariage n'aurait-il pas pu contracter ce maître de la renommée? Célibataire et chaste il vécut, célibataire et chaste il mourut. Et il convient de redire ici en passant, ce que fut l'homme privé. Il sut vivre splendidement de belles années, ainsi que le doivent faire, plus que personne, les artistes aristocratiques. On lui reprocha, parfois, ses luxes et ses grandeurs, sans savoir que cet homme ne vécut jamais que de son travail, soutenu à peine par la sympathie fraternelle de ses meilleurs amis, et que, s'il se complaisait dans certain luxe, il n'entrait là aucune vanité mais seulement cette compréhension de l'esthétique de la vie que doivent avoir tous ceux qui possèdent comme il le faisait, en tant qu'adorateur et prêtre de la Beauté, l'incomparable don du goût. Ceux d'entre nous qui furent favorisés de ses invitations, savent que Lucullus mangeait chez Castelar. Il avait en ceci comme en toute chose des dons ecclésiastiques. Il mangeait avec le plaisir

d'un « Monsignor » et l'appétit d'un abbé. Il avait l'aimable habitude que Quincey prête à Kant, le nombre de ses hôtes, selon la règle de Lord Chesterfield, n'était jamais, lui compris, inférieur au nombre des grâces, ni supérieur à celui des muses. Et le meilleur condiment était sa causerie qui monopolisait le temps, et à laquelle son extraordinaire mémoire prêtait l'appui du plus copieux trésor d'anecdotes qui se puisse imaginer. Ensuite, dans son salon, tout en causant au hasard des affaires du jour, il se laissait entraîner par sa fougue de tribun, et ses paroles se transformaient en véritables fragments de discours; son enthousiasme était contagieux et il se transportait, d'un invisible bond, hors du moment présent. On raconte qu'un jour il lui arriva de se trouver dans des embarras d'argent : c'est en hiver, le feu est allumé, et sa conversation qui, devant quelques intimes, roule sur une affaire politique brûle aussi d'un autre feu. On lui apporte une lettre d'Amérique qui contient un chèque de cinq mille francs. Heureuse surprise qui un instant lui coupe la parole, mais il continue, la lettre et le chèque à la main, bientôt son discours se précipite, et, sur une phrase ronflante qu'un dernier geste accompagne, la lettre et le chèque, nerveusement roulés en boule, volent à travers la chambre et brûlent déjà dans la cheminée. Un autre jour il fit attendre pendant de longues heures un personnage politique dont la présence dans l'antichambre lui fut plusieurs fois annoncée, mais sa langue et sa pensée étaient entièrement prises par une dissertation sur Botticelli et les Primitifs. Et de la maison où cet ouvrier avait son atelier mental, établi au service de tant de journaux et revues du globe, il sortait beaucoup de bien, beaucoup de faveurs personnelles, d'appuis intellectuels pour qui en avaient besoin, de conseils et d'encouragements, et une aide efficace aussi pour les pauvres qui la sollicitaient, car, sur les humbles et sur les grands, sur les palmes et les lauriers qui ceignaient son front chauve de penseur, resplendis-

sait la vertu morale de cet homme simple, de ce grand cœur.

C'est pourquoi sa mort a causé un douloureux frisson à l'Espagne tout entière, en même temps qu'une émotion sympathique dans le monde. Castelar était allé chercher des forces au bord de la Méditerranée — cette mer qu'il chanta si souvent dans ses hymnes mélodieux — ; il était parti au lendemain de son dernier effort dans les arènes politiques, alors que les républicains se pressaient autour de lui, comme autour de l'homme fort des campagnes d'antan, croyant voir en lui le salut de la patrie aujourd'hui si éprouvée, presque épuisée ; mais tel était l'état du tribun, de celui qui souffrit si profondément du grand désastre, que, sentant sa dernière heure approcher il écrivit à une amie étrangère : « Je meurs pendant l'agonie de l'Espagne ». Un soir, au bord de la mer, il aperçoit des pêcheurs et s'approche d'eux. Les poissons qui s'asphyxaient en bondissant sur le sable, lui causèrent une triste impression. « Vais-je mourir comme eux, par manque d'oxygène ? » Et ce fut ainsi qu'il mourut. Le lendemain du jour où la nouvelle fut connue, et tandis que le peuple de Madrid commentait déjà l'attitude d'un ministre incorrect et insensé, j'eus, auprès de la Puerta del Sol, une sensation qui ne s'effacera jamais de ma mémoire. Un aveugle, un de ces aveugles errants qui, dans les rues, demandent l'aumône et improvisent des couplets d'actualité au son de leur lamentable guitare, chantait d'un ton douloureux devant un cercle de passants dont le nombre augmentait de moment en moment. Je m'arrêtai par curiosité en entendant le nom de Castelar. Le pauvre chanteur des rues disait en de méchants vers et d'une voix mouillée de pleurs sincères des choses profondément senties ; et je ne sais quel art singulier faisait coïncider sa peine avec ses paroles ingénues, avec l'accompagnement aussi des cordes aphones de son instrument impossible. Quand je me retournai, les femmes pleuraient, les visages des ouvriers étaient graves et tristes. Et la malignité

politique perça sous l'instinct populaire, qui décoche le trait sûr et atteint l'endroit sensible, en des strophes pareilles à celle-ci, dont j'ai gardé le souvenir :

Toute l'Espagne connaît
Don Émilio Castelar
Dieu a voulu qu'il mourut
Avant que s'ouvrissent les Cortès.

A la Puerta del Sol, dans les cafés, dans toutes les rues, une rumeur montait hostile au Gouvernement et surtout au ministre de la Guerre : général Polavieja. On venait de publier un absurde décret qui disait : « Attendu que don Emilio Castelar est mort en état d'honorable indigence ; article 1er : les frais de ses funérailles et de son enterrement seront à la charge de l'État ». Ainsi, froid comme un engagement, dur comme une aumône. Et ceci au pays des prosopopées et des formules, sur la terre du « Je vous baise les mains », où, pour nommer un ministre avec tous ses titres on remplit la moitié d'un pli. Le peuple irrité ne contenait pas son blâme. Dans le même moment, les Chambres italiennes et portugaises, envoyaient leurs condoléances à ce gouvernement mesquin ; le Sénat de la République Argentine se dressait tout entier, debout ; l'autocratique gouvernement russe manifestait son chagrin ; l'Institut de France déplorait la perte de son illustre membre ; la presse du monde entier se mettait en deuil, la pensée universelle pleurait ! Plus tard, on apprit que Castelar n'aurait pas les honneurs militaires, que l'on avait défendu aux artilleurs de se réunir pour rendre hommage à l'organisateur de l'artillerie, à l'ancien président qui avait tant fait pour l'armée ; ensuite, que l'on donnait aux généraux l'autorisation d'assister aux obsèques mais en petite tenue et sans écharpe. La presse fit son devoir. On y parla clairement, on y dit de dures vérités. Cependant le cadavre de Castelar arrive à Madrid ; douloureux triomphe ; il

est déposé au palais du Congrès. Là, défila le peuple, rendant un suprême hommage au pasteur des foules ; et l'aveugle que j'avais entendu chanter passa parmi la multitude, faisant au cadavre une visite dont parla le *Libéral*. Car il advint, qu'en voyant la guitare qu'il portait sous le bras et ses yeux privés de lumière, quelqu'un lui demanda : « Pourquoi viens-tu ici, toi qui ne peux le voir? » Et il répondit : « Mon lazarille le verra pour moi. » Et que dire de cet humble ouvrier, qui vint avec sa fillette en deuil, laquelle avait apporté un petit bouquet de fleurs et demanda la permission de le déposer sur le cercueil parmi tant de couronnes monumentales.

Et ce fut l'enterrement. La douceur d'un ciel d'aquarelle se répandait dans l'atmosphère du soir; Madrid débordait comme un vase d'eau bouillante. La circulation étant suspendue dans les rues que devait parcourir le cortège funèbre, la foule s'agglomérait, les balcons s'emplissaient. La calle de Alcalà, la Puerta del Sol et la calle Mayor étaient inondées par le fleuve humain. On attendait là depuis de longues heures. Enfin, l'on voit apparaître au loin le peloton bleu de la garde civile, à cheval. Ils ouvrent le chemin à travers la foule épaisse, et le défilé commence. Des couronnes à profusion le précèdent; celle du *Libéral* se détache énorme et noire sur un fond de soie blanche; puis viennent les pensionnaires de l'hospice et de l'asile Saint-Bernard; les délégations de diverses associations; les commerçants, nombreux; l'Académie d'Histoire, l'Athénée, le Cercle des Beaux-Arts; là je remarque Nuñez de Arce, pâle et nerveux ; voici la petite barbe blanche de Zapata; à ses côtés, le musicien Breton ; et voilà Echegaray, l'air malade et fatigué. Et c'est tout le Madrid des célébrités, journalistes, artistes, savants, académiciens. Et le clergé, en surplis, reconnaissable à la manche paroissiale, entonnoir noir et or. Et voici venir Castelar, mort, dans son carrosse sévère. Tout le monde se découvre, chacun lui offre son dernier salut. Sur le cerceuil on ne voit

qu'un pauvre bouquet de fleurs, isolé... C'est le bouquet de la petite fille de l'ouvrier! La garde d'honneur, composée de soldats de la garde civique le suit. Soudain, l'on entend la foule crier : « Bravo! Bien! » Ce sont les militaires venus malgré la mesquinerie du ministre. Bravo, bien! C'est le panache blanc de Martínez Campos le dernier grand guerrier, en tenue de gala; c'est Weyler, venu sans panache, mais la poitrine constellée de décorations et de médailles, Weyler de terrible mémoire, mais qui aujourd'hui conquiert pour un instant les sympathies, petit, acéré, morne, et la mâchoire saillante, révélatrice et serrée. Bien! Bravo! Ce sont les panaches, ce sont les broderies d'or, ce sont les uniformes de tant d'autres généraux, d'innombrables chefs et officiers qui, malgré tout, honorent Castelar; c'est la commission du corps d'artillerie qui porte son offrande. Bien! Bravo! C'est l'ancienne Espagne applaudissant ces épées qui se souviennent de la chevalerie! Vive l'Espagne!

D'autres délégations passent encore et puis des diplomates chamarrés d'or, parmi lesquels on remarque le Nonce et l'ambassadeur de Chine, vêtu de soie, avec son bouton de cristal et sa plume de paon. C'est ensuite la présidence du Conseil et la garde civique qui clôt la procession et puis du monde, encore du monde. Et la rumeur générale se précise contre ceux-là qui n'ont pas su rendre hommage à la mémoire du plus grand espagnol de son temps, à qui pourtant ses adversaires eux-mêmes offrent une palme lorsqu'il s'en va sur le chemin de l'éternité, et pour qui il ne s'est pas trouvé une seule langue espagnole qui ne lui consacrât quelque parole d'admiration, comme au fils qui sut le mieux, à la face de l'univers, honorer la mère-patrie. Et ceux qui ont blessé cette patrie bien-aimée par des rancœurs inouïes envers le cadavre de celui qui, durant sa vie noble et glorieuse, les combattit face à face, sont ceux-là même qui ont contribué au malheur national parce qu'ils

étaient des dégénérés, des faibles, ou les instruments aveugles de l'erreur et de l'incurie ; ce sont ceux-là qui revinrent de la défaite avec une étonnante fraîcheur et qu'une voix trop éloquente du Congrès condamna à être pendus avec la ceinture de leur uniforme... *Militaribus curie et severitate morum*... Castelar n'était-il pas grand admirateur de Tacite ?

L'art oratoire étant presque un art théâtral, principalement fondé sur des dons physiques que le temps amoindrit, le Castelar des dernières années n'était que le reflet de celui des victoires passées. Lui-même disait récemment, dans un discours : « C'est pour cela que les orateurs disparaissent, comme disparaissent les héros, quand il n'y a point de guerre ; c'est pour cela que notre imagination s'ankylose, que notre entendement s'atrophie, que les cordes vocales en d'autres temps harmonieuses se faussent, que l'élan replie ses ailes, que l'accent émouvant disparaît ; car, implacables, la société et la nature détruisent dans leurs machines immenses et compliquées tous les êtres qui ne servent plus à rien ou qui n'ont plus aucune tâche à accomplir dans le plan historique de la Providence. » Mais, du seuil de l'obscure cité, il pouvait, lui, se retourner et contempler son œuvre qui demeure à côté de celle qui tenait sa vie d'un écho et qui était basée exclusivement sur la sonorité de sa parole, sur le charme captivant de ses attitudes, sur la puissance de son souffle ; cette œuvre est formée d'une série d'édifices aux merveilleuses architectures, construites au cœur de sa République sur de solides terrains ou sur des sables mouvants, ou bien suspendues dans l'air où flottaient les couleurs et les lignes de sa fantaisie, elle est faite aussi de paysages frais, résumés des luttes entre les peuples et les états, entre les idées et entre les hommes des continents européens, d'Amérique, d'Asie, de l'Afrique et ce sont encore les alhambras ciselés, les kiosques du caprice ou les loggias délicates qu'il improvisait pour l'amour de l'art ; le roman qui sous sa plume devient un vaste

poème en prose ; l'histoire dont il fait un hymne multiplié, le portrait d'un personnage, l'esquisse d'une idée qui devient une ode ensorcelante ; ou le grand poème en prose, qui se déroule en ondes ou par à-coups, métrique cyclopéenne ; ou la ville de marbre pleine d'antiques richesses qu'il sculpte avec ses souvenirs d'Italie, ou le monument de marbre aussi qu'il élève à Byron, et cent statues, mille bustes, un million de camées, le tout décorant le singulier jardin où le vent agite d'harmonieux lauriers de Grèce et de robustes chênes romains. Et cet idéaliste, cet optimiste n'a pas pu voir, en partant, les nuages couleur de rose qui sur le monde eussent présagé des jours de bonheur et de tranquillité, il a vu au contraire les nuages menaçants qui obscurcissent le ciel, tandis que les membres du Congrès de la Paix se réunissent et délibèrent à la Haye. Le dernier article qu'il publia dans le *Temps* montre la France peu disposée à oublier ses griefs contre l'Allemagne, l'Allemagne chaque jour plus militarisée, qui ne permet pas la moindre atteinte à sa prépondérance, l'Angleterre et les Etats-Unis tacitement d'accord pour imposer au monde l'hégémonie des pays de langue anglaise. Et il conclut : « Le mécontentement du gouvernement italien, résultat récent de ses échecs diplomatiques en Chine, les difficultés soulevées entre la France et l'Angleterre au Soudan et sur le Nil, l'accroissement de la marine anglaise qui exige un arrêt des amortissements et lui cause un important déficit, le changement de l'Amérique qui transforme son caractère industriel et laborieux pour l'aiguiller vers la guerre et les conquêtes, le partage de la Chine souhaité par des ambitions universelles, le développement des chemins de fer russes en Mongolie, les conflits qui se produisent au Transvaal entre le président Kruger et le Napoléon déséquilibré du Cap, les menaces envers le Portugal et ses colonies, les craintes et les épouvantes, aussi fondées que légitimes de notre malheureuse Espagne, la rivalité de la Turquie et de la Grèce,

de la France et de la Prusse, de la Russie et de l'Angleterre, les émeutes en Autriche, le mouvement intérieur qui réclame une Allemagne plus vaste et plus nombreuse que l'Allemagne actuelle, les germes de discorde entre les grandes puissances qui naissent des extensions territoriales de leurs colonies, toutes ces choses nous disent qu'après l'exposition de 1900 nous n'aurons plus une heure de paix, et que des éléments de guerre seront partout disséminés et répandus. » Et malgré tout, en terminant. il bénit le Congrès de la Paix.

Le prince prodigieux de l'éloquence castillane, l'étonnant artiste de l'idée écrite, le prédicateur de la liberté a pénétré partout, dans le domaine de l'unique, de l'éternel, de l'infini, et là où toutes choses sont comprises. Le « serin » de Taine a volé comme un aigle. Sur quel roc céleste se posera-t-il afin que son âme diamantine et pure prenne dans la liberté de la mort la route nouvelle, où souffle le vent de Dieu ? L'Espagne lui élèvera un monument de marbre et de bronze ; son nom résonnant parcourra les âges comme une orbe d'or. Un temps viendra peut-être, dans lequel son esprit se réjouira dans l'ombre du mystère en voyant fleurir son idéal en un printemps inespéré. Imaginez une cité, Walhalla ou Jérusalem des âmes qui passèrent sur la terre et qui accomplissent maintenant leur mission semi-divine, cité de héros, d'artistes, de saints, de savants, de poètes ; les génies de la force, les génies de la beauté, les génies du caractère et du cœur, les génies de la volonté. Dans l'air plein de lumière les ondes de la pensée passeront comme dans un suprême effluve électrique. La personnalité qui subsiste ne s'opposera plus à la mise en commun de la gloire ambiante. Eh bien, j'imagine alors notre bon et grand Castelar, dans le chœur immense de ces immortels, entendant un jour, dans un instant du futur, une voix qui donne à celui qui l'entend une splendeur nouvelle, une voix inespérée, venue de la terre et qui l'émeut à l'infini. Ce sera lorsque l'Espagne ayant relevé

la tête comme aux jours anciens, pleine de l'orgueil que lui donnera sa force nouvelle et les battements de son sang renouvelé. Auprès des bocages de cette sublime cité, Jérusalem ou Walhalla, les penseurs et les rêveurs continuent leur ascension progressive, construisant les usines de leurs calculs, les palais de leurs fantaisies. Et j'imagine, à cette heure du Seigneur, le tribun lyrique qui, dans l'éternité, sourit en écoutant venir du côté de la terre, du côté des colonnes d'Hercule, quelque chose qui ressemble à un salut et au tonnerre : un rugissement.

PLATON. — Qu'est-ce que cela ?

CASTELAR. — C'est mon Lion !

(*Espagne Contemporaine*. Trad. par Max Daireaux.)

ROME

(4 octobre 1900.)

Est-ce un écheveau de soie, est-ce une fleur, est-ce un lys à cinq pétales, un lys pâle et vivant, ou quelque oiseau au fin plumage? Non, ce n'est point un écheveau de soie, ni un lys, ni un oiseau délicat, c'est la main du Pontife, la dextre de Léon XIII que je viens de serrer entre mes doigts, et mon baiser sincère s'est posé sur la grande émeraude de l'épouse, dont l'irradiation d'espérance infinie récompense la foi que, ni les frottements du monde plein de malignité, ni la lime des livres, ni les âpres acides des philosophies nouvelles n'ont pu effacer de mon esprit. Bénie soit la main qui m'éloigna de Paris, afin que par hasard je me trouvasse à Rome au moment de l'arrivée du pèlerinage argentin. Rien n'est plus mystérieux et divin que le hasard. Je ne croyais pas avoir le temps de parvenir à connaître le Pape blanc; je pensais que lorsque j'arriverais dans la ville œcuménique la légère lampe d'albâtre se serait éteinte déjà. La lampe s'éteint ou bien il semble qu'elle s'éteigne, encore que de temps à autre elle ait des lueurs inusitées qui paraissent venir d'une huile surnaturelle et qui font croire à ces miracles de la volonté, qui sont à tout prendre les miracles de Dieu. C'est le temps dans lequel l'armée Sainte amène à Rome des caravanes de croyants, venus de tous les points du monde catholique. Ce que le plaisir entraîne à Paris, la Religion le conduit vers la Ville Eternelle; un courant humain qui sans cesse se renouvelle, cœurs fervents que le sang des diverses races anime, lèvres qui

prient en toutes les langues, citoyens de la Cosmopolis chrétienne qui d'un souffle pareil proclament l'unité de la foi dans la capitale de Pierre et de Paul « *Civis romanus sum* ».

Avant d'approcher le Pontife, de lui baiser la main, d'entendre sa voix, je l'avais vu deux fois à Saint-Pierre, l'une au cours des cérémonies de béatification, l'autre alors qu'il répandait des bénédictions sur des milliers de Chrétiens. Ce ne fut point la première rencontre qui m'émut l'âme davantage, car c'est à l'imagination surtout que parlent la pompe solennelle des rites, la musique singulière sous les voûtes imposantes et somptueuses de la Basilique, les rouges tentures qui empourprent la vaste nef centrale, dans laquelle le baldaquin superbe montre les torsades de ses colonnes salomoniques, la présence des hauts ministres, et des princes ecclésiastiques, l'assemblée de fidèles qui saluent l'empereur des catholiques. Depuis Taine, on a trop souvent écrit à ce sujet le mot « opéra » pour que ma loyauté respectueuse ne se soit pas sentie troublée par les inconvénients qu'entraînent l'habitude de penser et le métier d'écrire. Ce fut la seconde fois que je vis le mieux et sentis le plus profondément le pâle vicaire de Jésus-Christ.

Les nefs grouillaient de gens les plus divers. Des pèlerins de plusieurs pèlerinages portaient des insignes sur leurs bras ou leurs poitrines. Des religieuses, de couleurs variées, circulaient à travers la foule énorme; des teutons grands et blonds, aux visages massifs, aux épaules larges, parlaient entre eux d'un air grave; des curés et des séminaristes espagnols causaient et plaisantaient bruyamment; des prêtres français, pleins d'un chauvinisme fervent, chantaient des hymnes, dans lesquels ils recommandaient tout spécialement la France au Père Eternel. Des gens de la campagne italienne, aux costumes pittoresques, égayaient de leurs étoffes voyantes et de leurs orfèvreries brillantes et bizarres la masse compacte, la réunion serrée des correlégionnaires. Les étendards des pèlerins appa-

rurent et l'on entendit les longs applaudissements des groupes partiaux. Un drapeau français, qui passa isolé, obtint un salut général d'applaudissements et d'acclamations. Là-haut, sur l'autel, au-dessus de la tombe de Pierre le Pécheur, une inscription latine demande au Seigneur de prolonger la vie de Léon XIII. C'est la prière tacite de toutes ces âmes réunies pour une même fin, à l'abri du colossal monument de Bramante ; c'est la grâce qu'implorent sous tous les climats de la terre, des millions de fidèles. Les tribunes, dressées autour de l'autel où doit officier Sa Sainteté, sont noires d'habits et de mantilles. Des visages de tous les âges se confondent. Les mantilles couvrent des chevelures blanches ou parent des têtes éclairées par de jeunes yeux amoureux, qui s'efforcent de paraître sévères à cause de la majesté du lieu. Soudain, tandis que se prolongent les cantiques des Français, là-bas à l'entrée de l'église, du côté où s'ouvre la Porte de Bronze, entrée du Pape, s'élève une rumeur qui croît et puis éclate en clairs applaudissements qui se propagent et résonnent dans les vaisseaux dorés de la Basilique. Les Gardes Suisses ont apparu ; les casques romains des officiers reluisent ; les soldats aux uniformes michelangesques présentent les hallebardes, et l'on distingue une chose blanche qu'entoure un cadre rouge ; une chose qui s'approche parmi les explosions de voix et les mouchoirs agités : c'est le Pape sur sa chaise. Le pape Léon est déjà près de moi, il va passer devant mes yeux. Un groupe d'Espagnols lance des vivats qui détonnent ; un groupe d'Allemands fait retentir le tonnerre de ses « Hoch ! Hoch ! Hoch ! » tandis que les Italiens répètent leur habituel « E viva il papa ré ». Sur le siège écarlate, de temps à autre, faisant un visible effort, un doux fantôme se soulève, un être qui déjà n'est plus terrestre et qui d'un seul geste apaise les angoisses, faisant sourde la force du néant, le bras s'agite débile et la main blanche égrène les bénédictions, comme les grains d'un

rosaire invisible, comme les raisins d'une céleste grappe. Lorsqu'il passe devant moi, une coulée de soleil, oblique et vibrante, tombe sur la mystérieuse figure, et pour la première fois je puis voir le pape Léon, que baigne la lumière ; cent fois peint, mille fois décrit, il n'est point de paroles, il n'est point de couleurs qui puissent rendre la sensation de la réalité. Tous se rencontrèrent dans la vérité, lorsqu'ils se sentirent impressionnés par sa blancheur. Vous rappelez-vous le vers : « Il n'est rien de plus blanc... » Ajoutez les neiges aux lins, les cygnes aux écumes, et joignez-y des pâleurs de cire, les tons suaves de la pulpe des lys et des roses-thé et ajoutez encore l'albe transparence de quelque ambre eucharistique, puis animez cela d'une onde vitale inexplicable, et voilà ce qui dans cet instant passa devant mes yeux, dans la gloire du soleil. Comment respire ce tendre être fantômatique ? Comment la fragile lampe d'albâtre donne-t-elle encore de la lumière ? Et lorsqu'éclatèrent les chants rituels et que le Saint-Père s'en fut vers l'autel, quels bras inconnus le soutinrent ? Et quelle onde sonore mit dans sa voix cette force qui éparpilla son chant à travers les nefs immenses de telle façon qu'il semblait incroyable qu'il put prendre sa source dans ce corps de colombe ? Quand il revint, une nouvelle tempête d'enthousiasme se déchaîna sur son passage. Je vis autour de moi des barbes blanches et des joues fraîches, trempées des larmes les plus pures. Le Pontife ne portait pas la tiare constellée, triplement royale ; il n'avait pas à ses côtés les palmes orientales. Simple, il passa sur sa rouge chaise à porteur comme une perle sur un pétale de rose. Puis il s'évanouit à mes yeux, comme dans un songe.

La troisième fois, m'étant joint au pèlerinage argentin, grâce à l'amabilité de l'évêque, Mgr Romero, homme de toutes les amabilités, je pus, à deux reprises, me trouver devant le Souverain Pontife. Le matin, de très bonne heure, le perruquier m'avait trouvé quelques nouveaux cheveux blancs ; mais,

moi, en échange, et pourquoi ne le dirais-je pas? je sentais dans mon cœur et dans mon esprit beaucoup de ce que j'avais éprouvé jadis à mon premier rendez-vous d'amour, à l'apparition de mon premier livre. Au fond de mon être s'éveillait comme un parfum de prime jeunesse, et toutes les lectures, toutes les opinions furent impuissantes à embuer de la plus légère vapeur ces heures cristallines. Le vieillard horrible de Zola, l'amateur des ragots d'antichambres, le jésuite sinueux, le démagogue complaisant des démocraties modernes, le pape des journaux, disparut, s'effaça complètement de ma mémoire, pour faire place au pape colombien, au petit vieux sacré qui représente vingt siècles de Chrétienté, au restaurateur de la philosophie tomistique, au pasteur blanc dont le sourire est suave, au vieillard paternel, au poète.

Le rendez-vous était pour onze heures, et, conduits par Monseigneur, est-il besoin de dire que nous fûmes exacts. Notre insigne bleue et blanche sur la poitrine, nos cartes rouges ou violettes à la main, nous gravîmes les escaliers du Vatican, nous passâmes par la porte de Bronze et nous pénétrâmes dans la salle Clémentine, gardée par les Suisses, où nous devions recevoir la bénédiction individuelle. La salle Clémentine, vous en souvient-il? C'est la salle que vit Pierre Froment dans le roman. « Cette salle Clémentine, immense, semblait sans bornes à cette heure, dans la clarté crépusculaire des lampes. La décoration si riche, les sculptures, les peintures, les dorures se noyaient, n'étaient plus qu'une vague apparition fauve, des murs de rêve, où dormaient des reflets de joyaux et de pierreries. Et d'ailleurs, pas un meuble, le dallage sans fin, une solitude élargie, se perdant au fond des demi-ténèbres... Il se contente de regarder autour de lui en évoquant les foules qui avaient peuplé cette salle. Aujourd'hui, encore elle était la salle accessible à tous et que tous devaient traverser, simplement une salle des gardes, pleine toujours d'un tumulte de pas,

d'allées et venues sans nombre. Mais quelle mort pesante dès que la nuit l'avait envahie et comme elle était désespérée et lasse d'avoir vu défiler tant de choses et tant d'êtres. » Je n'eus pas la même impression que Pierre. Au contraire ! Envahie par la lumière qui entrait par les fenêtres latérales, la salle immense et sévère semblait nous souhaiter la bienvenue. Les figures des fresques dans leurs attitudes et dans leur emphase symbolique, la Justice, la Foi, les Scènes de l'entrée, la Gloire du Saint-Esprit dans le tableau du fond, et, au-dessus de nos têtes, dans le vaste plafond, les bras ouverts du Pontife qui monte à l'empirée soutenu par les anges, étaient d'heureux augures et nous procuraient des pensées réconfortantes. Certes, le pape Clément est un bon introducteur auprès du pape Léon. Celui-ci devait passer bientôt et s'arrêter parmi nous, pour aller ensuite dans la Basilique bénir d'autres pèlerins venus par milliers de tous les points du globe. Tandis qu'un maître des cérémonies nous place dans l'ordre habituel et que Mgr Romero pénètre dans les salons intérieurs en compagnie d'un autre prélat, j'observe. A l'entrée de la salle, deux hallebardiers gardent la porte et à l'extrémité opposée une escorte de ce corps archaïque et voyant attend le moment de rendre les honneurs.

De rouges « bussolanti » circulent d'un point à un autre. Un jeune franciscain, au visage intelligent et noble, entre pour donner quelques ordres. Par bonheur, mon nom est parvenu à ses oreilles et il me surprend pas son affabilité inespérée. C'est le sécrétaire du cardinal Vivès. Les Argentins sont divisés en deux groupes. D'un côté les prêtres, de l'autre les laïques. Les visages, ou du moins presque tous les visages, révèlent une incontestable foi dans le caractère extra-humain du vieillard apostolique qui, d'ici peu d'instants, apparaîtra à nos yeux ; quelques-uns, certes, reflètent l'espoir préconçu, d'assister à un spectacle théâtral et profane. Les femmes toutes distinguées

et modestes, toutes sans exception, manifestent la grâce d'une foi sans réserve. D'ailleurs, sous leurs vêtements simples et noirs et leurs coiffures pareilles, elles semblent toutes égales; et, aussi bien, là-bas dans les régions invisibles et suprêmes, le fils du Charpentier, qui était de la race de David, ne fait-il point de différence entre les millions et les quelques pauvres piastres qui traversèrent les mers. Une hallebarde a frappé le sol, une voix, la Garde se forme. C'est un Cardinal qui passe. Nous causons avec le groupe de la presse. Il y a là, solitaires et voyants, deux fracs constellés de décorations. Le photographe prépare son appareil, pour un résultat qui sera vain. Après une longue attente, on entend une rumeur; un bruit de pas, la Garde se forme, présente les armes. Des casques romains crétés d'or, des gorgerins antiques et des pourpoints, des épées nues, des cardinaux, des évêques, une chaise à porteur toute rouge et que l'on pose à terre. Sur la chaise, pareil à un joyau dans un écrin : Léon XIII. La garde forme le carré. Le baise-main commence. L'on ne doit demeurer que quelques secondes, mais nous sommes nombreux: Mgr Romero debout auprès du siège, fait les présentations. Lorsque vient mon tour, je puis voir à loisir le Saint-Père. Non, aucun de ses portraits ne lui ressemble, pas même celui de Benjamin Constant que je viens de voir à Paris, et dont on dit que c'est un chef-d'œuvre. Quel est le « farceur »[1] qui sur cette grande bouche aux lèvres fines, pleine de bonté, prétendit voir le sourire de Voltaire. La tête est vive d'une vivacité enfantine qui rejoint l'extrême vieillesse; le front est beau, bien modelé sous la neige solide des cheveux très blancs; les yeux sont sombres et brillants; ce ne sont point les deux diamants noirs scrutateurs dont parle Zola, mais deux lueurs qui annoncent des lumières intérieures; les oreilles grandes, transparentes comme le nez, ont une

1. En français dans le texte.

aristocratique dignité ; le cou lilial soutient à peine le globe du crâne ; le corps mince est d'une invraisemblable délicatesse. Lorsque nous fûmes face à face et que j'offris le baiser du respect, je vis la main, je touchai cette incroyable main papale sur laquelle brillait l'énorme émeraude de la bague, cette main qui me semblait être un écheveau de soie, un lys à cinq pétales, un lys vivant et pâle, ou peut-être un oiseau au plumage délicat. Et le regard de ces yeux, et la voix qui me paraîssait presque extra terrestre et qui s'échappait de ce corps fragile, de cette chair de Sèvres, faisait songer à quelque fil miraculeux qui, par la vertu du prodige, eut soutenu le poids vital. On se demande comment la plus insignifiante impression ne brise pas ce fil plus léger qu'un cheveu de la Vierge, et cependant il résiste au cours des nombreux hivers, à l'orbe catholique qui gravite autour du blanc Pasteur, à la tâche physique, qui lasserait un homme robuste, de lever le bras, ce pauvre bras sénile, pour répandre mille et mille bénédictions. Une enfant passa, elle baisa à son tour sa main, et il lui sourit lui-même comme un enfant ; il voulut la caresser mais la petite créole effarouchée, preste, s'échappa. On souleva la chaise, l'escorte, les chevaliers palatins, les dignitaires auliques se mirent en marche vers Saint-Pierre.

Une atmosphère de vénération flottait sur ce tranquille triomphe lorsqu'éclatèrent les vivats — inutiles, insolites. — Notre silence était plein de tant de choses en cet instant ! De moi, je dirai que pendant un moment j'ai vécu dans un monde de souvenirs. C'était l'enfance de musiques et de roses, la lointaine enfance, pendant laquelle l'âme libre et neuve semble voler agile comme un oiseau de rêve parmi les arbres du Paradis. C'étaient les vieilles cloches de l'église appelant à la messe ; les habits du dimanche tirés des meubles emplis de camphre ; le chemin de la cathédrale parcouru à la clarté de l'aube ; la sortie en pleine lumière matinale ; la douceur de la maison

tranquille ; la bonne grand-mère et ses répons ; l'image de la Vierge venue de Rome ; le curé qui allait faire sa partie de cartes et le grenadier en fleurs sous lequel les lèvres adolescentes connurent ce qu'était le premier baiser de la cousine blonde, car le premier temps de la foi est aussi le premier temps de l'amour. Et c'était la Semaine Sainte, avec ses cérémonies symboliques et ses processions joyeuses comme des fêtes nuptiales, avec l'enterrement du Vendredi-Saint auquel les femmes assistaient, vêtues de deuil, et vers lequel m'attiraient les chanoines sous leurs longues chapes violettes ; le « lignum crucis » porté dans la nuit au son des tristes trompettes qui brisaient l'ombre du silencieux firmament noir. Et c'étaient là mes premières années écoulées dans l'amitié des jésuites, dans le silence du couvent, dans la chapelle fleurie de cierges, où mon esprit jugeait possible les palmes des Gonzagues, les nimbes des Stanislas. Ce fut alors que s'ouvrirent à l'aurore les premiers rêves, ce fut alors que furent rimées les premières strophes. Et la mémoire des sens éveillait maintenant en moi la sensation des choses passées, depuis longtemps déjà perdues. Vision de lampes rituelles, de cires nombreuses, d'autels décorés sur lesquels se tiennent dans leur immobilité d'idole les statues des Vierges et des Saints ; couleurs, pierreries, or des chasubles ; noires silhouettes des prêtres qui se perdaient dans l'ombre des nefs et dans les corridors compliqués du couvent ; odeur de la cire, de l'encens, des fleurs placées devant les images ; odeur des habits du père confesseur ; odeur de la petite tabatière où puisait ce vieillard cassé, ce saint vieillard qui me comblait de conseils et de médailles et qui portait si bien son nom de tourterelle innocente... Pauvre Père Tortolini !

Quand Léon XIII revint de Saint-Pierre, un autre groupe de pèlerins attendaient sa bénédiction ; je le vis une fois encore. Il était plus pâle si possible, et il semblait qu'il eût plus de

difficultés à faire les gestes de la tête et des bras. Je crains que le Dr Lapponi n'interdise d'ici peu la répétition de ces audiences, ces allées et venues à la Basilique. Qui sait si l'un de ces jours le miracle ne cessera pas ; le prodige a une fin, et cette vie fragile comme un calice de Murano, craque, se brise et se défait au souffle léger de l'air.

Je contemple à nouveau ses yeux qui brillent d'un aimable feu ; son sourire un peu triste, un peu las ; sa main qui donne encore une dernière bénédiction.

Et on l'emporte avec le même cérémonial qui présida à l'arrivée ; casques romains crétés d'or, suisses portant l'uniforme rouge, noir et jaune, hallebardes, épées nues, colliers, gorgerins, pourpoints, comme sur les tableaux et les gravures. Rumeur des gens. Silence. Il est passé.

Ah ! La Pâle Mort tourne errante dans le palais ; la camarde est impatiente d'entrer au Vatican et d'entendre le marteau d'argent du Cardinal camerlingue toucher le front de Joachim. Et le vieillard sent ses retours, son vol, le bruit métallique de la faux toute prête comme dans le tableau d'Arcagna. Et le poète couronné de la tiare, répétera ses propres vers :

« Quanto all'orechio mio suona soave
« a te, madre Maria, ripeter Ave !
« Ripeter ave e dirti : o madre pia,
« e a me dolce e ineffabile armonia.
« Delizia, casto amor, buona speranza,
« tale tu sè, ch'ogni desire avanza.
« Quanto spirto m'assal maligno e immondo,
« quanto d'ambascie più m'opprime il pondo,
« e l'affano del cor si fa più crudo,
« tu mio conforto, mia difesa e scudo
« se a me tuo figlio, apri il materno seno,
« fuggi ogni nube, il ciel si fa sereno.
« Ma gia morte s'appressa ; deh ! in qu ell'ora,
« madre, m'aiuta : lene, lene allora
« quando l'ultimo di ne disfaville,
« con la man chiudi le stanche pupille ;

« e conquise il demon che intorno rugge,
« cupidamente, all'anima che fugge
« tu pietosa, o Maria, l'ala distendi;
« ratto la leva al cielo, a Dio la rendi.

Ces notes, qui rappellent dans les temps modernes la prière rimée du plus catholique, du plus désespéré des poètes et, dans les temps anciens le fervent et harmonieux Jacopone da Todi, vous feront souvenir que le Pasteur des agneaux de Jésus est aussi un arcadien des prairies d'Apollon. Rien n'est plus beau que ces lutteurs de Dieu ou des peuples dans l'époque avancée de leur âge; favorisés par le génie, ils gardent à l'heure de leur splendide couchant, dans les années des neiges tranquilles, le culte de la Beauté, la passion généreuse de l'art, le goût de l'arrangement mélodieux des mots, et ils cultivent les fleurs d'antan, les roses immortelles, pour l'amour toujours sain et fécond de la lyre. J'ai imaginé que je rencontrais le Saint-Père, par un matin des calendes de mai, rajeuni, toujours souriant, et possédé en cet instant de ce sens olympique qui lui fit manier les cordes vibrantes de son instrument lyrique de telle façon que les pieds de ses hexamètres frappaient le sol sacré de la terre latine et le faisait retentir au rythme même que scandait le galop des quadriges magnifiques d'Horace. Le Pontife m'accueille et, tandis que Pegase dans les herbes broute, que les lys nous encensent de leurs encensoirs, que les jasmins font pleuvoir leurs étoiles de neige et que les moineaux tiennent des conciliabules dans les branches des pins, je lui dis à peu près ceci : « Père Bienheureux et très cher collègue, je vous répéterai une chose que vous savez mieux que moi et que je vous dirai en vers savants et en strophes éclatantes si je savais le latin aussi bien que vous. Le ciel est bleu, le printemps s'avance aimable avec son cortège fleuri, comme dans la peinture de Sandro; la chanson de l'eau, l'éclat du soleil font palpiter la terre; louons le Seigneur. Frate Sole nous envoie son salut,

notre sœur la rose son message, notre sœur la femme son sourire : louons le Seigneur. Vous vous êtes mêlé à la lutte des hommes, quand vos troupeaux ont commencé à s'affronter pour combattre vous êtes intervenu par le silence et vous avez bien fait. Vous avez envoyé vos Encycliques voler sur le monde, aigles de paix. Vous êtes divin, vous avez été sacerdotal, « sacerdo magnus » ; vous êtes humain, vous avez été habile. Tantôt vous avez approfondi la Théologie , tantôt vous avez exercé la Diplomatie. Vous avez montré aux peuples que vous êtes avec eux, aux rois vous avez indiqué le chemin. La rumeur de l'Avenir vous a-t-elle par hasard annoncé ce qui s'approche ; savez-vous par hasard, « Lumen in cœlo », ce que les signes d'aujourd'hui prédisent pour l'instant où, dans la rouge aurore, le soleil apparaîtra au jour de demain ? Saint-Père, Pierre Froment ne laissait pas que d'avoir raison. La parole de « canditione opificum » a passé sur la tête de ceux d'en bas, et bien peu sont ceux qui parmi les opprimés ont senti votre bienfaisante influence.

« Plus d'une fois vous avez montré le chemin de la vérité, vous avez fait l'impossible pour éviter les guerres et les discordes. Vous avez dû discuter avec les chanceliers et les ambassadeurs, avec M. de Bismarck, avec M. de Canossa, avec M. Hanotaux, avec M. de Giers. Cher collègue, Marron valait mieux. Oh ! Poète Pontife ! Marbodio est sur votre tiare, Minucio à votre gauche, à votre droite Grégoire ; quand vous célébrez la messe, vous faites communier les neufs Muses, tandis que dans les chœurs de la Sixtine la même infécondité refleurit en blanches gerbes de cantiques ; là, auprès de la Foi, l'Art a trouvé sa demeure. Gloire aux papes qui s'entourèrent de peintres, de sculpteurs, d'orfèvres ; à ceux qui aimèrent et protègèrent les poètes et à ceux qui, comme Eneas Silvio Picolommini et vous-mêmes, ajoutèrent la couronne de lauriers à la la triple couronne pontificale et versèrent dans le vase d'or l'eau puisée à la fontaine des Muses. Vous êtes philosophe et,

survolant les modernes, vous êtes remonté à la Source de la Somme; vous êtes théologue et, dans vos pastorales, vous donnez l'essence de votre pensée réchauffée par les langues de feu du Saint-Esprit, vous êtes juste et du haut de votre trône vous donnez à chacun ce qui lui appartient, encore que vous ne soyiez pas en très bons termes avec César ; vous êtes poète et par vos discours et par vos chants, hexamètres latins, hendécasyllabes italiens, vous avez loué Dieu, sa puissance et sa grâce sur la terre.

« Là-bas, dans votre palais, dans la Stanza de la Segnatura, Raphaël, que l'on nomma le « Divin », a peint quatre figures qui sont les points cardinaux de votre esprit. La Philosophie, grave, montre au-dessus des choses de la terre son regard pénétrant et sa noble attitude ; la Justice, par tout ce qu'elle signifie de sévère, est la maîtresse de l'harmonie ; la Théologie sur sa nue est vêtue de Charité, de Foi, et d'Espérance, mais la Poésie nous apparaît comme si elle renfermait en elle ce qui unit le visible à l'invisible, la vertu du ciel à la beauté de la terre ; et c'est ainsi que, lorsque vous irez frapper aux portes de l'Éternité, elle ne laissera pas de vous conduire et de vous accompagner dans la cité paradisiaque vers le jardin où parfois se délassent Cécile et Béatrix, et où n'entrent certainement que ceux-là seuls qui furent justes. »

Et Léon XIII souriait d'un sourire plus joyeux que son sourire coutumier, et les moineaux et les abeilles du jardin me donnaient raison. Les jets d'eau se recourbaient en arcs diamantins; sur les conques de marbre et dans les bassins sonores, rejaillissaient les écumes irrisées, la nature sacrée en une invisible vibration luttait pour faire connaître le mystère profond de son cœur ; et, aux côtés de Léon, je vis, pareilles à quelque chœur splendide, les Heures qui portaient dans leurs mains des flûtes et des cistres. Et Jésus-Chtist passait dans l'air azuré, comme sur un char triomphal, ce n'était point le Christ de la

Passion, mais le Jésus de la Transfiguration, un divin musagète fort et superbe ainsi que dans le jugement de Michel Ange, et auréolé d'une chevelure d'or, auguste dans sa magnificence. Et je dis encore « Très Saint Père : l'Art et la Religion doivent cheminer ensemble au service du Père Éternel. Voyez les vignes fraîches qui tendent leurs rameaux au soleil ; les branches des oliviers semblent être, dans le souffle du vent, des métaux harmonieux ; les enfants rient sous les ramures, la vive lumière se répand sur le Tibre taciturne. Les nations attendent la venue de la paix inamovible ; les hommes veulent enfin que leur Douleur soit rachetée ; et il est temps déjà que Dieu fasse résonner ensemble des psaumes et de nouvelles harpes ! »

Et lui à moi : « Louons le Seigneur ! »

(*Pèlerinages.* Trad. par Max Daireaux.)

TRISTESSE ANDALOUSE

Avez-vous entendu chanter un « cantaor »?[1] Si vous l'avez entendu, vous vous rappelez cette voix large et plaintive, ce visage rasé et sérieux, cette main qui agite le bâton pour marquer la mesure. Il semble que ce chanteur soit sur le point de mourir; il semble que sa race disparaisse; il semble qu'elle ait disparu. Pour moi, il m'a été donné plus d'une fois d'être troublé par tel gémissement de l'au-delà, par telle vibration d'âme, de souffrante harmonie, stance pleine de musique brisée, et qui s'enfonce dans les abîmes de l'espace, conduite par on ne sait quelle anxiété. Le « cantaor », aède des terres étrangères, a recueilli l'âme triste de l'Espagne mauresque, et sa voix la répète en gémissements, en longs « hélas », en lamentations de passion, désespérés. Mieux qu'une peine personnelle, c'est une peine nationale dont ces hommes gémissent au son de leurs hystériques guitares. Ce sont des choses anciennes, ce sont les choses mélodieuses ou furieuses des palais arabes... J'ai entendu Jean Breva, le plus renommé des « cantaor », celui qui accompagnait le joyeux roi Alphonse XIII dans ses jeux. Jean Breva hurle ou se plaint, loup ou oiseau d'amour, faisant entrevoir tout le passé de ces régions brûlées par le soleil, tout ce que furent les maures, toute la tristesse immense de la terre andalouse; tristesse du sol fatigué par les flammes du soleil, tristesse mélancolique des femmes aux grands yeux, singulière tristesse de

1. Barde populaire andalous.

ces chants mèmes dont il n'en est pas un que l'on ne puisse entendre et qui ne dise la rixe au couteau, le deuil, la vierge douloureuse, ou l'agonie crépusculaire. Au bord de la mer, j'ai entendu chanter un jeune pècheur qui reposait près de sa barque et sa chanson était aussi triste, aussi amère que les stances de Jean Breva. Les fraîches jeunes filles aux joues roses, qui mettent des œillets à la fenêtre et qui ont un amoureux chantent aussi les mêmes chansons. Ainsi vont la vie et l'amour, à rebours de ce qu'imaginent ceux-là qui n'ont vu qu'une Andalousie à la française, une Andalousie d'exposition universelle ou de caisses de raisin sec. En vérité je vous le dis, c'est ici le royaume du désespoir et de la mort. L'amour populaire est inquiet et fatal. La femme aime d'un amour à la fois ardent et craintif. Elle n'ignore point qu'infidèle, le poignard de son amant lui percera la poitrine et les flancs. « Un petit coup de poignard ». Il y a quelque temps, dans un patio fleuri de Malaga où se célèbrait une fête, certaine belle fille se mit à chanter. Elle chantait merveilleusement. Et soudain, elle chanta des stances dont deux vers disaient :

« N'est-il personne qui m'envoie
« Une petite balle dans le cœur ? »

Un fou, ou peut-être un amoureux se trouvait là ; il tira son pistolet, ajusta et froidement lui envoya « une petite balle dans le cœur ». Autrefois, la dague eût remplacé le pistolet. Tous les poètes de ces régions sont excessifs, fatals et violents. Tous sont aimés du soleil. Tous ? non, en voici un qui est aimé de la lune...

Par un de ces crépuscules d'hiver, qui, sur la Méditerranée, essaye une grisaille que l'aurore prochaine effacera, j'ai commencé la lecture du livre d'un jeune poète de la terre andalouse, poète qui vient de surgir et qui est déjà le plus subtil, le plus exquis de tous les porte lyres espagnols. A feuilleter son livre

Tristes ariettes on croirait un poète étranger. Mais qu'on y regarde de plus près, il est bien du terroir comme son nom. Il s'appelle Juan comme l'Archiprêtre et Jiménez comme le Cardinal Il apparaît au moment où sur son pays commencent d'arriver les rafales du dehors, qui soufflent sur plus d'un pan écroulé de cette muraille de Chine qu'éleva l'intransigeance nationale et qu'un orgueil excessif et faux consolida. Je veux dire qu'il arrive à point pour que triomphe son effort. Pareil à tous les jeunes poètes de la fin du XIXe siècle et des commencements du XXe, il a prêté une oreille attentive à la syrinx française de Verlaine. Mais, loin de tomber dans la fade imitation, étranger aux indigences du plagiat, il a appris à être lui-même — « être soi-même »[1] — et il dévoile son âme en vers simples comme des lis et musicaux comme l'eau de source. Ce poète est malade, il vit dans un sanatorium, là-bas, près de Madrid. Ne cherchez donc point dans sa poésie la joyeuse santé ni les roses du rire. Parfois, tout au plus, un sourire, un sourire de convalescent :

« Convalescente di squisitti mali... »

Un sourire dans lequel s'insinue l'un des plus grands mystères de la vie. Quand Camille Mauclair, le critique méditatif de l'Art en silence, se plaisait à écrire des vers, il plaça un volume d'automnales sonates verbales sous l'invocation de Schumann ; c'est le mélodieux Schubert que Jiménez a choisi pour patron de son livre mélancolique et musical. En exergue de chaque groupe de poèmes apparaissent, en manière d'introduction, les notes de « L'éloge des larmes », de la « Sérénade », de « Tu es la paix ». On pénètre ainsi, sous l'influence de la musique, dans un parc de douceur et de peine où une âme amoureuse de la lune chante comme le rossignol ses ariettes crépusculaires ou nocturnes. Jamais, plus qu'aujourd'hui, on

1. En français dans le texte.

ne s'est soumis au précepte du pauvre Lélian : « De la musique avant toute chose ». Déjà le céleste Shakespeare avait dit autrefois :

> The man that hath no music in himself
> Nor is not mov'd with concord of sweet sounds,
> Is fit fort treasons, strategems and spoils ;
> The motions of his spirit are dull as night,
> And his affections dark as Erebus...

Je connais de ces êtres. Et je vois, en échange, à travers cette poésie réservée et sincère à la fois, la transparence d'un esprit fin comme un diamant et délicieusement sensible. Voici un lyrique de la famille de Heine. de la famille de Verlaine et qui, néanmoins, demeure non seulement espagnol, mais andalous, andalous de la triste Andalousie. Il est de ceux qui chantent la vérité de leur existence et clament le secret de leurs illusions, ornant leurs poésies des fleurs de leur jardin intérieur, étrangers aux spéculations « littéraires » et au monde de l'arrivisme intellectuel. Sa culture est universelle, son vocabulaire est celui de l'aristocratie artistique de tous les pays, mais l'expression et le fond sont bien à lui, comme le parfum de sa terre et le rythme de son sang. Depuis Becquer, on n'a pas entendu sous le ciel de la Péninsule, un son de harpe, un écho de mandoline, plus personnel, plus individuel. Pouvant être obscur et compliqué, il est cristallin et presque ingénu. On croirait qu'il a des timidités d'orphelin, comme son maître, — priez pour le pauvre Gaspard ![1] — si, à la clarté de la lune, l'on ne voyait briller sur ses pieds de prince les éperons d'or, qui stimulent les élans d'un jeune et ardent Pégase dont la crinière est toute humide encore de rosée matinale. Le poète dit, comme l'Iphigénie de Moreas, « doux est le soleil » ; mais ses angoisses et ses visions sont éclairées par le « clair de lune »[2]. Et l'on trouve

1. En français dans le texte.
2. En français dans le texte.

là, dans ces vers admirables et exquis, les mêmes visions, les mêmes angoisses que dans les stances populaires que chantent les filles amoureuses et les bardes sonores, hurleurs et durs. On y trouve l'irrémédiable obsession de la mort, de la pourriture sépulcrale, des cœurs brisés, de la tristesse qui tue. Mais l'artiste a une culture européenne et si ce n'était son « accent » mental on ne reconnaîtrait ni son origine, ni sa patrie, et ses ariettes pourraient être des « lieds » germaniques ou des sonatines parisiennes qu'accompagnerait la musique de Debussy. On y trouve un parfum de violettes. On y trouve des paysages entrevus comme au travers d'une vitre, des ciels et des champs de vignette. On y trouve une grande chasteté digne de Poë malgré les cris de la vie ; on y trouve des vallées qui ont un rêve et un cœur !

Une vallée a des rêves
Et un cœur, duquel s'élève,
Comme un rêve, un triste son
De flûtes et de chanson

On y trouve des flûtes de Pan, de douces flûtes champêtres. Délicieuses romances !

Rivière enchantée où les branches amies
Et somnolentes des grands saules,
Sur l'eau des anses endormies,
Posent un baiser qui les frôle.
Et le ciel est paisible et doux
C'est un ciel bas, flottant et mou,
Dont la brume d'argent caresse
Les arbres gris, avec tendresse.

Cette romance rappelle la musique du divin Gongora, et, pour nous autres Américains, la musique d'un rimeur d'enchantement et de tristesse, d'un adorable orphée cubain, depuis longtemps disparu. Ces notes nous les avons entendues sur les cordes que caressaient les mains de Zenea.

Écoutez Jiménez :

Une cloche de l'église
Pleure un angelus d'automne,
Un angelus monotone,
Qui meurt dans l'ombre grise.

Et rappelez-vous Zenea :

Arcturus glisse, à son couchant,
De pourpre royale baignée ;
Eole souffle un alizée
Qui sur sa harpe éveille un chant.

Dans tout le livre de Jiménez il y a, dirait-on, un sourire psychique plein de la douceur mélancolique que donnent les aspirations impossibles, éternelle maladie de rêveur. Je crois que ceux qui parlent d'un art morbide, se trompent. Il n'y a pas d'art morbide, il y a des artistes malades, et tout se passe dans les âmes comme dans la nature. Les anciens ne se trompaient point lorsqu'ils parlaient de l'influence des astres. Il y a des moyens d'expression qui sont le don du mystérieux destin ; ne demandez pas à un lis pâle d'avoir les couleurs violentes de la rose rouge ; ne demandez pas de la modestie au paon, ou le chant du rossignol au perroquet. Les poètes naissent poètes ; toutes les choses naturelles naissent ; ce qui ne naît pas c'est l'artificiel. C'est ainsi qu'il ne vous faut point croire que Francis Jammes ou Juan R. Jiménez feraient mieux de songer à l'avenir politique de leur pays respectif que de chanter les sentiments qui jaillissent à la chaleur paisible de leurs muses douces. Ne sois pas gai, poète qui naquis aimé de la tristesse, pour ta terre, pour ta brune, amoureuse et triste Andalousie, et puisque aussi bien ton destin te mit dès ta naissance un rayon lunatique et visionnaire dans l'esprit.

Il y a dans ce livre de vagues réminiscences littéraires, on

voit passer par moment un jeune homme vètu de noir, semblable à celui de la strophe mussetine « un jeune homme vètu de noir qui me ressemblait comme un frère »[1] ; de ci, de là, on entend l'accord de quelque fête galante, intime, sans décor ni préciosité, et sous la clarté lunaire montent les jets d'eau de Lélian « sveltes parmi les marbres[2] ». Et Hébé, ici, là et par delà toujours :

Les nuits de lune ont un éclat
A la blancheur des lys pareil
Qui donne à l'âme la quiétude
Et des rêves à la tristesse.
Je ne sais pas ce qu'à la lune
Qui nous console et nous apaise,
Et dont les baisers sont si doux
A toute âme qui la baise.
Si l'on voyait toujours la lune,
La lune blanche douce et bonne,
Triste larme dans la nuit brune
Qui sur nous tremble et s'étonne,
Les cœurs qui savent, par fortune,
Pourquoi se flétrissent les fleurs,
Les regards tournés vers la lune
Mourraient sans doute de douleur.
Mon beau jardin a sa fontaine,
Et ma fontaine sa chimère,
Et ma chimère a son amant
Qui meurt de tristesse et de peine.

Il y a de temps à autre parmi ces romances soyeuses, des strophes qui font vibrer leurs consonnances d'harmonica, leurs accords d'ocarina. Le précis se mêle à l'indécis. Et l'amour de l'astre dans tous les siècles mystérieusement mélancolise. Le poète expliquera l'attrait qu'il ressent : « Livre monotone, plein de lune et de tristesse. Si la lune n'existait point, je ne sais ce qu'il adviendrait des rêveurs, car le rayon de lune pénètre de

1. En français dans le texte.
2. En français dans le texte.

telle façon dans l'âme endolorie, que, bien qu'il augmente sa peine, il l'inonde de consolation, d'une consolation pleine de larmes et de langueur. Vous qui frémissez sous les étoiles, lorsque vous parvient dans la brise la sonate d'un piano, et qui sentez combien misérable est la vie dans la nuit et devant la mort, laissez tomber un regard sur ces rimes égales, d'une seule couleur, sans autres nuances que celles qui naissent confusément des massifs au jardin, là-bas où les fleurs sont presque noyées dans l'ombre. Et rêvez avec moi les rêves blancs de toujours, et songeons ensemble aux poètes morts : Henri Heine, Gustave Becquer, Paul Verlaine, Alfred de Musset, et pleurons ensemble pour nous et pour tous ceux qui ne pleurent jamais ». Regardez avec sympathie cette jeunesse qui, dans ces temps impertinents, a le courage de ses larmes. « *Lacrimabiliter* ». Jugez s'il a bien choisi le patronage de Schubert : « Clef d'argent de la source des larmes », dit Shelley, parlant de la musique. Le nouveau poète a saisi cette clef et, une fois de plus, il laisse couler l'eau de la fontaine.

Ainsi, Andalousie, parmi tous tes joueurs de guitare et de tambourin, parmi tous ceux qui font de la littérature gaie avec ta couleur et ton exubérance, il t'est né un joueur de viole et de harpe qui sait chanter noble et délicieusement en sourdine, la secrète nostalgie, la mélancolie que tu portes au fond de ta poitrine. Dans ton jardin abondant et fortement parfumé, dans ton jardin plein d'œillets, une rose d'argent pâle saupoudrée d'azur a ouvert ses pétales harmonieux. Et j'ai foi dans la vie et dans l'avenir. Bientôt peut-être, la nouvelle aurore mettra sa couleur rose sur cette fleur de poésie nostalgique. Et au rossignol qui chante dans la nuit le charme captivant de la lune, succèdera une alouette matinale qui se grisera de soleil.

(*Terres ensoleillées*. Trad. par Max Daireaux.)

TABLE DES MATIÈRES

III

PROSES CHOISIES

FRANCE-AMÉRIQUE

Le Comité France-Amérique, *qui édite la Bibliothèque à laquelle cet ouvrage appartient, a été fondé, il y a dix ans, par un grand nombre de personnalités qui ont lancé l'appel suivant, résumant le programme du Comité :*

Les Français qui signent cet appel viennent de fonder une institution qui se consacre à une œuvre urgente de rapprochement et de sympathie entre la France et les nations américaines : c'est le Comité *France-Amérique*.

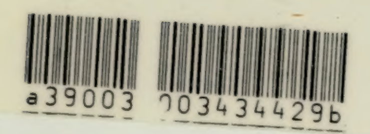
Travailler au développement des relations économiques, intellectuelles, artistiques, etc., entre les nations du nouveau monde et la nation française ; fonder une Revue mensuelle et y coordonner les renseignements les plus complets sur la vie économique et intellectuelle des peuples américains ; attirer en France des étudiants et des voyageurs des deux Amériques et leur préparer un accueil cordial ; encourager toute œuvre ou toute action qui fera connaître l'Amérique en France ou la France en Amérique : telle sera la direction donnée à nos efforts.

Les soussignés font appel au concours généreux et au dévouement actif de ceux qui, en France, s'intéressent aux Amériques et de ceux qui, dans les Amériques, s'intéressent à la France.

Cette fondation a été accueillie avec tant de faveur que, trois ans après, le nombre de ses membres actifs et de ses adhérents dépassait le millier. A cette date, après avoir organisé en France une base solide, il a commencé à fonder des Comités correspondants en Amérique.

Dans l'Amérique du Nord, les Comités suivants fonctionnent sous la présidence : à Montréal, de l'Hon. séna-

ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY


a39003 003434429b